This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

EX LIBRIS
REGNAVIT
A LIGNO
DEVS
LVDOVICI
BITVRIC̄SIS
ARCHIEPISCOPI
AL

EX LIBRIS
REGNAVIT
A LIGNO
DEVS
LVDOVICI
BITVRICĒSIS
ARCHIEPISCOPI

60 -

Pt. from Quereuil

Rigny

C 428

212 f. 6

0.6-

MEMOIRES

ET

LETTRES

DE

M. LE MARQUIS

D'ARGENS.

A LONDRES,

Aux De'pens de la Compagnie.

M. DCC. LV.

...UX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

BODLEIAN
10 DEC 1935
LIBRARY

MEMOIRES
DE
M. LE MARQUIS
D'ARGENS.

LIVRE PREMIER.

LEs avantures qui me sont arrivées, ont quelque chose de si surprenant & forment des incidens si particuliers, que j'hésiterois à les écrire, si elles n'étoient connuës de bien des gens, sous les yeux desquels elles se sont passées, ou si je les destinois à être imprimées. Mais je ne les couche sur le papier que pour ma satisfaction.

Je suis assuré qu'elles ne verron jamais le jour. Rien n'a pù m'ôbliger à farder ni à déguiser la vérité. J'ai dit naturellement ce qu je pensois sur des matiéres assez délicates. C'est-là, je crois, la façon don il seroit à souhaiter que tout le monde écrivît, & c'est aussi ce qui m met en repos sur la vérité de mor recit.

Naissance & Famille du Marquis d'Argens.

Je suis né à Aix-en-Provence d'une famille noble & distinguée dan sa Province. Je fus destiné en naissant à être de robe, ainsi que le son chez moi la plûpart des aînez, 8 quatre fréres que j'avois, dont troi étoient Chevaliers de Malthe, & l'autre Abbé, à tâcher de faire leur fortune, les premiers dans le Service & le dernier dans l'Eglise. L'éta qu'on me vouloit faire prendre m paroissoit affreux. Je le regardois comme le tombeau des plaisirs. La vi voluptueuse d'un Officier avoit pou moi des charmes bien plus brillans que le pénible soin d'instruire & d juger les Procès d'autrui.

Il Prend

Je le témoignai plusieurs fois à mon pere, qui lassé plûtôt que convain

eu par mes importunitez, me plaça dans le Régiment de Toulouse auprès d'un de mes parens, Je n'avois alors que quatorze à quinze ans. Je me regardois comme l'homme du monde le plus heureux d'avoir secoué le joug de mille maîtres incommodes. Deux ans s'écoulérent dans cette félicité parfaite. La peste, qui pour lors ravageoit ma Patrie, pouvoit à peine balancer dans mon cœur le plaisir que j'avois d'être hors de tutelle.

Il prend le parti de l'épée.

La contagion étant finie en Provence, mon pere souhaita de me voir. Je me rendis de Strasbourg à Aix. Lorsque j'arrivai chez moi, mes parens furent charmez de voir combien je m'étois formé. Je n'avois plus l'air du Collége, deux ans de garnison m'avoient donné les maniéres d'un Petit-Maître. J'avois le cœur tendre; mais je ne m'en étois encore aperçu que vaguement. J'aimois généralement tout ce qu'on apelle femmes, & ne me croyois point susceptible d'une passion durable. J'éprouvai bien-tôt le contraire. Je devins sensible pour le reste de ma vie, & cette passion m'a jetté dans un en-

Il fait un voyage en Provence.

chaînement de malheurs, dont je ne verrai peut-être la fin qu'avec celle de ma vie.

Il devient amoureux d'une Comédienne.

Une Troupe de Comédiens étoit arrivée à Aix presque en même-tems que moi. J'allai à la premiere représentation, avec une foule de jeunes gens qui aimoient le spectacle. On representoit l'Andromaque de Racine. L'Actrice qui jouoit le rôle d'Hermione étoit une jeune brune âgée de seize ou dix-sept ans. Elle avoit la taille fine, de grands yeux noirs, la voix belle & touchante. Quelqu'attaché que je fusse à la representation de la Tragédie, il me sembloit que d'abord qu'elle sortoit du Théâtre, la Piéce languissoit. J'avois peine à démêler des sentimens qui ne m'étois pas connus. J'attendis avec impatience que la Piéce fut finie. J'allai dans sa loge. Je la trouvai remplie d'un nombre de Petits-Maîtres Provinciaux. Un silence, qui ne m'étoit pas ordinaire, lui fit juger, à ce qu'elle m'a dit depuis, que j'avois assez d'usage du monde. Après lui avoir dit quelques mots, je me retirai. Toute la nuit, l'idée de Sylvie

vie m'occupa. Je la voyois sans cesse. Il me sembloit que je l'entendois déclamer. Sa voix, aussi-bien que ses yeux, avoit passé jusqu'au fond de mon cœur. J'attendis le lendemain l'heure de la Comédie avec un extrême impatience. Enfin quatre heures sonnérent. J'arrivai le premier, & comme j'étois seule dans la sale, je passai au chauffoir, où elle étoit déja habillée. Dans l'idée que je m'étois formée d'une Comédienne, je crus que je ne devois pas perdre une aussi belle occasion pour lui dire ce que je pensois; je ui fis une déclaration aussi tendre que longue.

Il lui déclare sa passion.

L'air de sens froid avec lequel elle m'écoutoit, me désespéroit. Ce fut bien pis, lorsqu'après m'être épuisé en beaux sentimens, elle me dit en riant, il faut avouer que le Ciel auroit dû vous faire naître dans l'état où il m'a placée. Vous auriez été un grand Comédien. Vous venez de reciter à merveilles de forts beaux morceaux. Je vous payerai quand vous voudrez en même monnoye; car notre profession nous oblige d'a-

Et on y répond froidement.

 pren-

prendre par cœur nombre de pareilles déclarations.

Comme j'allois répondre à Sylvie, une foule de jeunes étourdis entrérent dans le chauffoir. Il fallut me contraindre. J'affectai pendant la Comédie de rendre mille petits soins à Sylvie. Je tins la même conduite pendant près d'un mois. Je lui avois demandé la permission d'aller chez elle. Elle se tira d'affaire fort poliment, sous prétexte qu'elle étoit avec sa mere, qui ne recevoit personne, & qu'elle n'étoit point sa maîtresse. J'étois devenu amoureux au dernier point, & j'avois été assez heureux pour le cacher à mes amis, parmi lesquels j'en avois plusieurs qui étoient mes rivaux.

Il rencontre des rivaux

Les principaux étoient le Marquis d'Entrecasteaux & le Comte de Limailles, avoient tous les deux dequoi se faire aimer par leur douceur & leur politesse. Le Marquis d'Entrecasteaux joignoit à ces qualitez plus d'un million de bien. C'étoient aussi les deux seuls que je craignisse. Quoique Sylvie eût une grande indifférence pour ses adorateurs, je tremblois que quelqu'un ne pût lui plaire. Elle me fai-

faisoit bien des politesses ; mais c'étoient de ses politesses ordinaires, qui ne signifient rien , sur-tout pour un cœur que l'amour rend clairvoyant.

Je résolus de m'expliquer tout à fait. Je ne voyois point, lorsque je parlois à Sylvie, que ses yeux s'armassent de rigueur. C'est ce qui m'enhardissoit. L'occasion seule me manquoit. Je crus qu'en allant à la Comédie avant qu'elle commençât, je pourrois l'entretenir dans sa loge. J'y fus en effet, mais inutilement. Le Marquis d'Entrecasteaux & le Comte de Limaille m'avoient devancé. Je les trouvai à sa toilette. Il fallu faire bonne mine à mauvais jeu. J'avois peine pourtant à me contraindre, & comme je sortois de sa loge, elle me dit d'un air fort obligeant ; quoi, vous sortez déja, Monsieur ! Ces paroles dont le ton m'avoit ému, m'avoient jetté dans une espéce de trouble, qui auroit pû découvrir ce que je cachois avec tant de soin, si le Comte de Limaille, qui avoit fait un mouvement pour sortir, ne les eût prises pour lui. Comme il étoit aussi amoureux que moi, il fut si enchanté de ce reproche, que

la ſaluant de la façon du monde la plus comique, il ne put jamais dire que bien de l'honneur, Mademoiſelle, bien de l'honneur. Cet enthouſiaſme paru ſi burleſque que chacun éclata de rire; la Comédie commença: & je perdois l'eſpérance de parler à Sylvie, lorſque le ſort me donna le moyen de la voir chez elle.

Il s'insinue chez sa Maîtresse.

Il y avoit long-tems que je recherchois un prétexte pour aller chez ſa mere. Elle ſe trouvoit un jour incommodée d'un mal de dents, dont elle ſe plaignoit fort. Je m'aviſai de faire le Médecin. Je lui dis que j'avois une opiate excellente, que ſi elle vouloit le permettre je lui en porterois chez elle en ſortant de la Comédie, & lui aprendrois comment il s'en falloit ſervir. Elle me remercia beaucoup, ſur l'aſſurance de la parfaite guériſon que je lui promis. J'étois dans une joye ſans égale d'avoir trouvé le moyen de voir Sylvie chez ſa mere; il ne reſtoit que l'embarras de l'opiate. Non ſeulement je n'avois point ce miraculeux reméde. J'en ignorois même juſqu'au nom. J'allai chez le premier Apoticaire.

caire. Il me donna un onguent qu'il honora d'un nom barbare, & je portai cette drogue chez la mere de Sylvie. Je lui dis d'en apliquer sur la dent & sur la gencive. Je lui racontai mille cures admirables que j'avois vuës. Elle me crut, & un quart-d'heure après, soit le reméde, soit la nature, soit que l'amour qui vouloit me favoriser, fit un miracle en ma faveur, elle se trouva extrêmement soulagée. J'étois plus étonné qu'elle de l'éfet de mon opiate. J'aurois bien mieux aimé que sa guérison n'eût pas été si prompte. Je comptois que sous le prétexte de sa maladie, je viendrois plusieurs jours chez elle. Par bonheur je n'eus pas besoin de cet expédient. Elle étoit si charmée du service que je lui avois rendu, que lui ayant demandé la permission d'aller le lendemain chez elle pour savoir de ses nouvelles, elle me répondit que j'étois le maître toutes les fois que je voudrois lui faire cet honneur, qu'elle ne recevoit point ordinairement de jeunes gens, mais que le caractére qu'elle m'avoit connu m'exceptoit de cette régle.

Ceux

Ceux qui ont aimé véritablement jugeront qu'elle étoit ma joie dans ce moment. Je sçus la contraindre, mais pas si bien, que Sylvie ne s'en apperçût. Je crus même entrevoir que la permission que la mere me donnoit ne lui faisoit aucune peine. Je me retirai chez moi, pour ne penser qu'à Sylvie. Je me figurois qu'il m'étoit impossible de ne trouver pas un moment pour lui dire ce que je sentois, ayant le moyen de la voir dès que je voudrois, sans qu'elle fut obsédée d'une troupe d'importuns. Il est vrai que sa mere ne la quittoit guéres. Mais il ne se pouvoit point que je ne trouvasse pas un instant. Je fus pourtant près de huit jours sans avoir l'occasion de lui parler seul. Enfin ce moment fortuné arriva.

Il obtient une réponse favorable.

Je la rencontrai dans l'apartement de la mere avec sa fille de chambre. Elle étudioit le rôle de Junie. Il y a de l'indiscrétion, lui dis-je, à vous détourner. Mais lorsqu'on est entraîné par un penchant plus fort que soi, on est excusable. Du ton sérieux dont vous débutez, me dit-elle en riant, notre conversation ne sera pas gaye.

Souf-

Souffrez que j'apelle ma mere, qui est dans la chambre voisine, occupée à quelques affaires du ménage. Elle y répandra bien plus d'enjouement. Aussi bien n'êtes-vous gai que lorsque vous êtes auprès d'elle. Quoi, lui dis-je, vous m'enviez donc le plaisir de vous dire une fois que je vous adore! Est-ce un si grand crime que de vous aimer ? Si ce n'est pas un crime, me répondit-elle, du moins je sens que je fais mal de vous écouter. Croyez-moi, cessons une conversation qui nous gêneroit tous deux. Non, non, poursuivis-je, je ne saurois plus me contraindre. Il faut que je vous avouë que je suis l'homme du monde le plus malheureux, si vous n'avez pour moi que de la haine. Je n'ai point de haine pour vous, me dit Sylvie. Je puis vous répondre de mon cœur. Quant aux autres sentimens que vous voulez m'inspirer, consultez ma mere qui vient. Elle entra en éfet dans ce moment & nous fumes obligez de changer de conversation.

Depuis ce tems-là, je commençai à parler plus aisément à Sylvie. Il se pas-

de cette converſation, & je fus aſſez heureux pour lui faire avouer que je ne lui étois point indifférent.

Depuis ce moment délicieux, mes jours ſembloient tiſſus d'or & de ſoye, je voyois Sylvie, je lui diſois que je l'aimois, elle le ſouffroit, je lui faiſois avouer qu'elle m'aimoit. Quoique j'entreviſſe que cet aveu la bleſſoit, il ne m'en étoit pas moins cher. Rien n'auroit manqué à mon bonheur, ſi l'amour chez moi eû pû être toujours ſpéculatif. Mais il eſt difficile de le réduire à ce point quand on n'a que vingt ans. D'ailleurs, dans l'idée que j'avois d'une Comédienne, j'étois étonné de trouver tant de réſiſtance. J'avois tenté la voye des préſens, elle avoit été inutile, elle les avoit tous refuſez. C'avoit été avec peine que je lui avois fait accepter un bouquet. Elle avoit reçu les fleurs, mais elle avoit conſtamment refuſé le ruban, parce qu'elle l'avoit trouvé trop beau. Nous avions été brouillez trois jours pour une toilette que j'avois envoyée chez elle, elle m'avoit forcé de la reprendre, & j'avois été obligé de la rendre au Marchand.

Je

Je ne ſavois quel parti prendre. Lorſque je voulois m'émanciper à quelque petite liberté, l'air triſte & ſérieux que prenoit Sylvie me remettoit dans mon devoir. J'étois tourmenté par la crainte de lui déplaire & par le deſir d'obtenir ce parfait bonheur que le tendre amour prépare aux ſiens. Après beaucoup de peines & de ſoins, je m'aviſai d'un ſtratagême qui me réüſſit heureuſement.

Le Marquis obtient un rendez-vous.

J'avois demandé pluſieurs fois à Sylvie un rendez-vous, lorſque ſa mere étoit couchée. Je prenois le prétexte que nous pourrions nous parler plus tranquilement. Elle avoit toujours rejetté cette propoſition. Un jour que je la preſſois exceſſivement de conſentir, elle ſe fâcha. Je fis ſemblant de mon côté d'être piqué de ſon refus. Je fus deux jours ſans aller chez elle, ni à la Comédie. Sa mere envoya chez moi, pour ſçavoir des nouvelles de ma ſanté. Je lui fis dire que j'avois un grand mal de tête & que je comptois aller paſſer quelque-tems à la campagne, parce que les Médecins m'a-

n'avoient conseillé de changer d'air. Quelque indifference que Sylvie eût affectée pendant les deux jours que je n'avois point été chez elle, elle ne put aprendre que je partois sans vouloir l'empêcher. Elle m'aimoit. Toutes ses résolutions s'évanouirent, lorsqu'elle crut que j'allois m'éloigner. J'étois encore plus intrigué qu'elle de savoir comment finiroit cette Comédie, quand mon laquais me dit que sa fille de chambre me demandoit. Elle m'aportoit cette lettre.

Lettre de Sylvie. *Vous êtes fait pour me rendre malheureuse, je le sens, je le connois, & malgré cela je ne puis résister à l'envie de vous voir. Venez ce soir à minuit. Annette vous conduira dans ma chambre. Elle vous attendra à la porte du logis. Quittez le dessein de partir, ou résolvez vous à me voir dans un desespoir qui me sera fatal.*

Je baisai cent fois cette lettre & fis mille extravagances. Je dis à Annette d'assurer sa Maîtresse avec quelle joye je l'avois reçuë. Je lui fis la réponse la plus tendre qu'il me fût possible. Je pensois que minuit n'ari-

riveroit jamais. Je regardois perpétuellement ma montre. Il fallut pourtant attendre près de ſept heures, mon impatience ne me ſervoit de rien. A onze heures & demie je ſortis avec un laquais, qui m'éclaira juſqu'à l'entrée de la ruë. Là, je le renvoyai, & guidé par l'amour, j'arrivai à la porte de Sylvie. Je trouvai Annette qui m'attendoit. Elle me conduiſit chez Sylvie.

Son entre-vue avec le Marquis.

Quels étoient dans ce moment-là mes ſentimens! Je ne ſaurois les définir moi-même. Toutes les paſſions s'étoient donné rendez-vous dans mon cœur. L'amour, la crainte, la timidité, la honte, l'eſpérance occupoient mon ame à la fois. Je ne diſtinguois ni ce que je voulois ni ce que je ſouhaitois. Dans cette agitation, je me trouvai dans ſa chambre ſans ſavoir comment j'étois venu. L'état où je vis ma belle Maîtreſſe ne fit qu'augmenter mon trouble. Elle étoit dans un fauteuil, ſa tête apuyée ſur une main, dans laquelle elle avoit un mouchoir, qui ſervoit à eſſuyer des larmes, qui couloient des deux plus beaux yeux que

plus. Elle pleuroit & la tristesse paroissoit peinte sur son visage. Je restai encore quelque-tems avec elle. Je ne puis sécher ses pleurs qu'à moitié, & elle étoit encore desolée lorsque je me retirai. Elle m'en pria même de la façon du monde la plus tendre, & je sortis plus amoureux que je n'étois auparavant.

Second rendez-vous.

Il étoit près de trois heures lorsque je rentrai chez moi. Je passai le reste de la nuit à penser à ma Maîtresse. Le matin je reçus ce billet.

Rendez-vous à trois heures dans ma Loge. J'ai à vous parler d'une affaire qui me regarde. N'y manquez pas. Je vous attends.

Je fus ponctuel, & je trouvai Sylvie seule. Elle alloit se mettre à sa toilette. Son air sérieux que je croyois devoir être dissipé par l'intervalle de près de douze heures, m'étonna. Asseyez-vous, me dit-elle, je veux vous parler.

Si je n'avois pas résolu de ne vous plus voir, continua-t'elle, je serois la derniére des femmes de vous regarder encore après ce que vous avez fait hier. Vous avez cru sans doute qu'en m'aimant, vous trouve-

riez

riez de ces conquêtes aisées & passagéres. Je vous avois pourtant prévenu du contraire, & il me paroit que ma maniére de penser méritoit que vous eussiez une autre idée de mon caractére. Je n'ai point été assez heureuse pour pouvoir vous inspirer quelqu'estime ; j'espére que la conduite que je tiendrai dorénavant avec vous, pourra me faire obtenir ce que vous m'avez refusé jusqu'ici. Je vous prie donc instamment de vouloir ne plus venir chez nous. Je vous serai même obligée de m'éviter par tout où je serai.

Surpris autant qu'on peut l'être d'une pareille demande, je fus quelque-tems à repondre. Je ne vous obéïrai point, lui dis-je, & puisque votre mere veut bien que j'aille chez elle, je me servirai de ce prétexte pour vous rendre tous les jours le témoin de mon desespoir. Eh bien, lorsque votre presence me sera trop à charge, me répondit Sylvie avec un air piqué, je saurai m'en délivrer. Aussi bien cette femme, que vous apellez ma mere, n'a-t'elle de droits sur moi, que ceux que je veux

bien

bien lui donner, puiſqu'elle n'eſt ma mere que dans l'eſprit de ceux qui ne connoiſſent point combien je ſuis à plaindre.

Ces derniers mots ne pouvoient que m'inſpirer une extrême curioſité. Je priai cent fois Sylvie de vouloir m'aprendre quel étoit ſon ſort. Je lui demandai autant de fois pardon d'une offenſe qu'un amour trop violent m'avoit fait faire. Après plus d'une heure de priéres & de ſoumiſſion ; je veux bien dit-elle achever de mettre ma deſtinée dans vos mains. Le Ciel m'a condamnée à y abandonner mon cœur malgré moi. Je dois vous rendre le maître du reſte. Vous me reconduirez au ſortir de la Comédie. Ma mere ne reviendra que long tems après moi. Elle joue dans la petite Piéce, & nous ſortirons dès que la Tragédie ſera finie. Voici ce qu'elle m'aprit, lorſque je l'eus conduite chez elle.

Hiſtoire de Sylvie

Vous me voyez aujourd'hui Comédienne. Mais je ſuis née fille d'un Gentilhomme. L'aſtre fatal qui a préſidé à ma naiſſance a influé ſur tout le reſte de ma vie. Mon pere étoit de Normandie. Il s'apeloit du Tremblai, & étoit d'une

d'une très-ancienne maison. Son pere l'envoya à S. Malo pour quelques affaires de famille, qui l'arrêtérent plus qu'il ne pensoit. Il logeoit chez un pauvre Officier réformé, qui n'avoit pour tout bien qu'une maison dont il occupoit le quatriéme étage, & il vivoit du louage du reste. Il s'apelloit Canton. Il avoit une fille nommée Isabelle, qui étoit fort jolie. Elle plut à mon pere, qui crut qu'elle ne résisteroit pas à quelque present. Mais il eut beau lui offrir, elle tint ferme & il résolut de l'épouser en secret. Il le lui proposa. Elle l'aimoit; elle y consentit la difficulté étoit de le faire aprouver à Canton. La mort de cet Officier arrivée dans ce tems-là, laissa Isabelle maîtresse d'elle-même. Mon Pere l'épousa dans un Village auprès de S. Malo. Un Prêtre, parent d'Isabelle, fit le mariage.

Pendant trois ou quatre mois ils furent fort heureux. Mais le mariage de ma mere n'avoit pas échapé à la curiosité des Malouins. On l'écrivit à son beau-pere, qui, au désespoir de la sotise de son fils, fit casser

Commencement de ses malheurs.

ser

ſer ſon mariage par le Parlement de Roüen. Mon pere ne voulut point abandonner ſon épouſe. Il vécut quelque-tems de l'argent qu'il pouvoit avoir. Bien-tôt il fut obligé de vendre la maiſon de ma mere, le ſeul bien qu'il avoit, & prévoyant qu'il ſe trouveroit encore aux expédiens, il prit le parti de ſe faire Comédien. Il étoit bien fait, il avoit étudié, il fut reçu avec plaiſir à Toulouſe par la Troupe qui y étoit. Ma mere accoucha de moi peu de tems après & ſurvécut peu à ma naiſſance. Mon pere fut extrêmement affligé de la perte de ſon épouſe. Pour diſſiper ſa triſteſſe, il prit un grand ſoin de mon éducation. Il me laiſſa à Toulouſe où je fus élevée juſqu'à dix ans. Lorſque j'eus atteint cet âge il me fit venir auprès de lui. Je fus fort ſurpriſe de le voir marié. Cependant je m'accoutumai aiſément avec ma belle-mere. Elle n'avoit point d'enfans. Elle me regardoit dès lors & m'a toujours regardée comme ſa fille. C'eſt cette même femme que j'apelle ma mere aujourd'hui.

Elle perd son pere.

Environ deux ans après que j'eus joint mon pere, la Troupe dans laquelle il étoit vint à Marseille. C'est-là que pour comble de maux je le perdis pour toujours. Il eut quelque dispute avec un de ses camarades, & ayant mis l'épée à la main, il reçut un coup dans la poitrine, dont il mourut deux jours après. J'étois perpétuellement au chevet de son lit. J'arrosois ses mains de mes larmes. Mes pleurs ni mon desespoir ne purent le rapeller à la vie. *Ma fille*, me dit-il quelque tems avant d'expirer, *je vous laisse dans une triste situation. Le Ciel m'est témoin que de tous les malheurs que j'ai essuyez, celui de vous manquer dans l'âge où vous êtes m'est le plus sensible. Souvenez-vous que vous êtes née au-dessus de l'état où le sort vous a réduite. Mais ne vous en souvenez que pour prendre les sentimens qui vous conviennent. Vous êtes pauvre. Ainsi vous ne sçauriez vivre dans le monde. J'ai remis mille écus à votre belle-mere pour vous faire Religieuse. C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.*

Discours qu'il lui tient.

J'étois si affligée, que je ne pouvois

Elle entre dans un Couvent.

dire un seul mot. Quelque-tems après, on m'arracha d'auprès de mon pere. Ce fut pour ne plus le revoir. Dès qu'il fut mort, ma belle-mere songea a remplir ses intentions. La Troupe étant allée à Montpellier, elle me mit dans un Couvent, & consigna les mille écus entre les mains des Religieuses. J'étois si jeune alors, que quoiqu'élevée dans le grand monde, j'embrassai sans peine un état qui m'en éloignoit à jamais. Je demeurai un an Pensionnaire, n'ayant point encore l'âge pour prendre le voile lorsque le tems de ma Profession arriva, les billets de banque furent annullez. Les mille écus que j'avois donnez aux Religieuses, ayant été rembourséz en papier, & par conséquent étant devenus à rien, la Mere Supérieure me dit que je pouvois sortir du Couvent, quand il me plairoit, qu'on ne pouvoit pas m'y nourrir plus long-tems. En vain lui representai-je que ce n'étoit pas ma faute, & que lui ayant donné mon argent, c'étoit à elle d'essuyer le remboursement. J'eus beau me plaindre, j'avois affaire à la Nation dévote.

vôte. Il fallu en passer par où elle voulut. Les Religieuses répondirent à mes raisons, que si j'avois fait Profession, je serois fondée, au lieu qu'étant simple Pensionnaire, mon argent n'étoit qu'un dépôt qu'elles avoient, & dont elles ne répondoient point. Dans cet embarras j'écrivis à ma belle-mere, & elle m'envoya de l'argent pour l'aller joindre à Bordeaux.

Elle devient Comédienne.

N'ayant plus d'autre ressource pour vivre, que la Comédie, il fallut que je rentrasse au Théâtre. Nous vinmes peu après à Toulouse. La Troupe y resta cinq mois. J'étois entourée d'une foule d'adorateurs. Mais j'étois si jeune que leur langage m'étoit inconnu. Un Conseiller au Parlement conçut pour moi une forte passion. Il s'apelloit de Cache. Il me le dit. Je l'écoutai sans attention. Il s'aperçut sans doute combien mon cœur étoit encore peu capable de passion. Cette remarque ne le rebuta point, & il m'aima jusqu'au moment que nous partîmes de Toulouse pour venir à Aix. Il faut même que son amour ait continué ; car

depuis que je suis ici, j'ai reçu une de ses lettres, que je lui ai renvoyée sans réponse. Je dois lui rendre justice. Il est aimable, doux, poli, & si mon cœur n'eut été réservé à d'autres sentimens, il auroit pû penser favorablement pour lui. Voilà, Monsieur, continua Sylvie, quels ont été mes premiers malheurs. J'ignore quels seront ceux que votre amour me prépare. Dieu veuille qu'ils ne soient pas plus sensibles & plus grands!

Le Marquis se détermine à l'épouser.

Cette histoire avoit fait naître dans mon esprit mille idées différentes. Je m'arrêtai à la derniére & je résolus de l'exécuter. Elle étoit d'autant plus surprenante qu'elle étoit éloignée de mon caractére. Ce fut de l'épouser & de réparer par là toute la bizarrerie de sa fortune. Cette pensée m'étoit venue dès que j'eus quitté Sylvie, & mon amour me fournissoit mille raisons pour la justifier à mes yeux. Je me disois à moi-même, que la distinction du rang n'étoit qu'un préjugé ridicule, & que la seule vertu faisoit le mérite. Je joignois à cela l'exemple de bien des gens d'une

d'une condition plus élevée que la mienne, que de pareils engagemens n'avoient point deshonorez.

Ma résolution prise, je fis une promesse de mariage avec un dédit de dix mille écus. Je fus le lendemain chez elle. Vos malheurs, lui dis-je, m'ont occupé entiérement depuis que je vous ai quittée. J'ai pensé comment on pourroit les réparer; je n'ai trouvé qu'un seul moyen. Voyez s'il vous paroîtra bon. Je lui donnai en même-tems la promesse que je lui avois faite, avec le dédit. Que voulez-vous que je fasse de cela, me dit-elle en le déchirant? Allez. Vous n'êtes pas sage. Je pense mieux que vous ne croyez. Vous n'êtes point votre maître, vos parens ne consentiroient jamais à un pareil établissement; & quand vous pourriez disposer de votre main, j'ai trop de délicatesse pour vouloir attacher votre sort à celui d'une infortunée Comédienne. C'est pourtant cette infortunée Comédienne, lui dis-je, qui réglera le destin de ma vie. C'est elle que je veux rendre heureuse, ou si je ne le puis pas, je vais quitter

Il lui fait une promesse de mariage.

flambeau à la main, comme une furie, pendant près d'une demie-heure. Ce misérable poussoit des cris étonnans. Enfin, ayant trouvé par bonheur une allée ouverte, il entra dedans & ferma la porte après lui, & moi j'allai me coucher assez fatigué.

Il est surpris avec Sylvie.

Mon bonheur étoit trop grand pour pouvoir durer. Je ne tardai guéres à voir commencer cet enchaînement de maux qui m'ont suivi jusqu'à present. Une nuit que j'étois dans la loge de Sylvie, sa mere vint à s'éveiller. Elle l'apella, & ne recevant point de réponse, la curiosité la fit lever pour voir ce que sa fille faisoit. Elle entra dans sa chambre, & de-là elle passa jusqu'à la sale de la Comédie. Nous l'entendîmes venir. Je n'eus que le tems de descendre sous le Théâtre. Sylvie alla au-devant d'elle. Que faites-vous ici à cette heure, lui dit la vieille Comédienne? Je repassois mes rôles, répondit la fille. J'ai cru apercevoir quelque clarté dans le jeu. Je suis venu voir si on n'auroit point laissé quelque chandelle qui pû mettre le feu. Voyons votre loge, dit sa

ſa mere. Elle y entra. J'avois malheureuſement oublié mon épée ſur le Théâtre. Une épée ici, dit-elle ! & avec qui étiez-vous donc ? Elle vit bien qu'on ne pouvoit s'être retiré que ſous le Théâtre. Elle y vint avec de la lumiére & il me fut impoſſible de me cacher davantage. Dès qu'elle m'aperçut, elle me dit : Ah, Monſieur le Marquis, c'eſt vous ! Que vous a fait ma fille, pour la perdre d'honneur & de réputation ? J'étois trop étonné pour pouvoir répondre. Je remontai ſur le Théâtre. Quelle fut ma ſurpriſe de trouver Sylvie évanoüie & ſans ſentiment ! Je voulus la ſecourir. Sa mere me prévint & lui donna de l'eau des Carmes. Elle revint peu-à-peu. Sa mere ſe contraignit aſſez pour me dire poliment, qu'elle me prioit de ſortir & de faire enſorte que perſonne ne me vît. Sylvie étoit ſi ſaiſie, qu'elle n'eut pas la force de me dire un ſeul mot. Nos regards ſeuls nous aprirent mutuellement la ſituation de nos cœurs.

Ceux qui ne connoiſſent le monde que médiocrement, ſeront étonnez des ſentimens que je donne à deux

Comediennes. Le Theatre n'a pas la reputation de faire des Vestales, je le sçai & on verra dans la suite de ces Memoires que je les connois assez bien. Mais aussi il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas des Comediennes sages. J'en ai connu plusieurs, sur le compte desquelles il n'y avoit rien à dire, & pour justifier par des exemples vivans mon opinion, je defie la médisance la plus maligne de trouver à redire sur la conduite de la Saité & de la fille de Thomassin. D'ailleurs Sylvie avoit été élevée toute sa vie dans un Couvent & ne faisoit encore que d'entrer au Theatre.

Sylvie quitte sa belle-mere.

J'étois impatient de sçavoir la conversation qu'elle avoit euë avec sa mere, & j'allois envoyer un de mes gens pour s'en informer, lorsque je reçus ce billet.

Venez chez la Robben, d'abord que vous aurez reçu ma letre. Nous sommes ma mere & moi dans une situation à ne pouvoir plus vivre ensemble. J'ai mille choses à vous dire. Je crains bien que le malheur qui m'est arrivé hier au soir ne soit pas le dernier que j'ai à aprèhender.

J'al-

J'allai dans l'instant chez la Robben. C'étoit une Comédienne de la Troupe. J'y trouvai Sylvie, qui me parut très-affligée. Ce qui lui faisoit le plus de peine, c'étoit d'être obligée de se séparer de sa belle mere. Elle avoit été piquée de quelques discours qu'elle lui avoit tenus, & elle n'avoit pû résister à la tentation de lui répondre. Elles en étoient venuës aux invectives & s'étoient mises toutes les deux dans la nécessité de ne pouvoir plus vivre ensemble. J'étois fâché de mon côté que Sylvie quittât sa mere. Je comprenois combien un pareil éclat feroit de bruit. Je lui proposai de la raccommoder avec elle & de me charger de cette paix. J'y consens volontiers, me répondit-elle. Mais je doute que vous en veniez à bout. Je l'assurai que je réüssirois. J'allai chez la mere, qui fut d'abord étonnée de me voir. Madame, lui dis-je, votre fille m'envoye chez vous, pour vous demander sa grace. Elle a cru qu'étant la cause de votre brouillerie, je devois me charger du raccommodement. Vous croyez qu'il y a quelque

Le Marquis les raccommode.

que chose de criminel entre votre fille & moi. J'ose vous protester, par ce qu'il y a de plus sacré, que nos sentimens sont aussi purs que le jour. Je pouvois lui parler de la sorte; car Sylvie & moi comptant sur notre amour & notre constance, nous nous regardions comme époux. Soit que sa mere fut touchée de ma sincérité, soit qu'elle pénétrât une partie de nos sentimens, ou que l'amour qu'elle a toujours eu pour sa fille la déterminât, elle me répondit qu'elle croyoit Sylvie trop sage pour avoir d'autres sentimens que ceux que je lui donnois. Mais qu'une jeune personne se perdoit souvent par des indiscrétions. Que je sentois bien moi-même combien l'heure où elle m'avoit trouvé avec elle étoit peu convenable. Qu'elle n'avoit pû s'empêcher de lui dire ce qu'elle en pensoit. Qu'au reste elle étoit la maîtresse de revenir quand elle voudroit. Qu'elle la recevroit toûjours comme un fille qu'elle aimoit. Que je serois le maître de lui parler toutes les fois que je voudrois, pourvû que ce fut à des heures qui convinssent à la

ɩienſéance. Je dis à Sylvie la ré-
ɩſe de ſa mere. Elle retourna
z elle, & je fus témoin de leur
commodement. Je crois que ce
le facilita, fut que la mere
ɔit pénétré une partie de nos
rets.

Peu de jours après, les Comé-
ns partirent, pour aller à Nîmes
ſer le tems des vacances du Parle-
nt, la ville dans ce tems-là ne
uvant ſoutenir un ſpectacle. J'a-
is réſolu de prendre ce tems pour
ir entiérement mes affaires avec
lvie. Je comptois, lorſqu'elle ſe-
it en Languedoc de l'épouſer en
ret. Un Prêtre, que j'aurois ga-
é pour quelqu'argent, eût fait
te cérémonie. Je voulois lui fai-
quitter la Comédie. Elle eut vé-
dans quelque maiſon de campa-
e auprès d'Aix, & j'aurois attendu
mort de mes parens pour déclarer
n mariage. Mais le Ciel qui me
paroit un torrent de malheurs en
poſa autrement.

Plan qu'il forme pour épouſer Sylvie.

Quelque-tems après que Sylvie fut
tie, elle eut une nouvelle diſpute
c ſa mere, qui lui reprocha de
l'avoir

l'avoir ſurpriſe avec moi. C'étoit fraper ſon cœur par l'endroit ſenſible. Auſſi ſortit-elle de chez ſa mere. J'en fus fort ſurpris, lorſque j'arrivai à Nîmes. Je lui en témoignai mon chagrin. Elle ſe plaignit ſi fort des manieres qu'elles avoit eſſuyées, que connoiſſant d'ailleurs ſon caractére, je ne doutai point qu'elle n'eût raiſon.

Il y avoit deux ou trois jours que j'étois en Languedoc. Tout étoit réſolu, ainſi que nous l'avions prémédité. Sylvie devoit quitter la Comédie, lorſque la Troupe partiroit de Nîmes & venir me trouver en Provence dans une maiſon de campagne où je devois la loger. J'avois trouvé un Prêtre, qui m'avoit promis de nous marier lorſque tout changea de face.

Avantures de la du Lac

J'entre dans la vaſte mer de mes infortunes & le ſouvenir m'en eſt encore ſenſible après dix ans d'écoulez. Il y avoit à la Comédie une Actrice, nommée la du Lac, monſtre que le Ciel avoit produit pour mon malheur. Elle avoit été long-tems entretenuë par le Prévôt des Marchands

de

de Lyon, étant Danseuse à l'Opéra, & après avoir eu de lui cinq ou six enfans, elle s'étoit mariée à un Comédien, à qui elle avoit donné près de trente mille livres en argent ou en bijoux. C'étoit le reste d'une banqueroute de plus de huit cent mille livres qu'elle avoit fait faire à son amant. Cette femme haïssoit Sylvie sans sçavoir pourquoi. Elle affectoit souvent de me plaindre de ce que j'étois si amoureux. Mais le peu d'attention que je faisois à ses discours, & la conduite de Sylvie, qui étoit irréprochable, faisoient qu'elle n'osoit s'expliquer clairement.

Le tems que j'avois été éloigné d'elle lui donna plus de hardiesse. Avez-vous vû, me dit-elle un jeune Abbé, qui parle à Mademoiselle Sylvie? Il me paroît qu'elle n'est pas fâchée de l'écouter. Je ne sçai, lui dis-je, de quel Abbé vous me parlez. Mais je puis assurer que depuis que je suis ici, je n'ai vû qui que ce soit aller chez elle. Il faut donc, me dit-elle, qu'on lui ait donné son congé depuis que vous êtes arrivé. Ce discours fait d'un air ingénu, fit couler

Elle tâche de broüiller Sylvie & le Marquis.

dans

dans mon cœur le poiſon le plus dangereux. J'avois ignoré juſqu'alors les maux que cauſoient cette paſſion. Je ſentis tout ce qu'elle peut inſpirer de rage & de douleur. J'allai chez Sylvie. Mon air triſte en l'abordant l'étonna beaucoup. Elle m'en demanda la cauſe. Je la lui avouai naturellement. Eſt-il poſſible, me dit-elle, que vous croyez de pareilles impoſtures ? Avez-vous vû juſqu'ici quelque choſe qui ait pû vous faire ſoupçonner que je fuſſe capable d'une pareille conduite ? Ses larmes achevérent de me convaincre & la tranquilité rentra dans mon cœur pour quelques momens. Mais étant allé dans la loge de Sylvie, avant la Comédie, j'y trouvai l'Abbé dont on m'avoit parlé. J'ai ſçu depuis, que loin de penſer à elle, il étoit amoureux de la Robben.

Il lui propoſe de ſortir du Royaume.

Cette rencontre fut un coup de foudre pour moi. J'eus peine à me contraindre. Sylvie s'en aperçut. Elle affecta beaucoup de froideur pour lui ; cette froideur même augmenta mes ſoupçons. Je crus qu'elle vouloit me tromper. Je ſortis de

ſa loge, & ne lui parlai point du reſte de la Comédie. Je fus devoré pendant qu'elle dura des plus cruels mouvemens. Dès que Sylvie fut ſortie, j'allai chez elle. Je la trouvai noyée dans ſes pleurs. Elle avoit connu à ma conduite qu'elle étoit ma façon de penſer. Eh bien, me dit-elle, nous vivions trop heureux ! Il faut que vous troubliez notre tranquilité par des chiméres que vous vous forgez. Je ne ſçai, lui dis-je, ſi mes ſoupçons ſont bien ou mal fondez. Mais je ſçai qu'il faut vous réſoudre à partir cette nuit avec moi pour l'Eſpagne, ou bien à nous ſéparer pour jamais... Partir pour l'Eſpagne, s'écria Sylvie! Eh que voulez-vous y faire ? Je veux vous y épouſer, & y vivre avec vous juſqu'à ce que je puiſſe retourner en France. Il eſt impoſſible, en vous faiſant quitter la Comédie aujourd'hui, que cet éclat ne ſoit ſçu de mes parens. Cela rompt toutes mes meſures, & j'aurois peine s'ils aprenoient jamais quels ſont mes ſentimens, à vous mettre à couvert de leur haine. Il faut donc que je m'éloigne de la France. Cette réſo-

solution me précipite dans de grands inconvéniens. Mais mon cœur est trop troublé pour vous souffrir plus long tems à la Comédie.

Elle y consent.

Sylvie me representa en vain que c'étoit me perdre que d'agir de la sorte. Que j'aprenois à mes parens ce que je voulois leur cacher. Je n'ai plus rien à ménager, lui dis-je, & si l'argent me manque, je serai plus heureux étant Comédien avec vous, s'il le faut, dans le Pays étranger, que jaloux & desespéré au milieu de ma patrie par la crainte de perdre votre cœur. Sylvie n'osa résister davantage. Elle craignoit que je n'attribuasse son opiniâtreté à quelque nouvelle tendresse. Eh bien, me dit-elle, je suis prête à vous suivre. Mais du moins souvenez vous, si vous êtes jamais malheureux, de ne vous en prendre qu'à vous-même.

Ils partent pour l'Espagne.

Charmé d'avoir fait consentir ma Maîtresse au projet insensé que j'avois formé, je préparai tout pour mon départ. Je la fis habiller en homme, pour qu'elle fût moins connuë. Je fis tenir ma chaise de poste prête pour neuf heures du soir, au sortir de

la

la Comédie, parce que la Troupe ne jouant point le lendemain, cette circonstance me donnoit deux jours à courir sans qu'on s'aperçut de notre évasion.

Il m'arriva en passant par Perpignan, un incident qui me jetta dans un grand embarras. Quoiqu'il y eût plus de dix-huit mois que la peste fut finie, on ne laissoit entrer personne en Espagne sans passe-port. Lorsque je fus chez le Commandant, il me dit que j'aurois de la peine à pénétrer plus avant, & qu'il ne pouvoit pas me donner un passe port comme venant de Perpignan, puisque je venois de plus loin. J'étois dans le dernier embarras. Je me voyois obligé de retourner. Je n'osois m'arrêter trop long tems sur une grande route, de peur que ma famille n'eût fait courir après moi, dès qu'elle sçauroit mon évasion. Je m'avisai d'un moyen qui me tira d'embarras. J'allai trouver le Secrétaire du Commandant. Je lui dis que j'étois Officier, qu'une affaire malheureuse m'obligeoit de sortir de France: & que je le priois de vouloir dire à son Maître

Avanture qu'il a à Perpignan.

de quoi, il étoit question, persuadé qu'il ne voudroit pas perdre un Gentilhomme. Deux louïs d'or, & une tabatiére d'argent que je joignois à mes raisons, le persuadérent entiérement. Il me donna lui-même le passe-port, dont j'avois besoin, & j'arrivai le lendemain à la Jonquiére, premiére ville d'Espagne.

Le Marquis est reconnu dès la premiére Ville d'Espagne.

Le hazard me conduisit dans une hôtellerie, où il y avoit deux Provençaux, Capitaines dans les Troupes Espagnoles, qui s'en alloient à Barcelone. Ils me reconnurent. J'eus beau vouloir leur dissimuler que je n'étois pas le Marquis d'*Argens*. Ils m'avoient vû tous deux en France. Il fallut le leur avouer. Quoique Sylvie fut encore habillée en homme, ils connurent bien que c'étoit une fille. Je ne leur cachai rien de mon avanture, si ce n'est le nom & la condition de Sylvie. Je leur dis qu'elle étoit fille d'un Président du Parlement de Provence, que je l'avois enlevée du Couvent, & que j'allois l'épouser à Barcelone. Ils m'offrirent tout ce qui dépendoit d'eux dans ce pays, & nous eumes d'abord lié une étroite

ami-

amitié ensemble. Deux jours après nous arrivâmes.

Je voulus d'abord exécuter ce que j'avois promis à Sylvie. Je priai ces Officiers de m'adresser à quelque Prêtre qui me dit la conduite qu'il falloit tenir. Ils m'en firent connoître un, qui parloit assez bien François & qui étoit Chevalier du Saint Office, autrement dit Inquisition. Il m'assura d'abord que rien n'étoit si facile que de me marier. Que le Concile de Trente étoit reçu en Espagne purement & simplement. Que le consentement de parens n'étoit point nécessaire. Il se chargea d'en parler au Grand-Vicaire.

Il travaille à son mariage.

Le lendemain, il vint nous voir de sa part & nous prier d'aller chez lui. Nous y fumes avec Sylvie. Il nous dit qu'il nous épouseroit; mais qu'il falloit auparavant que nous nous missions pour trois jours dans un Couvent, pour marquer notre soumission à l'Eglise. Ce mot de Couvent fit peine à Sylvie. Le Grand-Vicaire s'en apperçut, & lui dit fort obligeammen, qu'il voyoit qu'elle n'alloit point volontiers chez des Re-

Sylvie entre chez une Dame Espagnole.

Religieuses. Mais qu'il la mettroit dans une maison auprès de quelque Dame, ce qui feroit le même effet. Ce fut chez Madame de Predajas, Intendante de Catalogne, que Sylvie fut mise en depôt. Quant à moi, on me donna le Couvent des Mathurins pour retraite. J'etois pourtant le maître d'aller voir ma Maîtresse lorsque je voudrois. Ce fut ce qui nous perdit tous les deux.

L'Intendante, qui avoit d'abord pris Sylvie en amitié, eut la curiosité de me voir. J'étois si jeune, qu'elle fut étonnée que j'eusse osé enlever une fille. Je tâchai pourtant par mes discours de m'acquérir son estime. Mais plus elle crut apercevoir en moi quelque génie, plus elle eut d'envie d'aprofondir ce mystére. Lorsque je fus sorti, pour me retirer dans le Couvent où je couchois, elle tourna si bien Sylvie, qu'elle lui fit avouer nos secrets.

Elle se met dans le Couvent.

Nous devions nous épouser le lendemain. Mais nos affaires changérent bien tôt de face. Je fus surpris d'aprendre en m'éveillant que Sylvie étoit allée dans un Couvent de Religieuses

dès la pointe du jour. J'y courus. Elle m'avoua qu'elle avoit eu la foiblesse d'avouer à l'Intendante qu'elle étoit Comédienne, & que cette Dame lui avoit dit qu'il ne convenoit pas qu'elle se mêlât davantage de ses affaires. Qu'elle s'étoit retirée par son conseil dans ce Couvent pour attendre que les trois jours fussent écoulez. Elle ajouta que ces Religieuses l'avoient parfaitement bien reçuë, à la sollicitation de l'Intendante, qui lui avoit promis de la servir en tout ce qui dépendroit d'elle, pourvû que la chose ne parut point. J'allai voir mon Chevalier de l'Inquisition, qui me servoit de Procureur. Je lui avouai tout ce qui se passoit. Il me dit que je ne devois point m'étonner. Que la différence d'état & de condition ne faisoit point un empêchement au mariage; & comme il voyoit qu'imbu des maximes de France, je doutois fort de ce qu'il me disoit, il me raconta une histoire fort particuliére, qui s'étoit passée trois semaines avant que j'arrivasse à Barcelone.

Vous voyez, me dit-il, le Comte de

Histoire d'Isabelle, Fille du Comte de Montemar.

de Montemar, Viceroi de cette Province. Il vient d'éprouver que la plus haute naissance, n'est point une raison pour empêcher l'éfet d'un Sacrement. Il reste veuf de fort bonne heure avec deux filles. Il maria l'une avec un Seigneur. Sa cadette s'apeloit Isabelle. Elle étoit bienfaite, aimable, & auroit eu sans doute une fortune aussi brillante que sa sœur, si l'amour, qui renverse tant de projets, n'eût réglé autrement sa destinée. Le Comte de Montemar avoit dans sa maison un jeune Officier de son Régiment, qui lui servoit d'Ecuyer. Il étoit d'une fort jolie figure & plein d'esprit. Isabelle le voyoit souvent. La charge qu'il avoit chez son pere l'obligeoit de lui rendre mille services journaliers. Elle vint à l'aimer. Elle fit les premiéres avances. L'Ecuyer, ravi de sa bonne fortune, joignit de son côté la reconnoissance à l'amour. Isabelle gagna un Prêtre qui les maria. La Femme de Chambre qui étoit du complot, introduisit l'Amant pendant la nuit dans la chambre de sa Maîtresse. Le mariage s'y consomma. Leur bon-

bonheur dura près de ſix mois. Mais Iſabelle s'étant aperçuë qu'elle étoit enceinte, il fallut ſonger comment elle aprendroit ſon mariage à ſon pere. Elle penſa d'abord à la ſureté de ſon amant, & elle l'envoya dans un Province éloignée de la Catalogne, enſuite, s'étant miſe dans un Couvent de Religieuſes, elle écrivit à ſon pere ſon mariage & ſa groſſeſſe. Le Comte de Montemar demeura pétrifié en liſant la lettre de ſa fille. Il jura de faire périr ſon Ecuyer & envoya retirer Iſabelle par des Soldats, du Couvent où elle s'étoit retirée. L'Egliſe ſe ſcandaliſa du violement de ſes droits. L'affaire fut portée en Cour. Il vint ordre au Comte de Montemar de mettre ſa fille en liberté, d'aller rejoindre ſon mari, & de lui donner une penſion alimentaire. Elle eſt partie depuis deux jours, au grand contentement du Peuple, à qui cet exemple a fait voir que l'Egliſe ne fait aucune diſtinction entre ſes enfans.

Cette hiſtoire dont j'avois déja entendu parler confuſément, calma un peu mes inquiétudes. J'allai chez le

Difficulté que l'Evêque.

fait au Marquis.

le Grand-Vicaire. Il me parut que l'Intendante l'avoit instruit du sort de Sylvie. Il me dit que l'Evêque feroit quelque difficulté de me marier, sans avoir auparavant une certificat comme je n'étois pas marié ; & qu'il falloit écrire en France pour avoir une attestation de l'Official. Que je ne m'en devois faire aucune peine, parce que si on me la refusoit, il me donnoit sa parole de passer plus avant. Qu'étant François & Etranger, il étoit obligé d'observer plus de mesures que si j'avois été Espagnol.

Il est reconnu d'un Provençal.

J'allois passer les aprés - dînées avec Sylvie en attendant que le tems de notre mariage arrivât, & le soir je me retirois chez les Moines. Passant un jour dans les ruës, je m'entendis apeller par mon nom. Je me retournai, & je vis un homme habillé superbement, qui me dit, vous serez surpris, Mr. le Marquis, d'être connu d'une personne qui ne l'est point de vous. Je vous ai vû fort jeune. J'ai été ami de Mr. votre pere, & je serai charmé de pouvoir vous rendre tous les services qui dépendront de moi. Comme celui qui

me

me parloit avoit l'air d'une homme au-dessus du commun, je tâchai de répondre à sa politesse. Il me proposa d'entrer chez lui. J'étois auprès de sa maison, j'acceptai ses offres avec plaisir. Il étoit parfaitement bien logé. Lorsque nous fumes assis, mon nom, me dit-il, vous sera moins inconnu que ma figure. Je m'apelle Vaumale. J'ai en Provence mon frere aîné, qui se nomme Valcroissant. A ce mot, je me levai pour l'embrasser. Je connoissois sa famille & son frere particuliérement. Lorsque je lui eus témoigné le plaisir que j'avois de le voir, il m'aprit qu'ayant eu une affaire en France dans son Régiment, il avoit été obligé de passer depuis quelques années en Espagne. Qu'il étoit Capitaine dans les Gardes Valonnes. Qu'ainsi son exil de France avoit été la cause de sa fortune.

Il se perd par une confidence qu'il lui fait.

Il me demanda ensuite quel sujet m'amenoit à Barcelone. Je lui en dis la raison. Il l'a sçavoit déja, il l'avoit aprise à l'Intendance. Il ignoroit seulement la condition de Sylvie; & comme il me questionnoit beau-

C'eſt Monſieur, dit Vaumale, en me montrant. Le Gouverneur alors m'ordonna de rendre mon épée au Sergent de garde, qu'il apella. Il m'eut été inutile de penſer à me défendre. J'étois enfermé dans la Citadelle entre deux corps-de-garde. Je me contentai de dire à Vaumale; Monſieur, nous nous reverrons. Vous me ſçaurez gré un jour de ce que je fais, me dit-il.

On me mena dans une tour, qui faiſoit la plus belle priſon du monde, s'il peut y en avoir de telles. J'y trouvai un jeune Colonel Italien, nommé le Comte Baratieri, qui avoit été arrêté pour une affaire qu'il avoit euë. Il y avoit le neveu d'un grand d'Eſpagne & le Fils du Commiſſaire Ordonnateur de la Catalogne. Ces deux-ci étoient pour un cas ſemblable au mien. Ces Meſſieurs me reçurent fort poliment. Ils parloient tous François. Je leur contai mes avantures. Ils en parurent d'autant plus touchez, que mon ſort aprochoit infiniment du leur. On peut juger de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Deux jours s'écoulérent

ſans

ſans que je puſſe avoir aucune nouvelle de Sylvie. Il y avoit ordre de ne laiſſer parler aucun des Priſonniers de la Tour à qui que ce ſoit.

Cependant Sylvie envoya aux Mathurins pour ſçavoir de mes nouvelles. On ne ſçauroit exprimer quel fut ſon deſeſpoir, lorſqu'on lui aprit qu'il y avoit deux jours que je n'avois point paru. Elle crut d'abord qu'ennuyé des longueurs & des fatigues que nous eſſuyions, je l'avois abandonnée. Mais enſuite faiſant réflexion ſur mon caractére & combien il étoit éloigné d'une pareille perfidie, elle comprit qu'il falloit que j'euſſe été enlevé, ou arrêté, ſans qu'on le ſçut.

Vaumale s'étoit bien gardé de le dire. Il avoit joué un jeu à ſe faire un affaire fort ſérieuſe, comme je le dirai dans la ſuite. Il avoit dit au Comte de Montemar qu'il me feroit embarquer ſans qu'on le ſçût. Celui-ci charmé, à cauſe de l'avanture qui étoit arrivée à ſa fille, de faire peine aux gens d'Egliſe, avoit donné l'ordre pour m'arrêter, ſi on pouvoit m'obliger par fineſſe à

Projet d'enlever le Marquis.

ſortir de la Ville, pour qu'on n'en ſçut rien. Le projet de Vaumale étoit de me remettre à un Capitaine de Vaiſſeau, qui auroit répondu de moi juſqu'en France. Il auroit réuſſi, ſi le Ciel ne m'eut inſpiré un heureux artifice. J'avois demandé la permiſſion d'écrire à ces deux Capitaines, que j'avois rencontrez en entrant en Eſpagne. On me la refuſa conſtamment. Je voulus voir Vaumale. On me dit qu'il étoit parti pour Girone. Je dis que je voulois me confeſſer & qu'on me fit venir un Prêtre. A ce mot de Prêtre, la Sentinelle s'inclina. Le Sergent de garde à notre Tour courut chez le Commandant, & revint me dire qu'on alloit m'amener un Confeſſeur.

Ce Projet manque.

Une heure après, quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis entrer mon Chevalier de l'Inquiſition! Quoi! Vous êtes ici, me dit il, & c'eſt pour vous qu'on eſt venu me chercher! Ah! je vous jure ſur la croix que je porte, que je vous tirerai d'ici. Je cours avertir Mr. le Grand-Vicaire & votre Maîtreſſe de votre ſituation.

Il y a deux jours que la pauvre fille n'a point pris de nourriture. Mon Confesseur disparut à ces mots. Il revint deux heures après avec le Promoteur d'Officialité, qui m'arrêta dans la prison de la part de l'Eglise, & ordonna au Gouverneur d'avoir à me representer toutesfois & quantes elle me demanderoit.

Le Marquis est moins resserré.

Dès ce moment, l'entrée de la Tour fut permise à mes amis. Je reçus des lettres de Sylvie. J'en avois souvent trois ou quatre par jour. Elle m'écrivoit de me tranquiliser, & que de la façon dont alloient nos affaires, nous en verrions bien-tôt la fin. Je demeurai deux mois dans ma Tour, arrêté par le Roi d'Espagne d'un côté, & par l'Eglise de l'autre. Cependant mon départ avoit fait un bruit infini en France. On ignoroit où j'étois allé. Mais les lettres qu'on avoit écrites à Aix à l'Official, aprirent que j'étois en Espagne & que je voulois épouser Sylvie.

Démarches de sa famille contre lui.

Je ne sçaurois exprimer la colére de mon pere. Il jura de m'exhéréder. Il demanda une lettre de cachet pour

moi,

moi, s'il pouvoit me faire revenir en France, & envoya à Barcelonne un de ses amis, nommé Crivelly, homme d'esprit & d'un excellent caractére, pour intervenir en son nom. Il le chargea d'une procédure qu'il fit faire par le Juge criminel à Aix, où Sylvie étoit dépeinte comme la plus grande malheureuse du monde.

Mémoires qu'il présente à l'Evêque.

Dès que Crivelly fut arrivé, il vint me voir & me montra l'information qu'on avoit faite contre Sylvie. Elle me causa plus d'indignation que de colére. Cependant comme je craignois qu'elle ne prévînt l'Evêque & le Grand-Vicaire, qui étoient les deux seules personnes maîtresses de mon sort, j'écrivis un mémoire de vingt feuilles en latin, que je leur envoyai. Crivelly y repondit assez bien. Mais comme j'étois fondé & que j'avois pour moi tous les Casuistes Espagnols & le Concile de Trente, il me fut aisé, dans une réponse de six feuilles, d'anéantir toutes ses objections.

Crivelly comprit bien qu'il falloit mettre en œuvre autre chose que des argu-

argumens. Il venoit me voir tous les jours, il étoit poli infiniment, & quoiqu'il fut mon plus grand adversaire, je ne pouvois m'empêcher de l'aimer. Je comparois ses maniéres avec celles de Vaumale, qui étoit un Provençal pétulant & à qui j'avois été obligé d'interdire ma chambre, de peur de m'emporter à quelque violence. Je m'étois bien promis en sortant de prison d'avoir une affaire avec lui, & lorsqu'il m'étoit venu voir, je ne m'étois contraint que pour être plus sûr de mon fait. Il n'osoit pas même agir ouvertement, parce que Sylvie, qui s'étoit fait des amis dans le Couvent, menaçoit de le prendre à partie. Ainsi Crivelly étoit le seul qui fut déclaré contre moi. Il me sonda plusieurs fois de toutes les maniéres imaginables. Mais il me trouva ferme dans mes sentimens, & il perdit ses peines à vouloir m'éloigner de Sylvie.

On s'éforce de lui persuader qu'il doit quitter Sylvie.

Il s'attacha à elle. Il lui demanda la permission de l'aller voir. Il se plaignoit de la commission dont il étoit chargé. Enfin il sçut plaire autant à la Maîtresse qu'à l'Amant.

On gagne Sylvie.

Quand

Quand il vit que Sylvie l'écoutoit ; il lui fit pressentir, que puisqu'elle m'aimoit véritablement, elle devoit ne point me rendre malheureux. Que mon pere lui donneroit dequoi s'établir. Que tôt ou tard, reconnoissant la faute que j'avois faite, je la quitterois. Que le lendemain que nous serions mariez en Espagne, mon pere feroit casser notre mariage en France. L'Intendante, que Crivelly avoit mise dans son parti, tenoit les mêmes discours.

Elle promet de ne point épouser le Marquis.

J'étois destiné à être malheureux. Mon sort influa dans ce moment sur le caractére de Sylvie. Elle se démentit, & me sacrifia à douze mille livres que mon pere lui donna. Crivelly & l'Intendante lui firent signer un écrit, par lequel elle se départoit de tous ses droits & déclaroit ne vouloir pas m'épouser, quand même je le voudrois. Elle rendit en conséquence les promesses & le dédit que je lui avois fait. Je ne pensois à rien moins qu'à cette rupture. J'avois reçu la veille deux lettres de Sylvie. Mon affaire prenoit un fort bon train.

Qu'on

Qu'on juge quelle fut ma surprise, lorsque Crivelly me montra la déclaration de Sylvie, & mes promesses! Je restai immobile. Il me fut impossible de dire un seul mot. Crivelly eut l'attention, pour ne point augmenter ma peine, de sortir, & il me laissa seul avec mon Commissaire de l'Inquisition, qui étoit aussi stupéfait que moi. Je le priai de vouloir se charger d'une lettre pour elle & de m'en aporter la réponse. Il s'acquita de sa commission. Mais la lettre de Sylvie ne fit qu'augmenter mon desespoir. Elle est si profondément gravée dans mon cœur, que je n'en oublirai jamais les termes.

Je viens de vous rendre à votre famille. Partez, & oubliez-moi, si cela peut vous rendre heureux. Je vais faire des vœux, qui m'attacheront pour le reste de ma vie dans le Couvent où je suis, & me punir d'avoir donné trop facilement dans des idées qui m'ont plongée dans les plus grands malheurs. Adieu. Ne m'écrivez plus; car je ne vous ferois point de réponse. Lettre qu'elle lui écrit.

La lecture de cette lettre me rendit comme insensible pour un instant. Désespoir où il tombe.

persuadée que je ne vivois plus. Il la dissuada & lui aprit qu'on m'avoit sauvé. Cette nouvelle la rassura un peu. Crivelly lui dit de m'écrire, pour m'empêcher de me porter à des extrêmitez si funestes. C'étoit bien son dessein, sans qu'il le lui conseillât. Elle m'envoya cette lettre.

Vivez, mon cher Marquis, ou je vous suivrai au tombeau. Votre derniére marque d'amour me fait voir combien vous méritez d'être aimé. Je vais me servir de l'argent que votre pere m'a donné, pour vivre seule dans une maison de campagne, en attendant que vous trouviez le secret de venir me joindre. Retournez en France, puisqu'il le faut. Mais revenez le plûtôt que vous pourrez. Vous me trouverez toujours fidèle. Je vous le jure par votre amour, qui m'est plus cher que la lumiére des Cieux.

On le raméne en France.

Qu'on est foible, quand on est amoureux! Cette lettre remit le calme dans mon ame. J'en reçus encore plusieurs autres pendant deux jours que je restai à Barcelone. Enfin je partis avec une escorte de vingt-cinq Maîtres qui avoient ordre de me re-

mettre

mettre entre les mains du Gouverneur de la premiére ville Françoise. En vain je demandai à voir Sylvie avant mon départ. Crivelly me dit qu'il avoit des défenses expresses de mon pere. Je m'en consolai, dans l'espérance que j'avois de la rejoindre bientôt. Je la laissois avec de l'argent dans un pays où elle n'avoit rien à craindre de mes parens; hors la peine que j'avois d'être éloigné d'elle, mon cœur étoit assez tranquille. Lorsque je fus arrivé à Bellegarde, Mr. le Comte de Pertuis m'envoya avec vingt Grenadiers, jusqu'à Perpignan.

Il est transféré dans la Citadelle de Perpignan

Mr. d'Andresel, qui étoit pour lors Intendant du Roussillon & qui fut peu après Ambassadeur à Constantinople, m'envoya son carrosse à la porte de la ville. Nous nous y mîmes, Crivelly & moi, & allâmes descendre chez lui. Il me dit qu'il étoit au désespoir que le Roi lui eût envoyé une lettre de cachet pour me faire mettre dans la Citadelle de Perpignan. Qu'il espéroit que ce seroit pour peu de tems. Qu'il vouloit me conduire lui-même à Mr. de Monmejan, qui en étoit le Gou-

verneur. Il vint éfectivement avec moi & me presenta. Le Commandant me fit mille politesses; il me retint à dîner avec Mr. d'Andresel, pria les Officiers de la Garnison de vouloir me recevoir à leur auberge, & me donna la Citadelle pour prison quoique la lettre de cachet portât un ordre de me renfermer.

Sylvie se marie en Espagne.

Crivelly partit, lorsqu'il m'eut établi dans mon nouveau domicile. Je n'y fus pas long-tems sans avoir des nouvelles de Sylvie. Je reçus plusieurs lettres de differentes personnes. Il m'en vint une entr'autres du Comte Baratieri, qui étoit sorti de prison & qui me marquoit qu'on parloit fort du mariage de Sylvie, que c'étoit l'Intendante qui le faisoit. Je traitai ces nouvelles de ridicules. Je pensois que Sylvie faisoit courir ces bruits, pour faire croire qu'elle ne pensoit plus à moi, lorsqu'on me manda qu'elle étoit mariée. J'eus beau lui écrire. Je n'en reçus plus aucune nouvelle. Je m'adressai à mon Commissaire de l'Inquisition. Il me marqua qu'il étoit vrai qu'elle avoit épousé un nommé Larcher, & que c'étoit

c'étoit Madame de Pédrajas qui avoit fait ce mariage. Je crus pour lors que Sylvie avoit tenu une conduite indigne d'une femme-d'honneur ; & qui ne l'auroit pas cru comme moi ? Il n'en étoit rien comme je l'ai apris dans la suite.

Le Marquis obtient son élargissement.

Cependant piqué au vif contr'elle, je résolus de l'oublier & de finir mon esclavage qui duroit depuis six mois. Je m'adressai à Mr. d'Andresel, qui venoit d'être nommé Ambassadeur à la Porte. Je lui proposai de l'accompagner. Il l'accepta avec plaisir. Il écrivit à ma famille, & moi de mon côté je m'adressai au Marquis de Chateaurenard, pour parler à mon pere, qui étoit son ami depuis long-tems & qui avoit beaucoup de confiance en lui. Je lui avois en mon particulier des obligations qui seront éternellement gravées dans mon cœur. Il m'avoit soutenu contre les premiers mouvemens de ma famille, & il l'avoit empêchée de se porter à de plus grandes extrêmitez. Comme il étoit reconnu pour un homme plein d'honneur, il s'étoit acquis le droit de dire

ce qu'il pensoit, & il soutenoit ce caractére de sincérité par une naissance illustre & par beaucoup de bien. Il me fit réponse, qu'il avoit obtenu ce que je demandois, & que je partirois avec les fils de Mr. d'Andresel, qui venoient attendre leur pere à Toulon, où je trouverois un équipage dont j'aurois lieu d'être content. Je reçus quelques jours après le rapel de ma lettre de cachet, & fis le voyage de Perpignan à Aix avec le jeune Marquis d'Andresel & son frere.

Son retour en Provence.

Lorsque nous arrivâmes en Provence, ils allérent chez mon pere. Je ne les accompagnai point, & je ne vis personne de ma famille qu'un frére, que j'aimois autant que Sylvie. Il venoit de justifier, tout jeune qu'il étoit, combien il méritoit ma tendresse. Mon pere lui ayant offert, s'il vouloit quitter la Croix de Malthe, de le faire l'aîné, il l'avoit refusé constamment. Son amitié pour moi ne s'est jamais démentie, & dans les malheurs qui me sont arrivez, elle a été la seule chose qui m'ait aporté quelque consolation. Il m'aprit que ma mere auroit fort souhaité de

me

me voir, mais que mon pere s'y étoit fortement oposé. Elle avoit alors une tendresse infinie pour moi. Elle n'avoit pas peu contribué à faire consentir mon pere à la révocation de ma lettre de cachet. Bien plus, comme il se plaignoit beaucoup de la dépense que je lui avois causée, ma mere lui offrit de vendre ses diamans. Son amitié pour moi a bien changé dans la suite. Il semble que c'est mon destin d'être rendu malheureux par les personnes qui m'ont le plus aimé.

Après avoir pris congé de mon frere, je partis pour Toulon. Mon pere y vint quelques jours après. Mr. l'Ambassadeur me mena chez lui. Il me parla assez doucement, me représenta le tort que je m'étois fait dans le monde, & finit par me dire qu'il souhaitoit que ma conduite fit oublier au public ma sottise, autant qu'il l'avoit déja oubliée. Je ne m'attendois pas à une réprimande aussi modeste. Quoique je sente qu'il avoit le cœur fort bon, comme je ne suis pas celui de ses enfans qu'il a le plus aimé, je ne pensois pas en être quitte à si

Il se réconcilie avec sa famille.

à si bon marché. A ce qu'il me disoit, je n'avois rien à répondre. Aussi ne parlai-je point. Le Marquis de Chateaurenard qui se trouvoit present à ce raccommodement, changea de discours. Il ne fut plus question de rien. Trois ou quatre jours après, nous mîmes à la voile pour Alger, où nous devions passer avant d'aller à Constantinoble, l'Ambassadeur ayant été chargé des négociations particuliéres pour les Beys d'Alger, Tunis & Tripoli.

Il s'embarque pour Constantinople.

Fin du premier Livre.

MEMOIRES

MEMOIRES
DE
M. LE MARQUIS D'ARGENS.

LIVRE SECOND.

L'ESCADRE qui portoit l'Ambassadeur, étoit composée de quatre Vaisseaux, *le Solide* de soixante & douze piéces de canon, *le Toulouse* de soixante & seize, & deux Frégates de cinquante, apellées *la Loire* & *la Vestale*. Ces quatre vaisseaux

Voyage de Constantinople.

ſeaux devoient ſuivre l'Ambaſſa
juſqu'en Candie. Mr. de Grand-
qui commandoit l'Eſcadre, &
montoit *le Toulouſe*, devoit all
Egypte avec *la Veſtale*, & Mr. de l
caire, qui montoit *le Solide*, d
mener l'Ambaſſadeur juſqu'à C
tantinople, ayant la Loire pour
ſerve. Comme les négociations,
Mr. d'Andreſel étoit chargé,
doient, ou à renouveller l'allia
ou à déclarer la guerre, la Fr
avoit voulu faire paroître quatre
ſeaux de guerre, ſur ces Côtes,
en impoſer davantage.

On mouille aux Fromentiéres.

Après deux jours de naviga
fort heureuſe, le vent groſſiſſan
ceſſivement, nous fumes oblig
mouiller aux Fromentiéres. Le
les qui portent ce nom, ſont a
ques lieues de celles de Minorq
de Majorque. Elles ont été
plées. Mais *Barberouſe*, en
nant de France avec la Flote
que, en fit les habitans eſclave
les vendit à Conſtantinople. I
a plus aucune habitation. On y
faire commodément de l'eau 8
bois. Comme nous reſtâmes prè

huit jours pour attendre le vent, je proposai au Chevalier de Clairac, Capitaine dans le Régiment de la Marine, & Ingénieur en chef actuellement, avec qui j'avois fait connoissance, d'aller voir l'Isle d'Yviça, qui n'est qu'à trois lieues des Fromentiéres. Clairac y consentit, & ce fut dans ce petit voyage que nous liâmes une amitié, qui ne finira sans doute qu'avec la vie. Il alloit à Constantinople par curiosité. Sçachant parfaitement les Mathématiques, il avoit cru pouvoir faire quelque nouvelle découverte. L'Ambassadeur, dont il étoit connu depuis long-tems, l'estimoit infiniment. Aussi le méritoit-il. Quoi qu'il n'eût pour lors que ving-cinq ans, il y avoit peu d'hommes en France qui joignissent tant de science & d'esprit, à tant de jugement & de probité.

Le Marquis va voir l'Isle d'Yviça.

Yviça est une Isle apartenante au Roi d'Espagne. Il y a une ville assez grande, mais mal bâtie, pleine de Couvents des deux sexes, ainsi que toutes celles qui sont sous la domination des Espagnols. Nous allâmes saluer le Commandant. Il se tient dans le

Château, situé sur une hauteur, qui défend la Ville & l'entrée du Port. Ce Gouverneur se nommoit Dupuis & sortoit des Gardes Valonnes. Il nous retint malgré nous un jour entier. Nous le menâmes à nos Vaisseaux, où il salua l'Ambassadeur. Il y fut magnifiquement régalé par Mr. de Beaucaire, qui commandoit le Vaisseau où étoit Son Excélence. Cet Officier trouva le secret de manger dans ce passage plus de vingt mille écus au-delà de ce qu'il recevoit du Roi. Il étoit coutumier du fait, il n'avoit jamais commandé de Vaisseaux, qu'il n'eût perdu où les autres gagnent. Il a été fait Officier Général depuis peu de tems, avec l'aprobation generale du Corps de la Marine.

Il arrive à Alger.

Le vent ayant changé, nous arrivâmes en trente-huit heures devant Alger. La ville salua nos vaisseaux de vingt-un coups de canon, que nous rendîmes coup pour coup. Une heure après que nous eûmes mouillé, le Consul de France vint à notre bord voir l'Ambassadeur. Ils eurent une conférence particulière.

Une

Une Escadre Hollandoise de cinq Vaisseaux de guerre, que nous avions trouvée devant Alger, fit le principal sujet de leur entretien. Elle inquiétoit infiniment Mr. d'Andresel. Il avoit des ordres exprès de la Cour de ne descendre à terre que lorsqu'il auroit parole qu'on signeroit le renouvellement de la paix. Les Hollandois las d'avoir la guerre avec eux, étoient pour traiter d'un accommodement. Cette circonstance rendoit notre négociation beaucoup plus difficile. Les Algériens ne vivent que de rapine. Il falloit nécessairement que s'ils faisoient la paix avec les Hollandois, ils rompissent avec nous. Nous restâmes deux jours sans qu'il nous fut permis de débarquer. Le troisiéme, le Consul, suivi du Kiaia, ou Ministre du Bey, vint visiter l'Ambassadeur & lui déclarer de la part de son Maître, que le Divan avoit résolu de donner toute sorte de satisfaction à la France & de renouveller la paix.

Négociation de la France avec cette République.

Depuis ce jour, la négociation des Hollandois alla de mal en pis. Ils

La Hollande.

négocie aussi. Ils en attribuérent la cause au manque d'Interpréte. Celui dont ils se servoient étant Esclave du Bey, ne lui osoit pas rendre dans les termes précis ce qu'ils disoient, & ils priérent Mr. d'Andresel de vouloir bien leur prêter le sien. Ils furent obligez de mettre à la voile quelques jours après, aussi fâchez de notre arrivée que nous l'avions été de les rencontrer.

Description d'Alger. Alger est une Ville bâtie en amphithéâtre, dont les ruës sont étroites & mal-propres, les maisons hautes, peu riantes, la plûpart sans fenêtres du côté des ruës. Les bâtimens sont tous couverts de terrasses, où les femmes vont se promener lorsque la chaleur du soleil est finie. Elles sont un peu plus libres en Afrique qu'en Asie & à Constantinople. Il y a des intrigues à Alger, mais il est dangereux d'en avoir. Les femmes n'y sont servies que par des Esclaves Chrétiens. Elles les voyent même avec plus de liberté que les Naturels du pays, & de-là viennent bien des passions, qui finissent ordinairement par d'étranges catastrophes.

Comment Lorsqu'un Chrétien est surpris avec une

une Turque, il faut qu'il ſe faſſe Mahométan, ou qu'il ſoit empalé. Quoique le cas arrive aſſez ſouvent, on voit néanmoins peu de Martirs à Alger. Si c'eſt un Eſclave, on ſe contente de lui donner deux ou trois cent coups de bâton ſur la plante des pieds. L'intérêt perſonnel des Turcs a fait mettre cette différence entre l'Eſclave & celui qui eſt libre. Quant à la fille, avec lequel des deux qu'elle ſoit ſurpriſe, elle eſt jettée dans la mer, la tête liée dans un ſac, ſi ſon amant perſiſte dans le Chriſtianiſme. Le Conſul nous aſſura qu'on en avoit noyé une âgée de quinze ans, deux jours avant notre arrivée. On l'avoit ſurpriſe avec un Eſclave Malthois, qui avoit eſſuyé quatre cent coups de bâton ſur la plante des pieds, ſans avoir été ébranlé. Il faut avouer que la grace fait quelquefois des Martyrs & des Confeſſeurs par des moyens bien ſçabreux.

on y traite les Chrétiens & les Turques qui ont affaire enſemble.

Les femmes des Seigneurs ne peuvent pas avoir des d'intrigues auſſi facilement, par ce qu'elles ſont gardées par des Eunuques. Mais il en eſt très-peu à Alger qui ſoient dans

le cas. Ces ſortes d'Eſclaves coutent infiniment, & n'étant propres à aucun travail, peu de ces Pirates ſont en état d'en avoir. Je doute qu'il y ait à Alger quinze particuliers qui en ayent.

Marine d'Alger. La République n'a qu'un ſeul vaiſſeau à elle; tous les autres ſont à des particuliers, & quand elle en a beſoin, elle eſt maîtreſſe de s'en ſervir, ſoit pour ſon uſage, ſoit pour groſſir la flotte du Grand-Seigneur, à qui ils ſont obligez de fournir un nombre de vaiſſeaux lorſqu'il eſt en guerre. C'eſt-là le ſeul tribut qu'ils donnent à la Porte.

Son Gouvernement. Quant au reſte de leur Gouvernement, ils le conduiſent eux-mêmes. Ils ſont les maîtres d'élire leur Dey, & de le dépoſer. Ils n'uſent que trop de ce privilége. Peu de Deys régnent long-tems paiſiblement. On nous montra le tombeau de ſept Deys, qui avoient été élus & maſſacrez tous ſept dans le même jour. Il falloit que le huitiéme fût bien hardi pour accepter la couronne.

Le Divan. C'eſt le Divan général qui régle les affaires qui regardent l'Etat. Ce Con-

Conſeil eſt compoſé des principaux de la Ville. Le Dey y préſide. Ce ſont leurs Etats-Généraux. Il y a un autre Tribunal pour les affaires des particuliers, qui revient à peu près à nos Bailliages, Leur juſtice eſt aſſez bonne & exceſſivement briéve.

Le jour de l'Audience de l'Ambaſſadeur étant fixé, il deſcendit à terre, au bruit de toute l'artillerie de l'Eſcadre. Deux des premiers de la République vinrent le recevoir ſur le rivage à l'entrée du Port. Il alla d'abord chez le Conſul, où il ſe repoſa quelque-tems, & de-là il partit à pied, pour ſe rendre au Palais du Dey, accompagné de tous les Officiers de l'Eſcadre & précédé de ſa maiſon. Le Dey le reçut dans l'apartement le plus ſuperbe de ſon Palais. C'étoit une eſpéce de gallerie, dont les murailles étoient reblanchies & entourées de quelques ſophas à la Turque aſſez mauvais. Il avoit autour de lui deux ou trois Turcs, quelques Eſclaves Chrétiens, & deux Mouſſes Hollandois, qui lui ſervoient de Pages.

Audience du Dey.

L'Ambaſſadeur s'aſſit dans un ſiége pareil au ſien vis-à-vis de lui. Il lui parla la tête couverte & en François. La céremonie fut faite dans un inſtant. On nous aporta du caffé & des pipes. Le Dey parla alors en Italien avec l'Ambaſſadeur, & nous reſtâmes une demie-heure avant que Mr. d'Andreſel prit congé de lui. Au ſortir de l'audience, l'Ambaſſadeur retourna chez le Conſul, où il dîna, & l'après-dîné, il ſe rembarqua pour retourner à nos vaiſſeaux.

Mes malheurs & l'amour ſembloient vouloir me donner le tems de reſpirer. Je ſentois renaître au fond de mon cœur cette liberté, après laquelle j'avois ſi fort ſoupiré. L'image de Sylvie ſe préſentoit quelquefois à mon eſprit. Mais je tâchois de l'en éloigner. J'avois repris une partie de ma gayeté, & malgré les maux que l'amour m'avoit cauſez, je ne pouvois haïr les femmes. Cette paſſion, qui m'avoit déja fait eſſuyer tant de peines, penſa me couter cher à Alger.

Avan- [illegible] de

L'Abbé de Biron, fils du Duc de

Biron,

Biron, s'étoit embarqué avec nous, pour aller voir sa sœur Madame de Bonac, qui étoit à Constantinople avec son mari, à qui Mr. d'Andresel devoit succéder. Il étoit aimable, vif, ayant beaucoup de génie. Je m'étois fait un plaisir de cultiver son amitié. Comme je ne le quittois guéres, ayant passé un après-dîné sans le voir, je demandai à Clairac s'il ne sçavoit point où il étoit ? Il est sur la terrasse, me dit-il. Il y lorgne tant qu'il peut toutes les femmes qui sont sur les autres. Allons, lui dis-je, en faire autant que lui. Nous montâmes au haut de leur maison, & nous trouvâmes éfectivement l'Abbé de Biron. Vous venez un peu tard, nous dit-il. Il y avoit sur la terrasse attenante, une des plus jolies filles du monde. J'ai eu une conversation d'une demie-heure avec elle par des signes.

Marquis avec une Turque.

Dans le tems qu'il nous parloit, elle reparut. Ah! la voilà, dit l'Abbé. Voyez si je vous mens. Il avoit raison. J'avois vu peu de personnes aussi jolies. Je la saluai à la Turque. Elle me rendit le salut. Clairac,

l'Abbé

je me mis dans le cas, ou d'être Turc, ou d'être empalé.

Je trouvai ma nouvelle conquête si belle, que je résolus, au risque de tout ce qui pourroit en arriver, de la revoir tous les jours jusqu'au départ des vaisseaux. Je le lui fis comprendre en Langue Franque, que je parlois un peu, & lorsque je voyois qu'elle avoit peine a concevoir, j'avois recours aux signes. Comme le jour baisoit extrêmement, elle me dit de me retirer & de venir sur la terrasse le lendemain à la même heure que j'y étois venu.

L'Abbé de Biron & Clairac, ne me voyant plus, crurent qu'il m'étoit arrivé quelque accident. Ils revinrent sur la terrasse dans le moment que je grimpois sur la muraille pour y monter. Ils ne pouvoient revenir de leur étonnement, & s'ils ne l'avoient vû eux-mêmes, ils auroient eu peine à le croire. Je leur contai mon avanture & ne pus leur cacher la résolution que j'avois prise d'y retourner. L'Abbé de Biron, qui vit combien je risquois, en avertit l'Ambassadeur, & je reçus de lui le

soi

ſoir un billet, par lequel il me prioit de l'aller joindre. Dès que je fus arrivé au vaiſſeau, il m'ordonna poliment de ne plus ſortir tant que nous ſerions à Alger. Je vis bien qu'il ſçavoit de quoi il étoit queſtion, & l'Abbé de Biron m'avoua que c'étoit lui qui m'avoit fait arrêter. J'eus peu de tems à regretter ma Maîtreſſe. Nous partîmes deux jours après pour Tunis, où nous arrivâmes dans une ſemaine.

Deſcription de Tunis.

Nous mouillâmes à la rade auprès du Cap de Cartage, à la portée du canon des Forts de la Goulette, qui ſont aſſez mauvais. On les a bâtis à l'embouchure d'un petit canal, large de trente à quarante pieds & long de cinq cens toiſes, qui joint un lac de deux ou trois lieuës de circuit avec la mer. Tunis eſt bâtie à cinq cens pas de ce lac dans les terres & à trois ou quatre lieuës de la mer, ce qui l'a toujours miſe à couvert des bombardemens.

Et de ſon Gouvernement.

C'eſt une Ville, plûtôt marchande que corſaire. Ses habitans n'ont que de petits bâtimens, qui arment & déſarment à Porto-Farine, Port de mer-

à

lui & pour deux de ses amis. Il savoit bien que nous ne le méritions pas.

Il résolut que nous irions le lendemain à une lieuë de la ville dans un Jardin qui apartenoit à Moïse, & qu'il nous y feroit venir deux Juives & deux Turques. Pour faire la partie égale, nous menâmes avec nous un jeune Garde Marine, apellé Virville, fils du Commandant du Château de Dijon. Nous partîmes de chez le Consul sur les six heures du matin, sous le prétexte d'aller visiter des ruïnes antiques, qui sont autour de Tunis. A la porte de la ville nous trouvâmes des chevaux, que notre Mercure avoit eu soin de nous faire préparer. En moins d'une heure nous arrivâmes à la maison de campagne.

Nos Princesses n'y étoient point encore, & pour dissiper l'ennui que nous causoit leur absence, nous nous mîmes à déjeuner & à boire d'un excellent vin, dont nous avions aporté plusieurs bouteilles avec nous.

Il est difficile à quatre François d'ê-

d'être à table, ſans que les voiſins s'en aperçoivent. Le vin nous inſpirant de la gaïeté, nous chantions à pleine tête. Un Seigneur du pays, premier Kiaia du Bey, Renégat Vénitien, dont le Jardin étoit auprès du nôtre, ayant entendu le tapage que nous faiſions, demanda d'où venoit ce bruit? On lui dit que c'étoient des Officiers François de la ſuite de l'Ambaſſadeur, qui étoient dans le Jardin d'un Juif. Il eut la curioſité de nous voir. Il nous envoya prier par deux de ſes gens de vouloir bien lui faire l'honneur d'aller chez lui; & quoiqu'il y eut à peine cent pas d'une maiſon à l'autre, on nous amena des chevaux de main, dont nous ne fîmes aucun uſage. C'eſt la mode dans ce pays là d'en agir ainſi avec les perſonnes qu'on veut traiter avec diſtinction.

La politeſſe du Renégat ne nous fit point plaiſir. Nous attendions nos Dames, & nous craignions que ne nous trouvant point au rendez-vous, elles ne retournaſſent à Tunis. Nous ne pouvions cependant refuſer au Turc ce qu'il nous demandoit:

notre Juif nous assura que nous ne devions pas craindre que les filles s'en allassent & qu'il les retiendroit tant que dureroit notre visite. Comptant sur sa parole, & plus encore sur la précaution que nous avions euë de ne le point payer d'avance, nous allâmes chez le Renégat Vénitien.

Il étoit parfaitement bien logé. Il nous fit aporter du caffé & des pipes. Comme nous parlions Italien, Clairac & moi, assez passablement, nous fûmes d'abord les meilleurs amis du monde. Nous lui dîmes que nous avions de fort bon vin avec nous. Il ne refusa point d'en boire. Nous en vuidâmes plusieurs bouteilles.

Lorsque nous fûmes un peu échauffez, nous nous mîmes à parler de Religion. Cougoulin soutenoit fermement que Mahomet étoit un fort grand homme & qu'il ne doutoit pas que les Turcs ne fussent sauvez. Clairac vouloit même qu'on fit son salut dans cette Religion plus aisément que dans la Chrétienne. Avant la fin du repas, le Renégat se trouva le plus mauvais Musulman.

Auf-

Aussi n'avoit-il pas embrassé cette Religion après l'avoir examinée. Aïant été fait esclave & étant devenu amoureux de la fille de son Patron, il avoit sçû lui plaire, il s'étoit fait Turc & l'avoit épousée. Son Maître lui ayant donné la liberté, il avoit eu le secret de vendre le bien qu'il avoit dans son pays, sous prétexte de se racheter, & lorsqu'on lui en avoit envoyé l'argent, il avoit quitté ouvertement le Christianisme. Histoire d'un Renégat.

Nous en étions venus au point de ne plus faire aucun mystére. Cougoulin avoua au Renégat que nous attendions des filles dans le Jardin du Juif, & qu'aparemment elles n'étoient pas encore arrivées, puisqu'on ne nous en avoit pas avertis.

Tout yvre qu'étoit le Vénitien, il parut surpris de ce que lui disoit Cougoulin. C'est un grand malheureux que ce Juif, nous dit-il. Quoi ! commettre ainsi des gens de votre condition ! Gardez vous bien de passer la nuit dans son Jardin. Nous sommes dans le tems du Ramadan. Les Turcs veillent & boivent toute la nui Il y a un nombre infini de Service qu'il rend au Marquis.

Mores répandus dans la campagne. S'ils avoient le moindre soupçon que vous fussiez avec des femmes Turques, ils vous feroient une affaire, dont tout le crédit de l'Ambassadeur ne vous sauveroit point. Ce misérable seroit peut-être le premier à vous trahir, dans l'espérance d'être récompensé.

Ce qu'il nous disoit étoit fort sensé. Mais il parloit à des gens yvres, & nous ne goûtions point ses raisons. Voyant qu'il ne pouvoit nous persuader; vous êtes donc résolus, nous dit-il, d'attendre ces filles? Restez dans mon Jardin. Je suis obligé de me trouver cette nuit chez le Bey, pour y rester jusqu'à demain midi. Je vous laisserai un Esclave Anglois qui sçait le François. Pourvû que vous ne sortiez point de mon Jardin, il n'est point de More assez hardi pour oser se présenter à la porte. Lorsque je serai parti, votre Juif peut y mener les femmes qui vous attendent. Mais ne sortez point du Jardin, que vous ne les ayez renvoyés auparavant Nous le remerciâmes de la complaisance qu'il avoit pour nous, & étant parti

ti pour aller faire son service auprès du Bey, nous restâmes les maîtres de sa maison. Nous envoiâmes l'Esclave Anglois avertir notre Juif de venir nous trouver.

Il arriva peu de tems après, avec quatre filles assez jolies. L'une d'entr'elles étoit une Turque de seize à dix-sept ans. Elle nous plut à tous quatre. Il falloit sçavoir qui seroit possesseur de cette beauté. Le sort en décida. Elle me tomba en partage. Les autres suivirent pareillement les décrets du destin. J'avois une Turque, Clairac, de même, Virville & Cougoulin, les deux Juives. Nous nous étions pourtant promis qu'avant de finir la partie, nous troquerions d'épouses.

Après de tendres discours, dont notre Juif & l'Esclave Anglois étoient les interprétes, nous procédâmes à des actions plus sérieuses; & comme on ne peut continuer perpétuellement un exercice aussi pénible, pour nous délasser de nos fatigues, nous nous remîmes à table. Nos femmes, & sur-tout les Turques, bûvoient du vin coups sur coups. Elles

C'eſt fort bien dit, continua Claſirac. Son ſang ſera agréable à cette reſpectable Déeſſe, & j'ai toujours envie de tuer un Muſulman.

Virville pendant ce diſcours s'étoit emparé de la porte du ſallon, pour que perſonne ne ſortit. Comme il étoit le plus gris de tous, il chantoit, l'épée a la main, *pourſuivons juſqu'au trépas l'Ennemi qui nous offenſe.* Allons, dit Cougoulin, il faut orner la victime de bandelettes & de guirlandes. A ces mots, il prend une ſerviette & s'avance vers le More, à qui l'Anglois ayant redit nos diſcours, avoit donné une peur épouventable. Il ſe mit à genoux au milieu de la chambre. Il croiſoit ſes mains ſur la poitrine & nous demandoit grace. Les femmes, l'Eſclave Anglois, le Juif, tous pleuroient & ſe déſeſpéroient.

J'ai cru, dis-je à Cougoulin juſqu'ici, que vous plaiſantiez. J'oſe vous aſſurer que tant que je vivrai, perſonne n'attentera ſur les jours de ce miſérable. Ha, ha, dit Virville, vous voulez qu'on le ſacrifie

crifie à Mademoiselle Sylvie. Eh bien soit. Tout nous est égal. Autant vaut-elle qu'Hécate. Si au lieu de l'avoir menée en Espagne, tu l'eusses conduite ici, nigaut, elle auroit pû elle-même faire le sacrifice. C'auroit été un Iphigenie en Barbarie.

Voyant combien peu j'avançois auprès d'eux, je m'adressai à Clairac. Eh quoi, lui dis-je, Chevalier, vous qui êtes rempli de sentimens, pouvez-vous penser de la sorte? Allons, me dit il, puisque tu le veux, il en sera quitte pour la peur. Messieurs, continua-t'il, je sçais un moyen moins violent que celui dont vous voulez vous servir. Renvoyons les deux Turques que nous avons. Je garderai ici le More avec Virville, & d'Argens avec Cougoulin conduiront l'Anglois qui leur ira ouvrir la porte. Une fois que ces femmes seront hors du Jardin, nous refermerons la porte & nous n'aurons plus rien à craindre.

Nous nous rendîmes tous à son opinion, & nous dîmes à l'Esclave Anglois de venir avec nous. Lorsqu'il vit qu'il perdoit le fruit de l'avanie

qu'il vouloit nous faire, il tàcha de rassurer les Turcques, pour les obliger à rester. Elles etoient trop efrayées. Elles voulurent sortir, & ce misérable, en leur ouvrant la porte, enfonça un coup de couteau dans le bras de l'une. Cougoulin, qui s'en aperçut le premier au cri qu'elle fit, mit l'épée à la main pour tomber sur lui. Je le retins, & lui remontrai que si nous faisions du bruit, quelqu'un pourroit nous entendre, & qu'on arrêteroit ces filles infailliblement sur le chemin. Comme il commençoit à se dégriser, il se modéra assez facilement. Nous attendîmes le jour avec nos deux Juives paisiblement, & dès qu'il parut, nous retournâmes chez le Consul.

Ruines de Carthage.

Il y avoit aparence que nous ferions bien-tôt route pour Tripoli. Je voulus voir les ruïnes de Carthage. Nous allâmes les visiter, Clairac & moi. Elles sont à trois lieuës de Tunis sur le bord du rivage. La Ville étoit bâtie sur une langue qui avance dans la Mer & qui forme un Cap, qu'on apelle encore le Cap Charthage. On y voit des morceaux d'aquéducs

ducs forts beaux & entiers,& un nombre considérable de citernes. Il y en a dix-sept d'une vaste étenduë, qui sont jointes ensemble par une route commune à un reste d'un édifice public. C'est-là ce qui subsiste de plus entier. Les autres arches sont tout-à-fait détruites, & ne sont plus qu'un tas de pierres & de gravier.

Isle de Lampadouse.

Le vent étant devenu favorable, nous partîmes pour Tripoli. Un calme étant survenu, nous fumes obligez de mouiller à la Lampadouse, petite Isle dépeuplée par le Corsaire *Barberousse*. On y trouve une Chapelle dédiée à la Vierge, desservie par un Hermite qui a aussi soin d'une petite mosquée, dans laquelle est le Tombeau d'un Chérif. Il est le seul habitant de l'Isle. Les Turcs & les Chrétiens qui vont faire là de l'eau lui laissent tout ce dont il a besoin.

Négociations de Mr. d'Andresel à Tripoli.

De la Lampadouse, nous allâmes tout droit à Tripoli. C'est une ville pauvre & mal bâtie. Le Gouvernement est le même que celui de Tunis & d'Alger. Nous descendîmes d'abord à terre. L'Ambassadeur seul

ne ſortit point du vaiſſeau. Il vouloit auparavant qu'on lui promît *de* rendre vingt-cinq mille Piaſtres *Sevillannes*, qui avoient été priſes ſur un Bâtiment Marſeillois contre la foi publique. Ils ne voulurent jamais y conſentir. Mr. d'Andreſel ayant fait dire au Bey, qu'il devoit ſe ſouvenir des François & qu'on pourroit les bombarder une ſeconde fois; ils eurent l'inſolence de répondre que Louis XIV. étoit mort, & que ce qui étoit aiſé dans un tems, devenoit difficile dans l'autre.

Danger que le Marquis y court.

Il penſa nous arriver un accident des plus fâcheux à Clairac & à moi. Nous étions logez chez le Conſul avec quelques autres François. Il prit envie au Bey de nous faire arrêter, pour lui ſervir d'ôtages en cas qu'on lui déclarât la guerre. Heureuſement le Conſul ayant été averti de ce deſſein, nous fit retourner à nos vaiſſeaux. Un heure plus tard nous courions riſque d'être priſonniers, & nous y aurions reſté, ſelon toute aparence, juſqu'après le bombardement, qui ſe fit dix-huit mois après.

Pen-

Pendant le tems que j'étois dans la ville, je vis un arc-de triomphe de marbre blanc, beau & entier, qui est auprès du Port. Depuis mon retour en France, je l'ai vû gravé dans les Antiquitez de l'Afrique.

Séjour du Marquis à l'Argentiére.

L'Ambassadeur n'ayant plus rien qui dût retarder son voyage de Constantinople, nous fimes voiles vers Candie. Dès que nous l'eumes découverte, nos Vaisseaux se séparérent. Ceux qui étoient destinez pour l'Egypte, prirent la route de Chypre, & nous poursuivîmes la nôtre pour l'Argentiére. C'est la premiére Isle de l'Archipel. Nous étions obligez de nous arrêter pour y prendre un Pilote particulier, que le Roi entretient pour la navigation de ses Vaisseaux dans cette mer. Dès que nous y eumes mouillé, Clairac & moi descendîmes à terre. Comme nous devions rester sept à huit jours pour faire des provisions, nous menâmes un Domestique avec nous pour nous aprêter à manger à la Françoise. Notre premier soin fut de chercher un logement. Nous en trouvâmes un beaucoup

plus commode que nous n'aurions cru.

Bonne fortune qu'il y trouve.

Le jour que nous débarquâmes étoit la fête de l'Isle. Les femmes & filles Grecques étoient parées de leurs plus beaux habits. Elles se promenoient le long du rivage pour voir nos vaisseaux. Tandis que je m'informois d'un Prêtre Grec, que j'avois rencontré, s'il y avoit des cabarets, Clairac parloit à une fille fort jolie, qui paroissoit plongée dans la tristesse.

Cet homme ne m'ayant pas sçu dire, ce que je lui demandois, je rejoignis Clairac, qui me dit en Italien, qui est le langage des Isles, mêlé de quelque peu de François & de vieux Grec, vous qui êtes Médecin, n'auriez-vous point de remède pour cette belle malade? Il faudroit, répondis-je, que son mal fût bien opiniâtre, si je n'en venois à bout. Je lui pris gravement la main, lui tâtai le poux & lui ordonnai de prendre du lait tous les matins.

Coutume singulière de

Monsieur, me dit une fille qui étoit avec elle, tous les remédes du monde ne sauroient la guérir. Eh quel

cette Iſle.

quel mal a-t'elle donc, lui repliquai-je ? Elle a perdu ſon mari, me répondit-elle. Depuis deux jours il a épouſé un autre fille à Metelin. Dans toutes ces Iſles qui ſont au premier venu, les Corſaires ont établi la mode de ſe marier pour un certain tems. Les Prêtres Grecs, qui ſont des miſérables, ſans honneur, & ſans religion, ſe ſont prêtez à ces débauches. Iſabella, c'étoit le nom qu'avoit cette fille, avoit épouſé un Grec de Millo, qui montoit une Galiote. Celui-ci ennuyé de ſa femme, s'étoit remarié trois mois avant la fin de leur bail, & c'étoit une honte qui retomboit ſur Iſabella de n'avoir pas eu aſſez de mérite pour conſerver ſon amant juſqu'au terme fixé, enſorte qu'elle auroit peine à trouver d'autres maris.

L'amie d'Iſabella nous ayant mis au fait de ſa triſteſſe, pardi, s'écria Clairac, que ne me diſiez-vous cela d'abord ? Je n'aurois pas apellé Monſieur le Médecin pour la guérir, & s'il ne faut qu'un mari pour réparer ſon honneur & la venger de ce faquin de Pirate, en voici un tout trou-

vé. Je l'épouserai pour huit jours Et moi, dis-je, j'en offre autant de son amie.

Mariage passager du Marquis.

Elles acceptérent notre proposition fort volontiers. Il faut aller, dit Julia, c'est le nom de ma future épouse, devant le Papas pour nous marier. J'irai devant le Grand Turc, dit Clairac. Mais au moins souvenez-vous que ce n'est que pour huit jours. La cérémonie du Prêtre Grec me paroissant un peu forte, je m'y oposai & dis que dans l'Isle, dès qu'on nous verroit en ménage ensemble, on penseroit que nous serions mariez, & qu'en tout cas, il n'y avoit qu'à dire que nous nous étions fait épouser par l'Aumonier du Vaisseau. Elles y consentirent, & nous allâmes nous loger chez Isabella, Clairac, Julia, moi, & le Domestique que nous avions amené.

Nous couchions tous quatre dans la même chambre. D'abord notre ménage fut assez tranquile. Mais le diable s'en mêla bien-tôt. Julia mon épouse étoit jolie. Cependant Isabella avoit des yeux auxquels je ne pouvois résister. Si Clairac eût pen-

sé

ſé ſur ma femme comme je penſois ſur la ſienne, il eut été aiſé de lui propoſer un troc. Il n'étoit point dans les mêmes ſentimens, & c'eſt ce qui rendoit la choſe fort difficile.

Suite de ce mariage.

Je m'aviſai la ſeconde nuit, lors que je crus tout le monde endormi, de ſortir de mon lit & de me gliſſer dans celui de Clairac. Il m'entendit marcher & fit ſemblant de dormir. Je paſſai du côté où étoit Iſabella, & j'avois commencé à cocufier Clairac, lorſque le traître, feignant de s'éveiller, ſe mit à crier comme un diable. Iſabella à ce bruit s'éveilla. Surpriſe de ſe trouver entre les bras d'un autre homme que ſon époux, elle s'en arracha avec violence. Ma femme accourut à ce tapage, & me trouvant en flagrant délit, me prit aux cheveux & m'accabla de coups. Clairac riant à pleine tête, diſoit, c'eſt fort bien fait il convient de punir ſévérement l'adultére, j'aime les loix qui ſçavent régler les deſirs dérèglez. Cependant, honteux & battu, je regagnois mon lit. Ce fut bien pis. Mon épouſe jalouſe ne voulut plus partager ſa

cou-

couche avec moi, & il me fallut passer le reste de la nuit sur une chaise. Le lendemain matin j'obtins ma grace, & la paix fut mise dans nôtre ménage.

Le Chevalier de Cougoulin nous cherchoit par-tout. Il ne sçavoit ce que nous étions devenus. Il s'étoit informé vainement de nos nouvelles, lorsqu'étant parvenu au quartier d'Isabella, il aprit notre mariage. Nous fumes fort étonnez de le voir. Il y avoit cinq jours que nous goûtions les douceurs du Sacrement. Il nous en félicita. Nous le conviâmes à passer avec nous les trois jours que les vaisseaux devoient encore demeurer à la rade. Il s'en excusa sur ce qu'il falloit qu'il retournât le soir à bord. Il revint nous voir le lendemain avec deux de nos amis. Enfin le tems arriva où notre lien devoit se rompre par le départ des vaisseaux. Nous prîmes congé de nos épouses, qui nous reconduisirent jusques sur le rivage.

Incident qui pense

Cependant le Chevalier de Cougoulin pensa nous faire une affaire avec l'Aumônier du vaisseau. Il lui di

it en badinant, que nous avions ré-
indu le bruit dans l'Isle qu'il nous
voit mariez. Il prit d'abord la cho-
e en plaisantant. Mais un Jésuite,
ommé le Pere Baudry, que l'Am-
assadeur avoit avec lui, voulut l'en-
ager à se plaindre à Son Excellen-
e contre nous, comme ayant joué
a Religion. Il étoit sur le point de
uivre le conseil du Jésuite. Mais les
Officiers lui persuadérent que c'é-
oit une plaisanterie de Cougoulin
: qu'il n'avoit point été question de
il.

devenir sérieux.

La haine que le pere Baudry avoit
onçuë contre moi, venoit de ce que
avois soutenu en plaisantant que
aint François Xavier n'avoit jamais
té Jésuite.

De l'Argentiére nous allâmes
mouiller à l'entrée du Détroit de
Constantinople, vis à-vis des ruïnes
e Troye, auprès du Cap Sigée.
On y voit encore quelques restes de
et *Ilium* si renommé par les Poëtes.
Les Turcs en ont tiré une quantité
e marbre prodigieuse pour bâtir la
plûpart de leurs Mosquées, & néan-
moins il en reste encore considéra-
ble-

La Flote mouille dans le Détroit de Constantinople.

blement. Nous fûmes obligez, pour attendre le vent, de rester plus de six semaines à l'embouchure du Détroit.

Les Turcs enlevent un Soldat François.

Il arriva pendant ce tems-là une affaire assez particuliére. L'Ambassadeur descendoit quelquefois à terre pour se divertir. Il avoit une garde qu'on lui donnoit pour la sûreté de sa personne. Un jour en retournant au vaisseau, il s'aperçut qu'un des Soldats qui l'avoient accompagné ne se trouvoit plus. On fut près de deux jours sans en avoir aucune nouvelle. On aprit à la fin qu'il étoit dans un petit village à deux lieues du rivage, soit qu'il y eût été de lui-même, comme les Turcs le disoient, soit qu'on l'y eut conduit par force. On le reclama inutilement. Les Turcs répondirent qu'il étoit venu demander d'être Musulman, & qu'il falloit qu'il se le fit.

On les oblige de le rendre.

Comme on vit leur opiniâtreté, on dissimula, bien résolu de le ravoir, de quelque maniére que ce fût. Le lendemain on retourna à terre sans l'Ambassadeur. On avoit fait mettre plusieurs

ırdes Marines & Officiers
Chaloupes, & on les avoit in-
ı. dessein qu'on avoit. Dès
t sur le rivage, plusieurs
ırent à leur ordinaire, pour
les marchandises, que nos
leur vendoient. Quand il
un certain nombre, M. de
qui commandoit le détache-
lonna le signal; on se saisit
ou six Turcs, & on les traî-
os chaloupes. Nos Soldats,
nt sur le rivage, mirent la
te au bout du fusil, pour
qu'on ne les secourût. Il
pas besoin, les autres prirent
vers les montagnes. Nous ne
ı emmener que deux à nos
. Les autres se trouvant
s que ceux qui les avoient
ırrachérent de leurs mains.
F, jeune Moscovite, fâché de
lui qu'il avoit arrêté l'avoit
par terre, lui tira un coup de
ıme il s'enfuyoit. Ce coup
e signal de trente autres, qui
à la fois. Il n'y eut pour-
ın Turc blessé fort legére-
ı cuisse.

J'é-

il étoit bon, généreux, serviable, affable, trop facile à croire ce qu'on lui disoit, & trop peu stable dans ses sentimens.

Le Marquis de Bonac au contraire paroît d'abord n'avoit rien de brillant dans l'esprit. Peu de gens en ont autant que lui. C'est un aigle dans les affaires. Rien n'échape à sa pénétration. Fin, délié, affectant de la simplicité, accablant de bienfaits ses parens, ses amis & ceux qui lui sont attachez, honnête homme, autant qu'un Ministre le peut être, bon François, aimant véritablement la gloire de sa Patrie. J'ai entendu dire à plusieurs Suisses à qui j'ai parlé de lui, qu'on se défioit si fort de ses talens & qu'on étoit si persuadé de l'étenduë de son génie, que cette prévention lui devenoit nuisible dans bien des occasions.

Les Turcs peu persuadez de leur Religion.

Je m'attachai à lui le plus qu'il me fut possible, & je l'accompagnai souvent chez les Turcs de considération, où il alloit dîner. C'est dans les repas que j'ai achevé de me persuader que par tout la Religion n'est cruë que du petit Peuple, ou

des

des perſonnes les plus éclairées. J'avois déja vû en Allemagne des Luthériens fort peu perſuadez. Je connoiſſois à fond la maniére de penſer des gens de condition de ma Patrie. Les Eſpagnols que j'avois fréquentez ne m'avoient point inſpiré de dévotion. J'examinois les Turcs buvant du vin, mangeant du cochon, agitant des queſtions bien éloignées de l'Alcoran.

Un jour dînant avec l'Abbé de Biron, chez le fils de Mehemet Effendi Tefterdar, qui avoit été Ambaſſadeur à Paris, il nous avoua ſincérement, que s'il pouvoit avoir ſon bien en France, il y paſſeroit avec plaiſir. Et la Religion, lui dis-je? Bon, bon, me répondit-il! Les honnêtes gens ſont de toutes les Religions.

Fait curieux ſur ce ſujet.

Dans ces repas, où on buvoit copieuſement, il n'étoit jamais queſtion des femmes, ou tout au plus c'étoit des femmes Françoiſes. C'eſt une impoliteſſe extrême que de parler à un homme de ſon Sérail & de ſes femmes. Leur jalouſie va juſques-là.

Jalouſie des Turcs.

K Aux

Histoire du Juif Fonseca.

Aux sentimens philosophiques que je puisai chez les Turcs, le hazard joignit la connoissance d'un Médecin Juif, nommé Fonseca. Il avoit longtems dit la Messe en Espagne, où il étoit Prêtre & judaïsoit en secret. L'Inquisition en ayant apris quelque chose, on alla chez lui pour le saisir, heureusement on ne trouva qu'un de ses fréres. Ayant apris que le Saint Office étoit dans sa maison, il sortit de la ville & se sauva en France & de là à Constantinople, où il retourna publiquement au Judaïsme.

Je ne pouvois aprouver qu'étant Juif, il eut voulu abuser de nos mystéres. Que voulez-vous, me disoit-il! Je cherchois à me cacher, & je croïois ce moyen le plus sûr de tous. Si j'avois été dans un pays libre, je ne me serois point porté à cette extrêmité. Ce sont les cruautez de l'Inquisition qui m'y réduisirent. Elle avoit fait brûler mon grand-pere & mon oncle. Mon pere ne s'étoit sauvé de leurs mains que par sa fuite. Ils m'avoient pris âgé de huit ans & m'avoient bâtisé, sans sçavoir ce que je faisois.

.rvenu à un certain âge, je vou-
xaminer la Religion qu'on m'a-
fait prendre. J'y trouvai des
:s qui me parurent absurdes. Je
ıe donnai pas la peine d'exami-
:s autres, que je sçavois ne différer
dans certains points. C'est ainsi
je retournai à la Religion de mes
;, la plus ancienne, la plus sim-
& la plus raisonnable, selon moi.
ıvois aussi des conversations fré-
ıtes avec un Arménien, homme
rit, grand Spinosiste, qui avoit
coup voyagé & principalement
Hollande, où il avoit demeuré
long-tems. Quoiqu'il y eut à
ter pour bien des choses avec
j'étois pourtant d'un Systême
opoſé au sien. J'ai toujours
qu'il faut se refuser aux notions
plus claires, pour n'être pas per-
é de l'existence de Dieu. Il ne
royoit pourtant pas. Il me fit
ent d'un Manuscrit François fort
ı, intitulé, *Doutes sur la Religion*
on cherche l'éclaircissement de bonne
Je l'ai perdu dans un voyage
j'ai fait en Italie.

Arménien Spinosiste.

Intrigues nombreuses d'une Françoise.

Dans le tems que je m'apliquois à la Philosophie, Clairac avoit travaillé à s'emparer du cœur d'une jeune personne. Il m'en parloit incessamment comme de la meilleure fortune du monde. C'étoit la fille d'un Chirurgien François établi depuis peu à Constantinople. Elle venoit souvent avec sa mere au Palais rendre des visites à Mr. d'Andresel, & je m'apercevois que son Excellence ne la regardoit pas avec des yeux indifférens. J'en avertis Clairac; qui me traita de visionaire. Le tems me justifia bien-tôt & découvrit d'autres choses, que je n'eusse jamais soupçonnées.

Le Maître-d'Hôtel de l'Ambassadeur pria un jour à souper Madame Varin & sa fille, c'étoit le nom de celle qu'aimoit Clairac. Le souper devoit se faire dans la maison du Maître-d'Hôtel, & l'Ambassadeur devoit s'y trouver seul. Je ne sçai comment Clairac en eut connoissancce. Mais il me raconta la chose en homme piqué. Je lui proposai de nous mettre de la partie, sans que l'Ambassadeur

pût

pût s'en défendre, en les surprenant lorsqu'ils seroient à table, sous le prétexte d'aller voir une femme apellée Madame Julien, qui logeoit dans la même maison.

Avanture de l'Ambassadeur de France.

Dès que l'Ambassadeur fut sorti du Palais & que nous jugeâmes qu'il étoit à table, nous allâmes droit à la chambre où le souper étoit. Nous trouvâmes les Convives en train de manger. Votre Excellence nous excusera, dit le Chevalier de Clairac. Nous allions chez Madame Julien & nous ne l'aurions point soupçonnée d'être ici.

L'Ambassadeur, qui ignoroit que Clairac fut bien avec sa Maitresse, crut la chose bonnement. Il ne pouvoit se dispenser de nous inviter. Asseyez-vous, Chevalier, dit-il à Clairac, & mangez un morceau ici avec le Marquis. Nous ne nous fîmes pas prier davantage. Nous nous mîmes à table, & bûmes largement à notre ordinaire

Il y avoit cette nuit un bal chez l'Ambassadeur d'Angleterre. Nous nous doutions que Mr d'Andreſel se masqueroit avec la petite Va-

rin.

rin. C'étoit aussi son dessein. Mais ne voulant point être connu, à la fin du repas il dit à la petite Varin, je vous ramenerai, quand vous voudrez, chez votre mere. Nous n'eumes rien à répondre. Aussi prîmes-nous congé de lui, & nous lui demandâmes s'il ne vouloit rien envoyer au bal. Divertissez-vous bien, nous dit-il. Pour moi, je vai me coucher. Et ne parlez sur-tout à qui que ce soit de notre soupé.

Nous fûmes au bal tout de suite, & une heure après nous vîmes entrer deux Masques, que nous reconnûmes bien-tôt pour l'Ambassadeur deur & la Varin. Clairac cherchoit à lui parler. Mais il étoit difficile, Mr. d'Andresel ne la quittant pas À la fin, une femme l'ayant pris à danser, la Varin resta seule. Clairac prit ce tems pour lui parler, & comme c'étoit avec vivacité, il ne s'aperçut pas que l'Ambassadeur, qui avoit dansé, l'écoutoit par derriére.

Il continua de tenir un langage, qui aprit à son rival qu'il se trompoit,

s'il croyoit être le seul qui eût
s faveurs de la Varin. Piqué de
l'il venoit d'entendre, il sortit
il, sans qu'on s'en aperçut, & y
sa maîtresse, qui ne le
nt plus, le chercha vainement,
douta de quoi il étoit ques-

avanture n'ayant pû être secret. Adresse d'une Coquette.
il s'y trouva plus de gens inté-
qu'on ne l'auroit pensé. Le
Marquis d'Andresel fut tout
ié de trouver un rival dans son
Pour se venger, il montra une
aine de lettres de sa Princes-
irville fut encore plus scanda-
Elle lui avoit donné une pro-
de mariage. Enfin, le fait
fondi & mis au jour, il se trou-
ue depuis trois mois elle avoit
igé quatre amans, avec lesquels
couchoit & qu'elle auroit con-
z davantage sans la surprise du

omme nous devions partir incef- Retour du Marquis de France.
nent, je fis un voyage jusqu'à
Mer Noire, & lorsque je fus re-
, nous nous embarquâmes deux
ou

deux ou trois jours après pour
lon. J'y arrivai avec Mr de Bo
le vingt-ſeptiéme jour de notre d
de Conſtantinople, ſans avoir re
en aucun endroit.

Fin du ſecond Livre.

MEMOIRES
DE
M. LE MARQUIS
D'ARGENS.

LIVRE TROISIE'ME.

DE'S que je fus chez mon pere, il fallut que je prisse un état que j'avois voulu éviter jusqu'alors. La situation presente de mes affaires m'obligeoit de ménager ma famille. Je passai Avocat & peu de tems après mon pere m'acheta une charge pour m'aquérir le service, dont

Le Marquis prend le parti de la robe.

te, qui se trouvoit de ce nombre, porta sa plainte aux Consuls. Ils firent arrêter d'Origny & le condamnérent à mille écus d'amende & à être mis sur le cheval de bois pendant trois jours, à l'heure du marché. D'Origny apella de cette Sentence au Parlement. Je plaidai pour lui & gagnai son procès.

Autre plaidoyer de l'Auteur.

Cette cause, qui dans le fond étoit une plaisanterie, me donna quelque goût pour mon métier. Je fus aplaudi. Rien ne flâte plus les jeunes gens. Je voulus montrer que j'étois capable de quelque chose de plus sérieux. Je me chargeai d'une cause très-importante par les circonstances. Un jeune Provençal de bonne famille avoit passé à Lausane, où il avoit changé de Religion & épousé une fille du pays. Revenu en France il avoit abjuré. Sa femme le suivit peu après, pour demander la continuation de son mariage. Je portois la parole pour les Gens du Roi. Gêné par les Ordonnances, & ne pouvant faire autrement que de déclarer le mariage nul, je le fis de telle façon, que j'obligeai les Juges de condam-

damner ce jeune homme à une amende & à des dédommagemens considérables.

Cette affaire étonna bien des gens. Ils étoient surpris qu'ayant vécu comme j'avois fait jusqu'alors, j'eusse pû acquérir autant de facilité que j'en avois pour le sciences. Je résolus même de m'y adonner entiérement. Romans, Historiettes, tout fut banni de mon cabinet. Locke succéda à Madame de Villedieu, Gassendi & Rohault à Clélie & à l'Astrée. J'apris, pour me dissiper dans mes momens de loisir, la Musique & à peindre, & en dix-huit mois de tems, je me rendis assez sçavant pour n'avoir plus besoin de Maîtres de la Province. J'ai depuis poussé la Peinture beaucoup plus loin, & j'ai fait un voyage en Italie pour m'y perfectionner le plus qu'il m'a été possible.

Il se donne à l'étude.

Un tems aussi heureux devoit enfin cesser. J'étois né pour être le jouet perpétuel des caprices de l'amour & de la fortune. L'Opéra de Marseille vint passer trois mois à Aix. Le Théâtre devoit m'être

Il vient un Opéra à Aix.

 fatal

fatal encore une fois. Je sortirois si peu de chez moi, depuis deux ans que j'étois revenu de Constantinople, que mes amis furent surpris de me voir à la premiére representation de l'Opéra. Quoi ! vous rentrez dans le monde, me dirent-ils ! Il faut donc que vous fassiez comme les autres. Nous sommes six, qui soupons le soir avec des Demoiselles. Vous en serez aussi. Je le veux bien, leur dis-je. Ma Philosophie s'accommode de tout.

Réflexion sur les mœurs des femmes d'Opéra.

Au sortir de l'Opéra, nous allâmes souper chez la Catalane. On apelloit ainsi la premiére Actrice, qui chantoit aussi des airs Italiens. Ceux qui connoissent le Théâtre, sçavent la différence des mœurs de la Comédie à celles de l'Opéra. On peut dire sans faire l'Apologie des Comédiennes, dont peu méritent d'être canonisées comme Vierges, qu'il y a plus de différence d'elles aux Filles de l'Opéra, que des Vestales aux anciennes Courtisannes de Rome. On ne sçauroit dire combien la débauche régne parmi les derniéres, & pendant le tems que j'ai vécu

eu avec elles, j'ai toujours vû des choses qui m'ont paru surprenantes.

Le Marquis devient amoureux d'une Chanteuse.

Notre souper ne fut pas modeste. J'étois auprès de la Catalane. Je la trouvai plus réservée que les autres. Aussi l'étoit-elle réellement. A six heures du matin chacun se retira chez soi. Le lendemain je retournai chez la Catalane. Je me figurois que le plaisir de l'entendre chanter m'y entraînoit. En éfet, je ne sentois encore rien dont mon cœur dût s'allarmer.

Cependant mon cabinet ne me plaisoit plus autant qu'autrefois. J'avois repris cet air de dissipation que donne le grand monde. Je soupois tous les soirs avec les filles de l'Opéra. Elles avoient chacune fait provision d'un amant en titre, dès le premier souper, & Dieu sçait si elles s'en tenoient à un seul.

Un de mes amis, nommé de Jouques, avoit pris sur son compte la Campoursi. Elle étoit jolie, aimable, mais coquette au-delà de l'expression. Son amant au contraire avoit un caractère parfait. Il étoit sincére, généreux, officieux, d'une douceur in-

infinie,& joignoit à ces qualitez
coup d'eſprit. Sa Maîtreſſe l
dans la même maiſon que la C
ne. C'eſt ce qui nous fit
l'idée de faire des parties moi
bu!entes que ne l'étoient nos ſo
Nous réſolûmes de manger t
quatre ſeuls le plus ſouvent qu
pourrions.

Il endort le mari de cette femme.

La Catalane étoit mariée,
pis eſt, contre la régle & l
ſéançe du Théâtre, elle avoit u
jaloux. Il falloit pour être tra
le l'amener au point de n'av
cun ſoupçon. Il aimoit infi
le vin. Je lui perſuadai que ç'
ſeule paſſion dont j'étois ſuſce
Je lui dis même en confidence
ne incommodité que j'avois r
doit depuis près de deux ans i
ble de voir des femmes. Que
grin m'avoit réduit pendant u
à vouloir me retirer du mon
tiérement. Mais que j'avois
pris en ſuite qu'on pouvoit fo
y vivre heureux ſans elles. Je l
bien accroire ce que je lui
qu'il me donna dans la ſuite d
ques étonnantes de ſa crédulit

J'étois tous les jours avec des gens qui ne respiroient que la tendresse. Il étoit difficile que je restasse longtems indifférent. J'aimois la Catalane sans le sçavoir, & je fus étonné, lorsque je m'aperçus combien j'avois fait de chemin sans y prendre garde. Elle avoit autant de goût pour moi que j'en avois pour elle.

Il se fait aimer d'elle.

Nous eumes peu de peine à nous persuader que nous nous aimions. La premiére marque essentielle que nous nous en donnâmes, fut dans sa loge. Si le mari eût pû m'y voir, sans doute il se seroit desabusé de l'opinion qu'il avoit de moi.

Il se dégoûte de la robe.

Depuis ce jour je ne vis plus mes livres qu'avec horreur. Je m'étonnois comment j'avois pû me plaire dans un métier que je croyois ne convenir qu'à un pédant. La robe me parut un état affreux. Ce qui me la rendoit encore plus odieux, étoit la contrainte où il m'obligeoit de vivre. Ma famille me representoit sans cesse qu'un homme destiné à la charge de Procureur-Général devoit avoir des mœurs qui parussent plus réglées, & moi je me promettois à moi-même de

de ne pas continuer davantage un métier, qui me rendoit esclave de mille bienséances, que je regardois comme ridicules.

Sa Maîtresse lui sacrifie un rival.

Avant de venir à Aix, la Catalane avoit eu un amant, je ne l'ignorois pas, je lui en avois parlé, & elle m'avoit promis de me le sacrifier. Elle me tint parole, & je lui en sçus d'autant plus de gré, que le sacrifice étoit essentiel. Elle quittoit un Fermier-Général pour un Fils de famille. Les filles de l'Opéra hésitent peu ordinairement entre les deux.

Autre sacrifice qu'elle lui fait.

Mais ce n'étoit pas-là le rival le plus dangereux. Dans le tems qu'elle avoit cet homme sur son compte, elle aimoit en secret un jeune homme nommé Ganteaume. L'un payoit, & l'autre avoit le cœur. Réellement, si une infidélité peut s'excuser, celle-ci étoit dans le cas. Le Fermier-Général, apellé Briches, étoit un des hommes de France le plus laid. Il affectoit de faire le bel esprit, & ce faquin, ainsi que sont d'ordinaire ses pareils, n'avoit de mérite personnel que celui d'être excessivement riche. L'autre, au contraire, étoit aimable à

'une jolie figure. Il vint à Aix
: voir sa maîtresse. On lui dit
l étoit trahi. Il se plaignit &
va le secret d'avoir plusieurs
lez-vous sans que je le sçusse. A la
l'ayant apris, je voulus rompre
lument avec elle. Elle s'offrit de
sacrifier ce second amant, com-
elle avoit fait le premier. J'y con-
is; elle me tint parole & don-
ongé à Ganteaume.

L'Opéra étant retourné à Marseil- je suivis ma Maîtresse. Cepen- t il fallut que je retournasse à pour sept à huit jours. Il se passa lant mon absence des choses assez iculiéres. Le Comte de Vinti- le, avec qui j'avois été fort uni u'alors, & qui soupoit souvent : moi chez la Catalane, en devint ureux. Il fit si bien qu'on lui na ma place. D'abord que mes af- es furent finies, je partis en poste r me rendre à Marseille. Ma Maî- e, qui ne m'attendoit pas avoit ité de mon absence pour rendre timille heureux.

Elle le trahit.

allai en descendant de cheval chez , & je la trouvai avec Vintimille dans

Il l'abandonne.

dans une situation qui n'avoit pas besoin de témoins. Ils étoient couchez tous les deux. Cette vision me causa un étonnement sans égal. Je ne pus m'empêcher de dire au Comte de Vintimille quelques paroles assez piquantes. Il ne s'est jamais trop piqué de bravoure. Le tout se passa en douceur. Je remontai à cheval, & m'en allai, pour dissiper mon chagrin, dans les terres d'une de mes sœurs, mariée au Baron de la Garde, avec qui j'ai toujours parfaitement bien véou & à qui j'ai même plusieurs obligations.

Il va à Paris.

Peu de jours après, j'y reçus une lettre de mon pere, dans laquelle il m'écrivoit de l'aller joindre pour faire avec lui le voyage de Paris. Nous y arrivâmes au commencement de l'hyver. Ma derniére avanture m'avoit dégoûté des femmes. Je m'occupai le tems que je passai à Paris à la musique & à la peinture. J'allois dessiner tous les jours à l'Académie, & je fis connoissance avec Mr. Case, un des grands Peintres qu'il y ait actuellement en Europe. Les affaires de mon pere étant finies, il re-

repartit pour retourner en Provence, où je le suivis.

Mon cœur resta encore deux ou trois mois oisif. Mais bien-tôt l'amour y reprit tous ses droits. J'allai voir unes de mes sœurs, Pensionnaire dans l'Abbaye de Saint Barthélemi. Dans le parloir où nous étions, j'aperçus une jeune fille, dont les traits sembloient être faits au pinceau. Elle paroissoit d'une douceur infinie. Je démandai son nom à ma sœur. Elle me dit qu'elle étoit fille d'un Négociant de Marseille, qui avoit fait une banqueroute de deux cent mille écus par la perte de deux vaisseaux. Que sa mere poursuivoit un procès pour la répétition de sa dot, & que sa fille ayant été autrefois Pensionnaire dans ce Couvent, elle l'y avoit remise jusqu'à la conclusion de son affaire.

Il redevient amoureux.

Je priai ma sœur de me faire faire connoissance avec elle. Comme elles étoient fort amies, elle me presenta. J'offris le peu de crédit que je pouvois avoir pour solliciter le procès de sa mere. Elle me remercia de la façon du monde la plus obligeante.

Il fait connoissance avec la fille d'un Négociant.

Je m'informai avant de sortir à quelle heure elle étoit au parloir ordinairement. Elle me dit que sa mere venoit la voir tous les jours a deux heures. J'y retournai le lendemain & je les trouvai ensemble. J'offris à la mere tout ce qui dépendoit de moi, ajoûtant que ma sœur m'avoit prié d'agir le plus vivement qu'il me seroit possible, & que l'amitié qu'elle avoit pour sa fille lui faisoit prendre une aussi tendre part à son procès, que si c'étoit une affaire qui l'interressât elle-même. La conversation devint générale, & les parloirs s'étant remplis de monde, je vis Mademoiselle de Belaudin avec plus de liberté.

Il lui donne une sérénade. Sa mere étant obligée de solliciter ses Juges, fut forcée de la quitter, & comme elle se retiroit, je priai ma sœur de l'engager à rester encore quelque-tems. Elle le fit par complaisance, & je ne sortis de l'Abbaye que le plus tard qu'il me fut possible. L'apartement où elle couchoit donnoit sur la ruë. J'avertis ma sœur que je viendrois pendant la nuit lui faire donner une sérénade.

Je

Je vous promets, me dit-elle, si vous venez de l'engager à se mettre à la fenêtre. Elles me tinrent parole toutes deux. Dès que mes Musiciens eurent commencé, je vis paroître de la clarté, à la lueur de laquelle j'aperçus deux personnes qui me firent signe de ne pas parler. Je n'avois garde de le faire. Un instant après il y eut plus de vingt Religieuses aux fenêtres. Je me tins toujours envelopé dans mon manteau, & on ignora dans l'Abbaye que je fusse l'auteur de cette simphonie.

Le lendemain je retournai au parloir. Sa mere venoit de sortir dans l'instant, & ma sœur n'étant point encore descenduë, je pris ce moment pour lui dire ce que je pensois. Elle m'écouta sans colére. Je la priai de me permettre de la demander, lorsque je viendrois voir ma sœur. Elle me repondit, qu'elle n'étoit pas absolument la maîtresse de venir à la grille lorsqu'elle vouloit; mais qu'elle y étoit ordinairement à cette heure. C'étoit m'en dire assez. Aussi continuai-je pendant près d'un mois

Il se fait écouter.

mois d'y aller tous les jours. J'avois abandonné les ſciences & les arts pour la ſeconde fois. A peine j'étois amoureux que tout m'ennuyoit, excepté ma Maîtreſſe, & j'étois réellement touché de la Beſaudin. Je crois même qu'après Sylvie, je n'ai rien aimé autant qu'elle.

Il s'introduit chez la mere de ſa Maîtreſſe.

Le procès de la mere devant bientôt ſe terminer, elle tira ſa fille du Couvent pour aller ſolliciter ſes Juges. Elle m'avertit qu'elle ne rentreroit plus. Cette nouvelle me fit une peine ſenſible par la contrainte où je ſerois dorénavant pour lui parler. L'amour m'inſpira un moyen, qui fit que ce qui devoit me nuire me ſervit infiniment. Je penſois que je pourrois la voir chez ſa mere, ſous le prétexte de ſon procès qu'elle avoit infiniment à cœur. J'y allai, comme je l'avois projetté. Elle me fit beaucoup de politeſſes, & me pria de vouloir bien continuer mes ſoins, ajoûtant qu'elle ſentoit combien peu elle méritoit mes attentions; mais qu'elle eſpéroit que les priéres de ma ſœur feroient plus que les ſiennes. Je lui promis de lui rendre

comp-

tous les jours de ce que
ent dit les Juges, & je devins
noment son solliciteur en ti-
voyois la fille tous les jours.
; dans ses yeux & dans sa con-
ne je ne lui étois point indif-
Après deux mois d'assiduité,
issez heureux pour en obtenir
l'elle-même.

plaisir d'être aimé & d'en
r redoubla ma tendresse. Ce-
t mon destin étoit d'être tou-
moureux & toujours tourmen-
pris que ma chére Besaüdin
eu un amant avant moi. Je
parlai. Elle me l'avoua de
foi. Vous n'avez point raison
s plaindre, ajouta-t'elle. Ou-
: je ne pouvois pas vous aimer
de vous connoître, l'amant
ous me reprochez étoit autorisé
famille, qui le regardoit com-
homme qui pouvoit me conve-
ur époux. Après le renver-
t de ma fortune, mon pere ayant
ligé de passer dans les païs
ers, mon amant sembla n'être
rebuté par la perte de mes
Je lui sçus gré de son désin-

Histoire de cette Demoiselle.

téreſſement. Juſques-là je ne l'avois écouté que parce que ma famille l'ordonnoit. Je vins à l'aimer réellement. L'ingrat méritoit peu les ſentimens que j'avois pour lui. Car après m'avoir empêché d'accepter pluſieurs partis qui s'étoient preſentés, malgré la ſituation de mes affaires, ayant trouvé un établiſſement avantageux, il ſe maria. Je fus ſi outrée de ſon procédé, que le mépris que m'inſpira ſon caractére me conſola de la perte que j'avois faite.

Il s'attache de plus en plus.

Je ſavois que ce qu'elle me diſoit étoit vrai. Ainſi je ne trouvois rien là-dedans qui pût allarmer ma délicateſſe. Si l'amour m'eût permis de faire quelque réflexion, j'aurois dû penſer que l'engagement que je formois pourroit me mener trop loin. L'exemple de Sylvie devoit m'inſtruire des malheurs qu'entraînent les grandes paſſions. Mais je n'étois plus capable de raiſonner. L'attachement que j'avois eu pour la Beſaudin étoit trop violent pour pouvoir le rompre ; & loin de ſonger à me guérir, je ne penſois qu'à me faire

faire aimer davantage & à obtenir des faveurs, que je regardois comme le prix & le but de l'amour.

J'avois deux difficultez à vaincre, la sagesse de ma Maîtresse, & la presence de sa mere qui ne la quittoit point. Je fus bien-tôt défait pour long-tems d'un de ces embarras. Sa mere eut une maladie, que lui causa la fatigue de son Procès. Elle fut près de quarante jours entre la vie & la mort. Je pris autant de soin d'elle pendant le cours de sa maladie qu'un fils l'eût pû faire. Je passois une partie de la nuit dans sa chambre. Je lui donnois moi-même ses remédes & ses bouillons. J'étois regardé comme un ami de la maison. Ainsi personne ne prenoit garde à ma conduite. Je voyois ma Maîtresse tant que je voulois, je passois le jour & la nuit avec elle, je l'encourageois sur la santé de sa mere, je lui faisois espérer que sa maladie ne seroit pas mortelle. Je n'oubliois pas dans tous ces discours de répandre autant de tendresse que je le pouvois.

Marques d'amour qu'il luidonne.

Elle l'en récompense.

La Besaudin m'aimoit, elle étoit jeune, elle me croyoit honnête homme & discret. Nous étions des nuits entiéres tête-à-tête, ou avec un seul domestique. L'occasion étoit périlleuse. J'attaquai pérpétuellement. Elle se défendit pendant un tems. A la fin elle succomba.

Dieux ! que je découvris de beautez & d'apas dans ce moment ! De toutes les femmes que j'ai aimées, c'est celle en qui j'ai vû le plus de charmes.

Sa mere commençant à recouvrer sa santé, elle fut plus de six semaines sans sortir du lit. Que ce tems est court pour un amant, & pour un amant heureux ! Lorsqu'elle fut entiérement remise, je fus beaucoup plus gêné. Mais comme, lorsque les premiers pas sont faits, bien des occasions deviennent utiles, qui dans le commencement d'une passion ne peuvent servir, je trouvois souvent le moyen de voir ma Maîtresse en particulier. Pour achever mon bonheur, la mere, pour qui je m'interressois véritablement, gagna son procès avec dépens, ex-

epté un incident de fort peu de cho-
e, que les Juges remirent à l'instruc-
ion. C'est ainsi qu'il sembloit que
e Parlement, d'accord avec mon
mour, cherchoit des prétextes pour
rrêter Madame Besaudin & sa fille.

Il étoit tems que mon étoile agit. Je jouissois d'une félicité trop par-aite. Un vieux négociant, laid, mal bâti, bisarre, jaloux, mais riche, appellé Méry, devint amoureux de ma Maîtresse. Il la fit demander en mariage à la mere. Celle-ci accepta l'offre avec plaisir & crut que sa fille penseroit de même. Elle fut bien sur-prise, lorsque le lui ayant apris, elle se jetta en pleurs à ses pieds, en la priant de ne point la rendre la per-sonne la plus malheureuse du monde. Elle protesta qu'elle se jetteroit plu-tôt dans un Couvent, que de donner jamais son consentement à un pareil mariage.

Un Négociant la demande en mariage.

Lorsque j'allai chez elle, je la trouvai plongée dans une tristesse ex-traordinaire. La mere me paroissoit aussi avoir quelque chose dans l'esprit. Je leur en demandai à toutes deux la cause. Vous voyez ma fille, me dit

Elle le refuse.

dit Madame Befaudin, elle veut perdre fa fortune par opiniâtreté. Un homme riche comme un Créfus la veut époufer,& Mademoifelle le trouve trop vieux. J'eus befoin de tous les efforts imaginables pour cacher les mouvemens que cette nouvelle m'avoit caufés. Madame, lui dis-je, lorfqu'il s'agit de l'établiffement de toute la vie, on n'y fauroit trop penfer. Il faut un peu d'amour dans le ménage, ou il devient bien trifte dans peu de tems. Il faut de l'argent, me répondit-elle. Il faut fonder la cuifine, & puis l'amour vient s'il peut.

Con- il s'il idon- e.

Comme elle alloit enfiler une foule de proverbes, dont elle n'étoit pas chiche, on vint l'avertir que fon Procureur venoit la chercher, pour aller chez un de fes Juges. Monfieur, me dit-elle, vous êtes de nos amis. Tâchez de la perfuader. Elle ne trouvera jamais la fortune qu'elle perd. Dès qu'elle fut fortie, ma Maîtreffe fe mit à pleurer. Je m'éforçai de la confoler. Non, me dit-elle, je veux me retirer dans un Couvent, mon parti eft pris. Eh quoi, lui dis-je? vous voulez donc me réduire au defefpoir

poir ? Quoi ! vous me quittez pour
ıjours ! C'est pour me conserver à
us, me dit-elle, que je veux me
re Religieuse. N'ayant pû vivre
ur vous, je ne veux être à person-
. Ce qu'elle me disoit-là étoit assez
licat & auroit pû me mener bien
n. Mais depuis Sylvie, je m'étois
ermi à ne plus penser à des maria-
s inégaux, & j'ai persévéré dans cet-
résolution contre toutes les atta-
es qu'on m'a données. Je voudrois,
dis-je, être le maître de mon sort
de ma main. Je vous tirerois bien-
: d'embarras. Mais je dépens d'un
:e & d'une mere. Je n'ai du bien
'autant qu'ils veulent m'en faire.
: seroit vous rendre malheureuse
e de vous épouser, & ma tendresse
ıuroit servi qu'à vous faire perdre
établissement considérable. Quoi,
: dit-elle ! Vous me conseillez d'é-
user ce monstre ! Non, lui répon-
s-je. Loin de vous le conseiller, je
:ois au desespoir que la chose arri-
t. Que voulez-vous donc que je
sse ? continuât-elle. Je connois ma
ere. C'est une furie, qui va être
tachée à mes pas. Le Ciel, lui dis-
je,

je, m'inſpire un expédient. Faites entendre à votre mere que vous eſpérez un établiſſement plus brillant. Je conſens que vous me nommiez, ſi elle vous preſſe de lui en dire davantage. Quelle aparence, me dit-elle, qu'elle donne dans de pareils diſcours. Ils ne ſerviroient qu'à lui faire naître des ſoupçons & peut-être à m'empêcher de vous voir.

Sa mere revint avant que nous euſſions rien pû réſoudre. Elle lui parla encore de Méry & la fatigua de la même chanſon pendant près de quinze jours. Elle la força même à recevoir les viſites de ce Galant ſexagénaire. J'étois le témoin de la plûpart, & quoique je fus fâché de la peine qu'elles faiſoient à ma Maîtreſſe, je ne pouvois m'empêcher de rire en moi-même du rôle qu'il jouoit.

* Elle ſuit ce conſeil.

A la fin, la jeune Beſaudin, ennuyée des importunitez de ſa mere, riſqua de ſe ſervir de l'expédient que je lui avois donné. La mere avoit infiniment de la vanité. Elle fut flâtée de ce que lui diſoit ſa fille. Ma Maîtreſſe ſe vit par-là hors d'affaire, &

& moi je me trouvai dans un terrible embarras.

Madame Besaudin à la premiére visite me serra si fort le bouton en presence de sa fille, qu'il me fallut parler clair. J'avouai tout ce qu'elle lui avoit dit. Mais j'ajoûtai, qu'il falloit qu'elle s'en alla à Livourne joindre son mari avec sa fille. Que je la suivrois, quinze jours ou trois semaines après, sous le prétexte d'aller à Rome, & qu'il nous seroit facile de nous marier dans ce pays-là, sans que personne pût le soupçonner. La mere consentit à tout ce que je disois, & craignant que je ne vinsse à changer de résolution, elle partit trois semaines après.

Embarras du Marquis.

Ma Maîtresse étoit ravie de l'expédient que j'avois pris. Nous convinmes, que lorsqu'elle seroit auprès de son pere, elle le feroit agir pour rompre le mariage de Méry, qu'ensuite elle diroit que je lui avois écrit que ma famille n'avoit pas voulu me laisser partir, & qu'elle reviendroit en France, où nous amuserions toûjours sa mere, sous l'espérance de notre établissement. Le jour de son

Il se tire d'affaire.

embarquement étant arrivé, je partis de Marseille, où je l'avois accompagnée, pour retourner à Aix.

Il manque un établissement considérable.

Elle fut cinq mois à Livourne, & pendant ce tems-là il se passa d'étranges révolutions dans mon cœur. On proposa pour moi à mon pere un établissement fort considérable & qui me mettroit dans une grande aisance. Je crus que s'il s'y trouvoit quelque difficulté, ce seroit de son côté, & je n'eusse jamais pensé que ma mere, qui jusqu'alors avoit paru avoir beaucoup d'amitié pour moi, en eût fait naître aucune. Je me trompai cependant. Quoiqu'elle eût toujours la même tendresse, elle ne put se résoudre à vivre avec une belle-fille. Elle craignit que leurs caractéres ne pussent s'accorder ensemble, & que cette division ne fit un mauvais ménage. Mon pere ne jugeant pas que ses affaires lui permissent de séparer nos intérêts, il ne fallut pas songer à m'établir.

Quelque sensible que je fusse à ma situation, je la cachai à tout le monde, excepté à Clairac. Cet ami fidéle étoit arrivé de Constantinople

de

depuis peu de tems, & s'étoit arrêté quelques jours à Aix avec moi. Je lui dis naturellement l'état où j'étois. Il me parla en galant homme, & quoiqu'il me plaignit, il ne me cacha point que rien ne pouvoit, ni ne devoit m'engager à faire un établissement contre le gré de mes parens. J'ai suivi ses conseils, & quoique j'aye trouvé plusieurs fois des occasions bien séduisantes, j'y ai toûjours résisté.

Il s'attache à une fille d'Opéra.

Clairac ne put pas rester longtems avec moi. Il étoit obligé de se rendre à Paris. Pour dissiper mes chagrins, & me consoler de l'absence de mon ami & de ma Maîtresse, je résolus de me faire un amusement à l'Opéra. Il y avoit une Actrice & une Danseuse fort jolie. C'étoient-là les deux seules qui entraînassent tous les suffrages. Elles n'avoient point encore d'amant en titre; mais elles avoient plusieurs prétendans. Je me mis du nombre, & l'expérience, que le long usage du Théâtre m'avoient acquise, me donna bien-tôt l'avantage sur eux.

On tâche de la prévenir contre lui.

Ce fut dans un soupé que je donnai à une maison de campagne, que je commençai à battre mes rivaux en ruïne. Ils s'aperçurent de la préférence, & complottérent tous ensemble contre moi. Ils s'y prirent de façon, qu'il m'étoit presque impossible de leur resister. Comme je ne pouvois pas me charger de deux femmes à la fois, ils firent entendre à la Belou, c'étoit la Danseuse, que son intérêt étoit de faire ensorte que la Motille ne m'éoutât point, parce que dès que je serois bien avec elle, je romprois toutes les parties. Qu'au contraire, si la Motille s'attachoit à Castelane, mon rival, elle seroit toujours en société avec elle. Bardelin qui tenoit ce discours à la Belou, étoit son amant & l'ami de Castelane. Le coup étoit assez difficile à parer. Mais je m'en garantis plaisamment.

Il fait chasser ses rivaux

J'avois remarqué que la Belou n'aimoit point Bardelin. Elle étoit folle au contraire d'un Acteur qu'elle avoit fait semblant de lui sacrifier. Je sçavois à n'en pas douter qu'elle couchoit toutes les nuits avec lui. Je pensai qu'en donnant ce que Bardelin pou-

pouvoit fournir à sa dépense, je pourrois prendre la Motille pour moi & la Belou pour l'Acteur. Je lui en parlai. Ce pauvre diable qui aimoit véritablement cette fille, me remercia de tout son cœur, & lui dit la proposition que je lui avois faite. Elle l'accepta. J'envoyai le lendemain un habit à la Motille & un à la Belou, pour arrhes de notre marché. Castelane fut congédié, & Bardelin par contre-coup. Cette avanture qui fut sçue, les exposa à beaucoup de plaisanteries. J'en ai ri depuis bien des fois avec eux.

Sa Maîtresse devient enceinte.

Mon affaire étant terminée, je me mis en ménage avec la Motille. Je pris possession du domicile. Dans moins de deux mois, si j'avois été Prince Souverain, j'eusse pu dire que le Ciel avoit beni mes amours. Motille devint enceinte. Comme je n'avois jamais eu de progéniture, je vis avec plaisir que j'aurois bientôt l'honneur d'être pere. Je ne doutois pas que ce ne fût un garçon. Je formois déja des projets pour lui acheter un bénéfice. L'Opéra étant retourné a Marseille, j'y suivis ma

qu'il me seroit possible.

Il se propose de voyager.

La seule chose qui me retenoit étoit le défaut d'argent. Mes finances étoient épuisées. Mes créanciers étoient las de me prêter. On ne voyage guéres avec la seule envie qu'on a de voyager, & sans argent on ne va pas loin. Il m'en falloit absolument, & le hazard m'en fit trouver où je n'aurois jamais pensé.

Histoire d'un Marchand & d'une fille de l'Opera.

Il y avoit un Marchand de Lyon, nommé Peautrier, qui avoit suivi à Marseille une fille de l'Opéra, apellée la Neveu, qui travailloit depuis long-tems à lui faire faire banque-route, quoi qu'il réparât par des friponneries au jeu les dépenses que l'amour lui causoit. Il nourrissoit avec sa Maitresse toute sa famille. Cependant le pere trouvant que l'ordinaire n'alloit plus comme au commencement, jugea qu'il falloit que les finances de l'amant de sa fille baissassent. Il crut qu'il étoit à propos de lui donner un Coadjuteur. Il choisit un Négociant Marseillois. Celui-ci, ayant été associé au bénéfice par le pere, se sentit assez fort pour le def-

Un : Et pourquoi donc crois-tu le Pere Dieu, le Fils Dieu & le Saint-Esprit Dieu ? C'est un mystére, lui dis-je, & parce que nous n'entendons pas une chose, nous ne devons pas nier qu'elle ne puisse être. Ah ! c'est où je t'attendois, me dit-il. Et pourquoi ? parce que tu ne comprends pas comment en Paradis il peut se trouver des femmes toujours vierges, assures-tu que cela ne peut pas être ? Ce discours dans un homme de cette espéce me frapa. Je le redis à mon frere, qui me répondit que je ne le surprenois point. Qu'il étoit étonné tous les jours des choses qu'il lui entendoit dire & que la simple nature lui fournissoit.

Pendant que j'étois à Marseille, on me proposa de me marier avec une Demoiselle de condition, qu'on disoit avoir cent mille écus de bien. Elle étoit bossue devant & derriére, & n'avoit pas trois pieds & demi de hauteur. Cent mille écus cependant me firent ouvrir les yeux. Je commençois à devoir considérablement. De la façon dont je vivois depuis deux ans, il étoit difficile

Il s'offre pour lui un nouvel établissement.

que je ne m'endétasse. La pension de mon pere ne me conduisoit pas les trois premiers mois de l'année. J'écrivis à mes parens pour savoir ce qu'ils en pensoient. Je craignois que ma mere ne s'oposât à mon établissement. Mais elle y donna son consentement. Je commençai donc à prendre des mesures pour que cette affaire réüssit. Elle prit d'abord un assez bon train.

Sa Maîtresse accouche d'un garçon qui meurt.

Malheureusement on souffla aux oreilles de sa mere, que je n'étois pas excessivement rangé & que j'avois une Maîtresse avec laquelle j'étois actuellement. Cette découverte m'obligea de vivre avec plus de retenuë. Comme les malheurs se suivent d'ordinaire, Motille se blessa d'un garcon, qui ne vécut que trois heures de tems; & mon fils, ce fils, sur qui j'avois fondé de si grandes espérances, fut une fleur qu'une même journée vit éclore & mourir.

Embarras où les jettent ses trois Maîtresses.

Pour achever de me désespérer, Madame Besaudin & sa fille, lasses de m'attendre à Livourne arrivérent en Provence, & aprirent que j'étois en ménage avec une fille de l'Opéra.

On ne sçauroit dire qui des deux fut plus fâchée contre moi. Ce fut bien pis, lorsque la mere sçut qu'on parloit de me marier. Dans le moment elle m'envoya chercher. Je m'excusai le plus qu'il me fut possible. Je promis d'abandonner l'Opéra, & au plus terrible orage succéda une espéce de calme.

En sortant de chez Madame Besaudin, je retournai chez Motille. Quelqu'un, qui vouloit aparemment me faire devenir fou, lui avoit apris que ces deux Dames étoient arrivées. Je la trouvai dans des transports étonnans. Elle faisoit mille extravagances. Je lui jurai que je n'avois été chez la Besaudin que pour rompre tout-à-fait avec elle. Soit qu'elle le crut, ou non, elle s'apaisa.

Son mariage est rompu.

La mere de la Demoiselle que je devois épouser, eut connoissance d'une partie de ces scènes tragicomiques. Je vis depuis ce tems que mes affaires alloient assez mal. Ennuyé de ces tracasseries, je pris la sage résolution de laisser-là toutes ces femmes & de m'en éloigner le plus qu'il

nes, & une entr'autres du Vicomte de P.... pour le Cardinal son frére. J'allai m'embarquer à Marseille & passai chez moi, sans que ma famille le sçut. Je ne vis que mon frére, qui vint m'accompagner jusques dans le vaisseau. J'eus un vent si favorable, que dans deux fois vingt-quatre heures je fus à Civitta-Véchia. Là je pris un chaise de louage, qui dans huit heures de tems me mena à Rome.

Conversation qu'il a avec le Cardinal de P....

J'allai le lendemain rendre mes Lettres. L'Evêque d'Halicarnasse, à qui j'étois adressé, me présenta au Cardinal de P.... Je dînai ce jour-là avec Son Eminence. Elle me demanda ce qu'on disoit en France de nouveau. On m'avoit prévenu de ce que je devois répondre, s'il me faisoit cette question. Je lui dis qu'on étoit fort étonné qu'il eût demandé son rapel, & qu'on disoit hautement que les affaires de France en souffriroient beaucoup. Il me parut satisfait. J'en demandai la raison quelque-tems après à une personne de considération, qui pouvoit & devoit

même

me la sçavoir. Voici ce qu'elle dit.

Vous avez sans doute entendu ·ler de la conjuration des Marmou- s. C'est le nom qu'on donne à la bale, que Messieurs les Ducs ... & de G... avoient faite con- le Cardinal de F.... Quoiqu'il y ait que ces deux jeunes Seigneurs i ayent paru, il y avoit des gens un âge plus avancé qui y prenoient rt. Mais ils avoient trop d'expé- nce & connoissoient trop la Cour, ur vouloir se découvrir entiére- ent. Ils attendoient la réussite 'auroit la démarche de Monsieur E....., pour faire jouer les res- rts qu'ils avoient préparez. On étend que le Cardinal de P.... n'i- oroit point ce qui se passoit, & 'il se flâtoit, s'il arrivoit un change- ent dans le Ministére, d'occuper place de celui qui seroit disgra- é. Vous sçavez, continua-t'il, le rt qu'eut Monsieur d'E.... Il fut ilé avec Monsieur de G.... Dès ue le Roi les eut disgraciez, ute la Cour leur tourna le dos.

Intrigue où on prétend que ce Cardinal eut part.

Leurs

Leurs familles mêmes semblérent être bien aises de leur punition.

Sa disgrace.

Le Cardinal de..... ne parla plus de son retour en France. Cependant, soit que le P.... Ministre eût pénétré ses desseins, s'il est vrai qu'il les ait eus, soit qu'il les soupçonnât sans en être convaincu, le Duc de Saint Aignan fut nommé Ambassadeur auprès de Sa Sainteté. Ce coup a surpris le Cardinal. Il a compris qu'en arrivant en France, il seroit obligé, n'ayant plus de crédit en Cour, de se tenir dans son Archevêché d'.... où il auroit tout le tems de s'ennuyer. La chose est éfectivement arrivée ainsi qu'il me le disoit.

Le Marquis a une affaire de cœur.

Je passai trois mois à Rome, uniquement occupé à voir tous les jours de nouvelles beautés. J'étois plongé dans la Peinture & dans la Musique. J'avois oublié qu'il y eût des femmes dans le monde, & je fusse parti de Rome sans y avoir pensé, si le Chevalier de Chassé, avec qui j'étois logé dans la même auberge, ne m'eût fait connoître une jeune fille, bonne Musicienne, chez laquel-

le

le il'alloit ſouvent. Nous y faiſions de petits concerts. Elle avoit la voix fort belle, les yeux vifs, les façons tendres & engageantes, ainſi que toutes les Italiennes. Je n'avois rien dans le cœur. Je fus bien-tôt amoureux d'elle & ne tardai pas à le lui aprendre. Je compris dès la premiére fois, qu'elle n'eut point été fâchée d'être perſuadée de ce que je lui diſois. Auſſi fis-je de mon mieux pour lui prouver que mes ſentimens étoient tels qu'elle les vouloit. Je n'épargnai ni les ſoins ni les aſſiduitez. Les ſermens les plus inviolables furent mis en uſage, & ſoit qu'elle les crût ſincéres, ou non, elle m'avoüa que je ne lui étois point indifférent. Cet aveu me rendit ſûr du reſte. Les Italiennes n'aiment pas à demi. Elles ne ſçavent point affecter un inutile myſtére. Elles ignorent, quand elles aiment, la feinte & l'artifice, & ne connoiſſent que le langage du cœur. Avec des ſentimens pareils, un amant François va vîte en beſogne. Auſſi, dès que j'eus le cœur de Nineſina, c'étoit ainſi qu'on l'apelloit, je tar-

dai peu à être le maître de
sonne.

Il court risque d'être surpris avec sa Maîtresse.

Pour avoir plus de comn
je pris un apartement dans s
gis, où il y en avoit plusie
m'étoit par ce moyen plus :
tromper la vigilance de sa mei
la gênoit assez, mon sort
été d'avoir toujours des mer
boliques, qui ont empoison
douceurs que je goûtois
des filles. Ninesina avoit
le secret de m'introduire tou
nuits dans sa chambre, sans
s'en aperçût. Il y avoit six
nes que notre intelligence di
lorsqu'un jour sa mere s'éveill
étoit pressée de quelque be
& ayant vainement cherché
son lit un pot, elle passa d
chambre de sa fille pour se
du sien. Nous l'entendîmes v
& comme nous ignorions quel
son dessein, je n'eus que le te
me glisser sous le lit de Ninesin
mere en entrant lui dit, do
vous, ma fille ? Non répondit
mais d'où vient vous êtes-vo
vée sans lumiére ? Je cherch

tournez 2 feuillets

MEMOIRES

ET

LETTRES

DE

M. LE MARQUIS

D'ARGENS.

A LONDRES,

ux DE'PENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LV.

MÉMOIRES

DE

M. LE MARQUIS D'ARGENS.

LIVRE QUATRIÉME.

LE bâtiment, sur lequel j'étois étoit une felouque des plus petites. Nous étions huit ou dix Passagers. Les [...]ux premiers jours nous eumes beau [te]ms. Pendant la nuit du troisié[m]e, comme elle étoit fort obs[cu]re, notre Pilote, d'accord avec [le]s Matelots, s'éloigna excessivement de

de terre, sans que nous pussions nous en apercevoir. Il étoit Génois, & la crainte de rencontrer quelque bâtiment de Corse l'avoit fait éloigner de la Cote, cette Isle s'étant révoltée depuis peu contre la République de Gênes. Nous fumes fort surpris le matin, lorsque nous nous aperçumes que nous étions à plus de quinze lieues de terre.

Il essuye une violente tempête.

Ce fut bien pis quelque-tems après. Le vent ayant fraîchi, la mer devint très-grosse. La tempête augmenta. Nous jettâmes d'abord à la mer toutes les marchandises pour soulager le bâtiment. L'orage étoit si violent, qu'il y avoit peu d'aparence que nous puissions attraper la terre. Les Matelots se vouoient à toutes les Vierges de l'Italie, la *Madona del monte negro*, *Madona del viaggio*, *Madona del horto*. Un Cordelier disoit son bréviaire en larmoyant. Deux Calviniste Génevois recitoient des Pseaumes de Marot. Une vieille femme auprès de qui j'étois se trouvoit si saisie par la peur, qu'elle alloit du haut & du bas. Sa fille, jeune beauté de quinze ans, versoit des larmes.

tout un pot, je n'en trouve point, dit-elle. Je viens pour me servir du vôtre. Elle s'aprocha à tâtons du lit, passant sa main dessous, peu s'en falut qu'elle ne me la mit sur le visage. Heureusement elle attrapa ce qu'elle cherchoit. Ninesina parloit à sa mere & lui faisoit mille questions, pour qu'elle ne m'entendît pas respirer. Après cette belle expédition, elle se retira dans sa chambre & je sortis de dessous le lit, bien résolu de ne me plus commettre à pareille avanture. Je ne voulus plus retourner les nuits chez Ninesina. Je me contentois de profiter des autres occasions que le sort m'offroit.

Six semaines de jouissance avoient fort abattu les fumées de mon amour. Une jeune Romaine dont je devins amoureux, acheva de les calmer. Elle logeoit auprès de l'Auberge où j'allois manger. Lorsque je sortois de dîner, je m'amusois quelquefois à lui parler. Je pris du goût pour elle insensiblement, & quoiqu'elle n'en eût point pour moi & qu'elle m'écoutât par simple coquetterie, je ne

Il la quitte pour une autre.

laissai pas de croire que je pourrois m'en faire aimer dans la suite.

Elle se venge. Ninesina aprit des nouvelles de mon amour. Elle m'en fit d'abord des reproches assez tendres. Mais voyant qu'ils ne servoient à rien & que je n'allois presque plus chez elle, elle résolut d'en agir à la mode du pays & de me faire assassiner. Je me promenois ordinairement à onze heures du soir sur le Mont de la Trinité. C'est une promenade auprès de la Place d'Espagne. Je ne me retirois d'ordinaire que fort tard Ninesina savoit ma coutume. J'avois souvent été prendre le frais avec elle. Un soir deux hommes fondirent sur moi le poignard à la main. L'un des deux dit *amato il traditore Francese!* Je n'eus que le tems de mettre l'épée à la main & de m'apuyer contre la porte de la Vigne Médicis, vis-à-vis de laquelle j'étois. Comme les deux hommes qui m'avoient attaqué n'avoient que des poignards, je n'avois pas de peine à les éloigner avec mon épée. Je sentois même qu'ils m'attaquoient assez foiblement. Cependant je n'osois point quitter le poste

où

où j'étois, dans la crainte, si je l'abandonnois, que l'un des deux ne m'attaquât par derriére.

Lorsque j'étois dans cet embarras, je vis venir à moi deux François, que je reconnus pour le Chevalier de Chassé & pour le Baron de Lignac. Je les apellai par leurs noms. Ils accoururent l'épée à la main. Mais quelle fut la surprise de Chassé, lorsqu'un de mes assassins l'apellant par son nom, lui dit, arrête, Chassé! ne défends point un traître. Cette voix qu'il reconnut pour celle de sa Maîtresse le pétrifia. Quoi, lui dit-il! c'est vous, Carestina, Oui, oui, c'est elle, répondit Ninesina; car c'étoient là mes deux assassins? c'est elle qui a voulu venger son amie. J'ai manqué mon coup cette fois, mais je réussirai mieux une autre. J'étois si étonné que je ne dis pas un seul mot. Ces femmes partirent dans le même instant. Chassé les suivit jusques chez elles.

Fin de cette avanture.

Il parla à sa Maîtresse pour lui remontrer combien l'action qu'elle venoit de faire étoit affreuse. Ecoute, Chassé, lui dit-elle, nous sommes amies & parentes; Ninesina & moi, nous

nous étions tranquilles avant de vous connoître ; vous êtes venu troubler notre liberté ; nous avons été assez foibles pour croire vos sermens ; nous nous sommes juré que nous nous aiderions mutuellement à poignarder nos amans, s'ils devenoient infidèles ; que cet exemple te serve ; car ton ami ne nous échapera pas : dis-lui pourtant que je m'offre à lui faire obtenir le pardon de sa faute, s'il veut aimer Ninesina de bonne-foi.

Le Marquis sort de Rome. Chassé me redit le soir même toute cette conversation. Mais loin d'être tenté de me racommoder avec une pareille Maîtresse, je partis le surlendemain de Rome, sans que personne en eût connoissance. J'atendois de jour en jour de l'argent de chez moi. Un Négociant Génevois, de qui j'étois connu, se chargea de retirer la lettre de change à son arrivée & de me compter la somme. Je m'embarquai pour aller à Livourne, & ne fus pas tranquille que je n'eusse perdu le dôme de St. Pierre de vûe.

Fin du troisiéme Livre.

A chaque flot qui soulevoit notre Felouque, on eût dit que notre bâtiment étoit la Tour de Babel, à force d'entendre hurler dans tant de langues différentes. J'avois pris ma résolution, & je lisois *les pensées diverses* de Bayle, pour tâcher de me distraire. Les gens qui me voyoient lire avec assez de sang froid, se figuroient que j'étois un Saint à qui la tranquilité de sa conscience procuroit ce repos.

Après dix heures de combat entre la vie & la mort, nous découvrîmes le Port de Livourne, & deux heures après nous y entrâmes heureusement. Je n'avois fait vœux à aucun Saint pendant la tempête. Mais je m'étois bien promis à moi-même de ne plus me rembarquer. Je ne gardai pas ma résolution ; car je partis le lendemain pour Génes, où je restai deux jours, & de-là j'allai à Marseille.

Mon frére étoit de garde à l'entrée du Port, lorsque j'arrivai. Il fut agréablement surpris. Il pria un de ses amis de vouloir le relever de son poste. Il me conduisit chez lui, où je ne restai que le tems qu'il falloit pour m'habiller,

Il débarque à Marseille.

 biller,

biller, & n'ayant rien à faire, j'allai à l'Opéra voir mes anciennes connoissances. La Motille n'y étoit plus; elle avoit quitté depuis mon départ. Mais je ne restai pas long-tems oisif.

Ses nouvelles amours.

Il y avoit à Marseille une jeune fille, nommée Chichote, dont le Comte de Vintimille étoit amoureux. Cette intrigue le dérangeoit & sa famille s'étoit plainte plusieurs fois. Pour l'obliger à l'abandonner, on fit faire une procédure contre elle où l'on entendit des témoins qui dirent, ce qu'on voulut. On avertit ensuite le Comte de Vintimille, que s'il ne quittoit pas sa Maîtresse, on la feroit arrêter. Il étoit fort amoureux. Il trouva le moyen de la conserver, malgré toutes ces poursuites. Il la mit dans les Chœurs de l'Opéra, & dès ce moment on ne put plus lui rien dire. Madame de Vintimille voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire de ce côté-là, fit donner un ordre à son fils de se retirer dans ses terres. J'arrivai dans ce tems-là.

Je connoissois Chichote avant mon départ. Je fus surpris de la voir à l'Opéra. Elle me raconta elle-même les tai-

isons qui l'avoient obligée d'y en-
er. Elle ajouta, qu'elle étoit si lasse
s tracasseries, qu'elle essuyoit pour
Comte, qu'elle étoit résoluë de le
uitter. J'avois toujours eu sur le
œur le tour que Vintimille m'avoit
ıné auprès de la Catalane. Je pensai
c'étoit là une occasion de lui ren-
re la pareille. Je m'offris à sa place.
hichote crut d'abord que je badi-
ois. Je l'assurai que je pensois très-
érieusement ce que je lui disois. Le
Chevalier de Bonneval, qui se trou-
oit présent à notre conversation, a-
:hèva de la persuader. Je soupai chez
lle avec lui. Il fit le contrat de nos
ıôces, qui fut que je payerois les det-
es qu'elle avoit contractées depuis
que Vintimille étoit absent, & que je
ournirois à sa dépense honnêtement
t de la façon qu'il convenoit. Je
assai la nuit chez elle. Le lendemain,
omme il falloit que je me rendisse
hez moi, j'arrêtai deux chaises, je
ne mis dans l'une, & Chichote oc-
upa l'autre avec sa fille de chambre.
En arrivant, je pris un apartement
lans un endroit écarté pour ma Maî-
resse, en attendant que je visse de

 quelle

quelle façon tourneroient mes affaires. Mon pere me reçût en bon pere. Il ne me parut point que mon voyage d'Italie lui eût déplu. Il se contenta de m'exhorter à vouloir me fixer dorénavant. Cependant je partis bientôt pour prendre un nouvel état, & ce fut de son consentement.

Les projets que j'avois pû former furent tous renversez par la fameuse affaire du Pere Girard. Toute l'Europe a raisonné sur cette matiére. Mais peu de gens ont sçu réellement de quoi il étoit question. L'entêtement & la prévention dans les deux Partis a fait éloigner de la vérité les uns & les autres. Quoique ce procès ait décidé de mon sort & de mon état, je l'ai toujours examiné avec des yeux désinterressez. La situation où j'étois de sçavoir les intrigues les plus cachées des Molinistes & des Jansénistes, m'a mis à même de pouvoir en porter un jugement équitable pendant la durée de cette affaire; j'ai pû toutes fois & quantes je l'ai voulu, voir les procédures les plus cachées. J'ai parlé moi-même à la plûpart des

prin-

principaux témoins, & rien n'a pû échaper à ma curiosité.

La Cadiére née à Toulon, étoit fille d'un Marchand d'huile de la même ville. Elle avoit de beaux yeux, la peau blanche, un air de vierge, la taille assez bienfaite. Beaucoup d'esprit couvroit chez elle une ambition démesurée & une extrême envie de passer pour Sainte, sous un air de simplicité & de candeur. Elle étoit âgée de dix-huit ou vingt ans lors de son procès.

Histoire du Pere Girard & de la Cadiére.

Portrait de celle-ci.

Le Pere Girard, natif de Dole, étoit extrêmement laid. Il paroissoit n'être occupé que du Royaume des Cieux. Sa vie se passoit à faire des catéchismes, des exhortations & des sermons. Il excelloit dans le talent de la chaire. Il avoit dirigé un nombre infini de femmes du monde, qu'il avoit mises dans le chemin de la pénitence. Plusieurs filles, qui avoient fait des voeux Monastiques sous sa direction, sont encore aujourd'hui l'exemple des Couvens où elles vivent. Il exerçoit ses talens avec un air de

Et du Pere Girard.

complaisance. Il étoit bien aise qu'on les connût, & s'il avoit l'esprit d'un habile Jésuite, il en avoit la vanité. La réputation de faire des saintes lui étoit aussi chére, que l'envie de passer pour telle étoit violente chez la Cadiére.

Estime où étoient ces deux personnes.

On voit que sans que l'amour & le sortilége s'en mêlassent, la ressemblance des caractéres suffisoit pour unir ces deux personnes. Avant l'arrivée du Pere Girard à Toulon, la Cadiére avoit déja, par ses maniéres modestes, acquis la réputation d'avoir une vertu infinie. Elle ne parloit que d'exhortations, de méditations, de componction, d'oraison. L'idée qu'on en avoit n'étoit point renfermée dans une seule ville. Toute la Gent Mystique de la Province en étoit imbue, & le Pere Girard la connoissoit déja sans l'avoir vue. La réputation du Jésuite étoit aussi parvenue jusqu'à la Cadiére. Ils se regardoient mutuellement comme des sujets fort propres à augmenter la gloire l'un de l'autre.

Eloges que le P. Girard faisoit de la Cadiére.

Dans ces situations, le Pere Girard partit d'Aix pour aller à Toulon. A peine fut-il arrivé, que la Cadiére se pré-

présenta pour être sa Pénitente. Elle disoit, en parlant de lui, qu'elle sentoit que Dieu lui-même lui avoit inspiré la pensée de le choisir pour Directeur. Le Jésuite, de son côté, prônoit par tout la vertu de sa Pénitente. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'ils avoient trop d'esprit pour se confier mutuellement l'un à l'autre, & quoiqu'ils sussent tous les deux à quoi s'en tenir, chacun affectoit de son côté d'être dans la bonne-foi. Le Jésuite paroissoit surpris des prodiges que le Ciel opéroit par les mains de sa Pénitente, & la Cadiére recevoit avec toutes les aparences possibles de la docilité la plus entiére, les exhortations mystiques du Perè Girard.

L'Evêque de Toulon en est la dupe.

Les fréres, le pere, la mere de la Cadiére furent les premiers à être trompez, & ils n'ont été desabusez que lorsqu'ils n'auroient osé l'avouer sans perdre absolument cette Béate. L'Evêque de Toulon fut une des principales dupes de cette Comédie. Il y donna de la meilleure-foi du monde. C'étoit un caractére entiérement oposé à la Cadiére. Il avoit autant de candeur & de simpl-

cité, qu'elle avoit de ruse & de souplesse. Aussi lui fit-elle voir bien du chemin en peu de tems.

Avantage qui en revient au P. Girard.

Le Jésuite de son côté poussoit à la roue tant qu'il pouvoit. Les honneurs qu'on rendoit à sa Pénitente rejaillissoient en partie sur lui. La réputation de la Cadiére excita l'émulation de bien des femmes. La distinction avec laquelle on la regardoit leur fit venir l'envie d'être Saintes. Elles devinrent Pénitentes du Pere Girard. Il les reçut toutes à bras ouverts & leur prodigua les mêmes dons que la Cadiére. Les exhortations mystiques, les entretiens particuliers, si chers aux Directeurs & aux Dévotes, les lettres remplies de Molinosisme, tout leur fut distribué.

Stigmates de ses dévotes.

Pour se rendre digne de leur grand Maître, ou pour égaler sa premiére Pénitente, elles tâchérent de l'imiter le plus qu'il leur fut possible. De-là est venu le grand nombre de Stigmatisées. Car la Cadiére ayant avec un onguent préparé fait une enlevure legére sur le dessus de ses pieds & de ses mains, deux

jours

jours après toutes voulurent avoir les mêmes marques, & dirent les avoir, quoiqu'il n'y en eût qu'une qui les eût. Celle-ci étoit la confidente de la Cadiére, la dépositaire de ses plus grands secrets, & c'est ainsi qu'elle avoit obtenu la communication de son onguent.

Cependant ces stigmates firent un bruit étonnant. Le Jésuite fin & rusé vit que la chose étoit poussé trop loin & il songea à tirer son épingle du jeu. Mais comme il ne prévoyoit pas ce qui arriveroit, il ne prit pas assez de précautions. La Cadiére lui ayant parlé des stigmates, qu'elle disoit que Jesus-Christ lui avoit imprimés lui-même, le Pere Girard lui fit entrevoir quelques soupçons, & il ne put s'empêcher de dire qu'il sembloit que la peau avoit été brûlée avec quelque onguent. J'ai une stigmate à côté du cœur, qui pénétre bien plus avant, répondit la Cadiére. Elle avoit raison. Dès sa jeunesse, elle avoit eu les écrouelles, dont elle n'étoit point entiérement guérie, au teton gauche.

Il veut quitter la partie.

La

Faute qu'il fait. Le Jésuite fut curieux de voir si elle accusoit vrai. Il s'enferma imprudemment dans sa chambre, où elle lui montra cette prétenduë playe. C'est ici le fait du Procès. C'est de cet enfermement que les Jansénistes ont tant parlé, & qu'ils ont prétendu être une preuve inconteſtable du concubinage du Jésuite avec sa Pénitente. Mais en verité, quand on veut examiner les choses de sens froid, on trouve sa justification dans ce où ses ennemis ont voulu trouver sa perte.

Remarque qui le justifie. Il n'y a qu'à lire la déposition de la Cadiére. Elle dit que son Confesseur étant entré dans sa chambre avec elle, en ferma la porte, & qu'il lui dit de se deshabiller, que lui pendant ce tems-là s'écarta dans un coin de la chambre, où il tourna le dos, & qu'ensuite ayant tiré son mouchoir de sa poche, il l'apliqua sur son sein, pour ne pas voir sa gorge découverte, en considérant la playe qu'elle avoit sur le teton. La servante, qui étoit curieuse de sçavoir ce que sa Maîtresse faisoit enfermée dans sa chambre, & qui l'examinoit par le

trou de la serrure, raporte la même chose. L'affaire se passoit dans un tems où l'on prétend que depuis long tems le Jésuite couchoit avec elle. Je demande s'il peut tomber sous le sens de quelqu'un, qui ne veut pas se refuser aux notions les plus claires, qu'un homme qui a eu d'une femme les derniéres faveurs prenne de pareilles précautions ? Et à quel homme encore les fait-on prendre ? A un homme à qui on attribue le sortilége, l'avortement & les horreurs les plus abominables, car l'enfermement a été après tous ces crimes imaginaires. Soutenir pareille chose, c'est en vérité vouloir éprouver jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

Hypocrisie de la Béate.

L'amour n'étoit pas la foiblesse du Jésuite. Il étoit dans un âge où rarement le cœur est rempli de feux. L'ambition étoit chez lui la passion dominante. Aussi vit-il avec peine qu'il falloit désormais qu'il séparât ses intérêts de ceux de la Cadiére. Elle avoit poussé les choses trop avant par les stigmates. Elle avoit déja débité son fameux Carême;

me; c'est-à-dire, un Ecrit qu'elle avoit envoyé à l'Evêque, où elle prétendoit avoir passé quarante jours sans manger. Il se passoit peu de jours qu'elle ne voulut faire quelque miracle.

Le Directeur en parle à l'Evêque de Toulon.

Le Père Girard fit pressentir à M. l'Evêque, qu'il croyoit que dans la conduite de sa Pénitente il pourroit y avoir quelque chose de trop outré. Il sçut engager adroitement la Cadiére à se retirer au Couvent d'Olioules, petit Village à deux lieuës de la Ville, croyant qu'éloigné d'elle il pourroit peu-à-peu s'en débarrasser.

Miracles qu'elle fait dans un Couvent.

Mais la Cadiére continua à jouer son jeu. Elle avoit trop pris de goût à faire des miracles, pour vouloir s'arrêter en si beau chemin. Dès qu'elle fut au Couvent d'Olioules, elle comprit que n'ayant affaire qu'à un nombre de femmelettes, elle seroit moins contrainte dans la vraisemblance. Aussi est-ce-là que se sont faits ses plus grands miracles, qui par la suite ont été attribués comme sortiléges au Jésuite.

Cependant les merveilles que la

Ca

Cadiére opéroit dans ce Couvent, faisoient un si grand bruit, que l'Evêque crut devoir les examiner. Il alloit à Olioules & y mena le Pere Girard. Ce Jésuite se fût passé volontiers de ce voyage. Quoiqu'il fût encore en commerce de lettre avec sa Pénitente, il cherchoit un prétexte pour finir entiérement. Mais il n'osoit le faire avec éclat. L'Evêque, en examinant ce que lui dirent les Religieuses, vint à ouvrir les yeux. Le bandeau tomba. Il dissimula pourtant, pour éviter le scandale. Le Prélat les examine.

La Cadiére ne tarda pas à s'apercevoir que son crédit n'étoit plus le même auprès de lui. Il y avoit déja long-tems qu'elle sentoit que le Jésuite étoit fâché qu'elle l'eût engagé si avant. Piquée contre lui, elle retourna à Toulon & choisit un autre Directeur. Elle s'adressa à un Carme, fameux Janséniste, zèlé pour le Parti, & qui s'étoit maintefois signalé contre la Société. Elle crut ne pouvoir mieux se venger qu'en choisissant un tel Confesseur. La haine & la vengeance étoient les seuls mobiles qui fissent agir la Cadiére Elle prend un Directeur Janséniste.

au

au commencement. Mais bien-tôt l'amour s'en mêla. Ce Dieu ne perd jamais ses droits, non pas même avec les Dévotes.

Et devient amoureuse de lui.

Le Carme à qui elle s'étoit adressée, étoit beau, bien fait, les yeux vifs & brillans, l'air mâle & vigoureux, les dents belles, la main blanche & potelée. Elle ne put le voir d'un œil indifférent. Les sentimens mystiques avoient répandu dans son cœur une disposition à la tendresse, qui n'attendoit pour se déterminer qu'un sujet qui en fut digne. Le Carme étoit connoisseur. Il alla au-devant de sa pénitente & lui épargna la honte des avances. Il voulut bien en faire les frais.

Leur commerce peu chaste.

Elle lui sut bon gré de l'avoir prévenuë. Quand des cœurs sont épris & qu'ils veulent la même chose, on avance vîte chemin. Aussi le firent-ils. La Cadiére étoit en possession d'avoir les matins au chevet de son lit son Directeur. Dieu sçait les instructions que lui donnoit le Carme. La servante dépose qu'elle entendit un jour, qu'étant seule avec lui, il lui donnoit quelques coups sur les

fesses,

fesses, en lui disant *petite coquine*. Ce n'étoit pas-là prendre la précaution de mettre un mouchoir sur la gorge pour voir sa playe au teton.

L'amour ayant uni ces deux amans, leur haine mutuelle pour les Jésuites se réveilla. Ils jurérent dans leur transport amoureux la perte de la Société dans un de ses principaux membres.

Ils conspirent la perte du P. Girard.

Pendant que cette cabale se formoit contre le Pere Girard, il prêchoit tous les jours avec un aplaudissement extraordinaire. Les autres Dévotes qui lui restoient étoient plus aisées à conduire que la Cadiére. Sa réputation augmentoit. Sa vanité & son orgueil triomphoit. Il n'étoit point de pere & de mere qui ne le souhaitassent pour Directeur de leur famille, & ce progrès même aigrissoit la haine & le desespoir de la Cadiére & de son amant.

Vogue où il se voit.

Ils étoient résolus de le perdre. Mais il falloit trouver des moyens sûrs. Ils crurent qu'ils devoient se venger eux-mêmes, & qu'ils ne devoient remettre ce soin à d'autres personnes. La Cadiére se chargea de porter les premiers coups. Elle fit une déposi-

La Cadiére dépose contre lui des choses horribles.

position par-devant le Lieut de Toulon, dans laquelle elle d ra que le Pere Girard, après abusé d'elle, l'avoit fait avorte comme par cette déclaration ell roit été aussi coupable que lu fallut avoir recours à l'unique m qu'il y avoit, tout ridicule étoit. Ce fut l'enchantement sortilége.

Réflexion sur cette accusation.

Autant de fois que j'ai cons cette affaire, j'ai admiré com sur cette simple déclaration il s trouvé un homme assez cré pour donner dans une fable aus sarre. Car enfin, je veux qu Cadiére eût été abusée par le J te. A quoi servoit-il qu'elle vint indre? Vouloit-elle être en son honneur? Comptoit que le Pere Girard l'épouseroit? C ment! Pour l'unique plaisir vengeance, elle étale sa honte yeux de l'univers! Quiconque acheter aussi cher le plaisir de se ger, ne fait pas grand cas de sa r tation. Je laisse l'idée du sort à part. Elle doit paroître le co du ridicule, pour quiconque

moindre notion d'un peu de Philosophie.

Dès le moment que cette déclaration eut paru, l'univers entier en fut instruit. Il vint des ordres du Ministre au Premier Président & au Procureur-Général d'envoyer des copies de l'information à la Cour. Cependant la Cadiére n'avoit pas d'abord considéré combien étoit grande la démarche qu'elle avoit faite. Etonnée dès le premier pas, elle se dédit de ce qu'elle avoit avancé, & l'affaire alloit être assoupie, lorsque les Jansénistes, qu'elle avoit mis en mouvement, rassurérent la Béate contre tous les événemens. La Béate se dédit.

Elle refit une autre déclaration semblable à la premiére. Son Carme parut alors sur les rangs. Il dit que sa Pénitente lui ayant permis de révéler sa confession, il attestoit qu'elle lui avoit déclaré ce dont il étoit question dans le Tribunal de la Pénitence. Les scènes d'obsession & de possession que la Cadiére avoit représentées en sa chambre, furent mises au grand jour. La discorde secoua son flambeau, entre les Jansé- Elle confirme sa premiére déposition.

 nistes

niftres & les Moliniftes, & les Furies fe partagérent également dans les deux partis.

Les Jésuites veulent que cette affaire soit jugée selon les formes communes.

Comme on continuoit toujours par devant le Juge de Toulon l'information de cette affaire, le Pere de Liniéres, Confeffeur du Roi, écrivit aux Jéfuites de confulter avec leurs amis s'il étoit à propos de laiffer cette affaire entre les mains du Parlement, & que s'il y avoit la moindre chofe à craindre, la Cour leur donneroit des Juges d'attribution. Le Recteur porta cette lettre chez Mr. le Bret. Plufieurs Moliniftes s'y affemblérent. Ils examinérent les chofes le plus exactement qu'ils purent, & ne voyant pas la moindre aparence de vérité à l'accufation, ils empêchérent que les Jéfuites n'ôtaffent la connoiffance de ce procès au Parlement. Ceux-ci y étoient portez de leur côté, parce que croyant le Pere Girard innocent, ils fentoient que c'étoit le perdre que de montrer une protection fi marquée.

Elle est portée au Parlement d'Aix.

Pendant que les Moliniftes travailloient, les Janféniftes ne s'oublioient pas. Ceux de Paris mandiérent de l'ar-

l'argent & des lettres de recommandation. Ceux de Provence leur envoyérent en revanche des libelles & des mémoires. Le procès étant achevé d'instruire à Toulon, il fut porté par-devant le Parlement, où la Cadiére demanda la cassation de la procédure. L'affaire fut plaidée à l'Audience.

Le Baron de Très, Avocat-Général, portoit la parole pour les Gens du Roi. Les deux Partis ont parlé avec tant de passion de ce Magistrat, qu'ils ne lui ont rendu justice ni l'un ni l'autre. Les Jansénistes ont voulu l'égaler à un Talon & à un de Lamoignon. Les Molinistes ont écrit contre lui des invectives, dignes plutôt de Porte faix, que de gens à qui la probité doit être vénérable & chére. Quoique ma famille ait eu bien des démêlez avec lui & que je ne l'aime point personnellement, je ne sçaurois en imposer à la vérité. Le Baron de Très a de l'esprit, le don de la parole, un grand usage de son métier, & il est incapable des bassesses qu'on a voulu lui attribuer. Mais il n'a ni la science ni le gé-

Eloge de l'Avocat-Général.

 nie

nie que lui ont donné les Janséni
tes, à moins que le mérite d'être le
ami à toute outrance ne donne to
tes les vertus au suprême degré.

Conduite passionnée de ce Magistrat.

Dans le plaidoyer qu'il fit, sa pa
sion l'emporta. Au lieu de balanc
les raisons, il plaida plûtôt en pa
ti qu'en Avocat-Général. Il porto
des conclusions contre son sentimen
que ses Collégues lui avoient dor
nées. Il les étrangla. Cependant ell
furent suivies, & la procédure fu
confirmée.

Intrigues des deux Partis.

Les deux Partis se préparérei
alors plus que jamais. Il s'agisso
du fond, & c'étoit la décision entiér
Jusqu'ici il n'y avoit encore que l
hommes qui eussent cabalé. L
Dames commencérent à s'en mêle
La Baronne D.... la Marquise de M
& Madame D... se mirent à la tê
de l'Escadron Moliniste. La Prés
dente de B... & la Marquise de V... s
firent Chefs du Parti Janséniste. D
que les Dames eurent pris parti, elle
entraînérent avec elles leurs aman
La médisance, la calomnie, l
mensonge, la fourbe, tout fut m
en usage. Il ne s'agissoit plus r
d

de la Cadiére ni du Pere Girard, mais de deux Partis qui divisent l'Etat, & qui tôt ou tard y causeront des troubles dangereux.

Aix n'étoit pas la seule ville où régnassent les divisions. La Provence entiére étoit en feu, & le reste du Royaume y prenoit part. Les Molinistes craignant que leur Parti ne fût pas assez fort, firent entrer au Parlement un vieux Conseiller, qui depuis vingt ans n'y avoit mis le pied. Les Jansénistes ne restérent pas court; ils en firent revenir un de ses terres où il étoit depuis quinze années.

Les Dames agissoient aussi de leur côté. La Marquise de R... qui étoit broüillée avec un mari qu'elle avoit épousé en secondes nôces & dont elle n'avoit point d'enfans, deshérita sa fille du premier lit en faveur de son époux, avec qui elle se raccommoda, à condition qu'il seroit pour la Cadiére. Circonstance singuliére.

Les Jésuites ne donnoient rien, mais ils promettoient beaucoup, & representoient adroitement leur crédit & combien ils pouvoient être

uti-

Le parti Janséniste se fortifie.

utiles. Jusques alors le parti Janséniste n'avoit point eu de Chef marqué. Le Président de Bandol se mit à leur tête. Ce furent quelques-uns de ses amis qui lui firent faire cette sottise. Car étant attaché à la Cour par de grands bienfaits, ils le mettoient dans le risque de les perdre. Il n'étoit pas au nombre des Juges, mais il avoit un grand crédit dans le Parlement. Son autorité donna de nouvelles forces au Parti. Une Dame Moliniste rendit son amant heureux, à condition qu'il seroit pour le Pere Girard, & elle lui fit faire abjuration du Jansénisme dans ses bras.

Aigreur des Jansénistes & des Molinistes.

La division augmentoit de jour en jour. Tout étoit en combustion dans les familles. Chacun se déchiroit par les médisances les plus atroces. Les Juges étoient les moins épargnez. Il y avoit des gens d'un mérite infini dans les deux Partis. La passion les aveugloit. Ils se prêtoient aux choses du monde les plus criantes.

Ils se déchirent mutuellement.

Les Jansénistes furent les premiers à débiter des Libelles diffamatoires. Les Molinistes ne restérent pas en arriére, & ce qu'il y a de surpre-

nant,

nant, c'eſt que ces écrits étoient moins faits pour la défenſe du procès, que pour porter des coups mortels à la réputation des plus honnêtes gens. Monſieur le Bret Intendant & Premier Préſident fut le moins ménagé. On le regardoit comme le Chef des Moliniſtes. Avant cette affaire, il étoit adoré dans la Province, on rendoit juſtice à ſa probité & à ſon génie. Dès le moment qu'on le ſut Moliniſte, il n'y eut point d'infamies qu'on ne vomit contre lui. Le Préſident de Bandol, Chef des Janſéniſtes, ſe trouva dans le même cas. Il y a peu d'hommes en France qui ayent plus de candeur & de bonne-foi, & il remplit ſa place avec beaucoup de dignité. Il n'en étoit pas moins chez les Moliniſtes un homme ſans foi & ſans honneur; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que la plûpart des gens qui ſe déchaînoient ainſi avoient été fort liez avec lui.

Parmi les Magiſtrats dont on tenoit des diſcours ſi étonnans, on ne faiſoit pas grace à mon pere. Sa charge l'expoſoit à être mis plus ſouvent ſur la ſcène que les autres. Je me

Cette circonſtance eſt favorable au Marquis.

me servois de certains mouvemens de dépit que je voyois en lui pour le dégoûter de me mettre dans la robe, & peu-à-peu je réussis, comme on verra dans la suite de ces Mémoires.

Acharnement de la populace contre les Jésuites.

Le bas peuple étoit animé au dernier point contre la Société. Une semaine avant la décision du procès, les enfans quêtoient par les rues avec une clochette des fagots pour brûler le Pere Girard. Les Jesuites ne paroissoient point impunément dans la Ville, & la populace les maltraitoit. Les Molinistes n'ayant pas la force en main, étoient obligez de fléchir, bien résolus de se venger dès qu'ils le pourroient.

Arrêt du Parlement d'Aix dans l'affaire du P. Girard & de la Cadiére.

Le jour de l'Arrêt étant arrivé, les Juges entrérent au Palais à six heures du matin. Le Pere Girard & la Cadiére furent confrontez ensemble pour la derniére fois. Quoiqu'on eût fermé l'enceinte du Parlement, la Présidente de B... & la Marquise D... avoient trouvé le secret de se placer auprès de la porte de la premiére sale du Palais. Lorsque le Pere Girard passa, elles ne purent s'empêcher de lui dire quelques injures.

Le

Le Jésuite sut assez se contraindre pour leur faire une grande révérence avec un air riant.

Quelque-tems après la Cadiére arriva. Elles s'efforcérent de la raffermir. Elle n'en avoit pas besoin. Elle étoit sûre de son fait, & le Pere Girard sçavoit aussi à quoi s'en tenir. Un mois avant que l'Arrêt fût prononcé, on sçavoit comment il seroit. Les deux partis avoient si bien pris leurs mesures qu'ils étoient sûrs d'une égalité de voix, & comme en matiére criminelle, il ne peut y avoir de partage, il falloit qu'on les mît tous hors de cour & de procès.

Ceux qui se sont étonnez de cet Arrêt n'ont aucune connoissance de l'histoire. Il n'arriva alors que ce qu'on a vû arriver pendant deux cens ans en France, lors des troubles & des guerres civiles. Si on considére que la Cadiére & le Jésuite étoient devenus les moindres ressorts qui faisoient agir les Juges, on pénétrera aisément que leur intérêt propre les conduisoit. Il s'agissoit d'une décision qui perdît un des deux partis. Chacun croyoit la Religion de son côté, Observation sur cet Arrêt.

ou du moins faisoit semblant de le croire. La Cour étoit pour les uns, le Peuple pour les autres. Les injures, les invectives, les mauvais procédez avoient rompu entr'eux toute la liaison & l'harmonie que la justice demande. Deux Conseillers s'emportérent jusqu'à un point si violent, qu'un des deux menaça l'autre de coups de bâton pendant la séance de la Chambre.

C'est-là l'éfet malheureux que produisent mille idées que les Prêtres & les Moines nous inspirent dans la tendre enfance. Les plus grands crimes n'ont eu que le prétexte de la Religion. La France rougira à jamais de la journée de la S. Barthélmy, & Paris pleurera éternellement le meilleur de ses Rois assassiné au milieu de ses enfans.

Fureur du Peuple contre les Juges qui furent pour le Pere Girard.

Pendant que les Juges étoient aux opinions, le peuple s'étoit assemblé en armes dans la place du Palais. Il menaçoit hautement les Magistrats qui oseroient condamner la Cadiére. Lorsqu'il aprit l'Arrêt, sa fureur ne fut point apaisée. Il vouloit qu'on brulât le Pere Girard. Il poursuivit le

e carosse du Premier Président à coups de pierres. Les Juges qui avoient été pour lui furent fort heureux de s'enfermer dans leurs maisons. Le Peuple reconduisit en triomphe les Jansénistes. On alluma des feux de joye dans toute la ville, & on brûla des figures de paille habillées en Jésuites. On fit de pareilles réjoüissances le même jour à Toulon & à Marseille, où l'on avoit envoyé des Couriers Extraordinaires. La Cadiére fut remercier les Juges qui avoient été pour elle, suivie de huit ou dix mille personnes.

Cependant le tems où les Molinistes devoient reprendre le dessus approchoit. Le premier Président commandoit en Provence. Comme il n'avoit pas cru que la chose allât si loin, il n'avoit pas songé à faire entrer de Troupes dans la Ville. Il comprit la faute qu'il avoit faite. Il envoya ordre au Régiment de Flandre qui se trouvoit dans la Vallée de Barcelonnette de venir à Aix. La Compagnie des Grenadiers, qui avoit marché sans séjour, arriva le lendemain de l'Arrêt.

Triomphe imprévû des Molinistes.

Comment ils en usent.

La surprise des Jansénistes fut d'autant plus grande qu'ils ne s'y attendoient point. Elle augmenta bien davantage, quand ils aprirent qu'on avoit arrêté quatre des principaux Négocians de Marseille qui avoient été mis dans la Citadelle. La Cadiére prit le parti de choisir une retraite où elle fut ignorée. Ce fut alors le tems des proscriptions. Les Molinistes ne furent pas plus réservez que les Jansénistes l'avoient été. On arrêtoit tous les jours un nombre infini de personnes. Les lettres de cachet arrivoient en foule, & une terreur panique avoit saisi tous les cœurs.

Ménage du Marquis avec Chichotte.

Pendant que ma Patrie étoit en proye à la dissension, je vivois assez tranquille avec Chichotte. Elle étoit jolie & d'une humeur excessivement douce. Je l'avois logée dans une maison à cent pas de la ville, pour être plus en liberté. Je passois avec elle tête-à-tête des jours entiers. Elle aimoit la lecture. Dans les momens où elle s'y occupoit, je dessinois, ou je peignois. Son caractére me convenoit si fort, que ne pensant à aucun établissement solide, j'avois résolu de

passer

passer avec elle le reste de ma vie.

Mon pere devoit bien-tôt partir pour Paris. Il alloit à la Cour pour les suites de l'affaire de la Cadiére. J'avois si bien travaillé à lui montrer le désagrément qu'on avoit dans la robe, que je le fis consentir à me laisser entrer au service, dès que nous serions à Paris. J'aimois trop Chichotte pour la quitter. Je résolus de la mener avec moi. Je comptois d'entrer aux Mousquetaires quelque-tems, pour avoir l'agrément d'une Compagnie de Cavalerie. Elle partit huit ou dix jours avant moi & m'attendit à Lyon, d'où je la conduisis moi-même jusqu'à Paris. Il la mene à Paris.

Elle prit un apartement peu éloigné de l'Hôtel, où je logeois avec mon pere, qui restant presque toûjours à Versailles, me laissoit l'entiére liberté d'être avec ma Maîtresse. Plus je vivois avec elle, plus sa douceur me charmoit. J'aurois voulu qu'elle eut vécu avant d'être à moi d'une façon plus réservée. Mais je sçavois que toute jeune qu'elle étoit elle avoit eu plusieurs amours, & d'un autre côté elle me paroissoit si bien

élevée, que je ne reconnoissois point en elles les façons d'une fille de l'Opéra. Je la priai de m'aprendre de bonne-foi ses avantures, l'assurant que je ne l'en aimerois pas moins.

Histoire de cette Demoiselle.

Je suis née à Angoulême, me dit-elle, fille d'un Négociant, qui avoit plus de cent mille écus. Mon nom n'est point Chichotte. Je m'apelle R... J'ai un frere Capitaine dans le Régiment D... & une sœur mariée à un des premiers d'Angoulême. C'est-là, avec une autre de mes sœurs, que vous avez connu sous le nom de la d'Argenterie, tout ce qui me reste de parens. Mon pere & ma mere étans morts, mon Tuteur me mit dans un Couvent pour y être élevée jusqu'à ce que je fusse en âge de m'établir.

Débauches de sa sœur.

Ma sœur d'Argenterie, quelque-tems avant la mort de ma mere, s'étoit laissée enlever par un Officier qui lui avoit promis de l'épouser. Elle le suivit à Paris, où son amant la quitta. Elle n'osa plus retourner au logis, & n'ayant point d'argent, elle se vit obligée de donner dans des travers infinis.

Elle étoit jeune & jolie. Elle eut bien-tôt une foule d'adorateurs. Elle n'en refusoit aucun, & en deux ou trois ans elle amassa près de dix mille écus de nipes ou de bijoux. Elle se ménageoit si peu, que Mr. Hérault fut obligé de la faire arrêter.

Comme elle avoit changé de nom, ma mere ne put avoir jamais aucune de ses nouvelles. Après avoir été cinq ou six mois enfermée, elle fut remise en liberté. Mais sa beauté ayant été excessivement flétrie par ses débauches, elle sentit que ses affaires iroient bien-tôt en décadence. Elle songeoit à sortir de Paris, lorsque le hazard lui fit connoître une personne d'un caractére digne d'être associé au sien. C'étoit un jeune homme bien fait, né à Saint Omer. Il étoit Soûdiacre, & s'étoit sauvé des Cordeliers où il avoit fait des Vœux Monastiques. Il n'avoit d'autre talent pour vivre, que celui d'exceller à faire jouer de malheur. Il étoit obligé de s'éloigner de Paris, où il commençoit à être connu.

Elle s'associe avec un fripon.

Ces deux personnes se convenoient trop, pour que la simpathie n'agit

Elle veut avoir

 point

Chichotte auprès d'elle.

point. Aussi résolurent-ils de rendre leur fortune commune. Ils formérent le dessein d'aller à Lyon, & dès le jour qu'ils sortirent de Paris, ils se dirent mariez ensemble. Cependant ma sœur avoit apris que ma mere étoit morte. Elle pensa que ses charmes commençant à passer, si elle pouvoit m'avoir en son pouvoir, le peu que j'avois de beauté augmenteroit de beaucoup son revenu. Elle n'avoit rien à espérer de la maison. Mon pere & ma mere l'avoient exhérédée en mourant. Elle n'osoit reparoître à Angoulême. Elle ne laissa pas de s'y hazarder. Elle prit deux laquais & une femme de chambre, & suivie de cet équipage, elle arriva avec son prétendu mari à Angoulême. Elle fit sçavoir à tous nos parens qu'elle avoit été assez heureuse pour épouser un Seigneur Flamand, & qu'elle espéroit qu'on voudroit bien ne la pas perdre dans l'esprit de son mari. La famille trompée par des aparences si vrai-semblables lui fit mille politesses. Elle me rendit visite au Couvent & me fit present d'un fort bel habit, qu'elle disoit que son

mari

ari m'avoit acheté. J'ai pourtant
ı depuis que c'étoit un de ses
eux habits qu'elle avoit fait racom-
oder.

Après m'être venu voir deux ou
is fois, elle feignit d'être malade
envoya prier les Religieuses de
uloit bien m'envoyer chez elle,
ur lui tenir compagnie deux ou
is jours. J'allai la voir avec plai-
. Je lui trouvai l'air fort gai. Eh
oi ! ma sœur, lui dis-je, on di-
t que vous étiez malade ? C'est une
cuse, me dit-elle, que j'ai prise
ur te mener passer deux jours à
campagne. Moi qui la croyois bon-
ment, je la remerciai. A l'entrée
la nuit, elle me mit dans une
aise avec son mari, & je fus bien
onnée lorsque j'apris deux jours
rès qu'elle me menoit jusqu'à Lyon.
tois si innocente, & je prévoyois
peu l'usage auquel elle me desti-
it, que je lui dis : Quand je re-
urnerai, les Religieuses me vont
en gronder.

Dès que nous fumes arrivez, elle
rit le nom de la d'Argenterie.
e me menoit tous les jours aux
spec-

Enlevement de cette Demoiselle.

Sa sœur la vend à un homme riche.

ſpectacles, parée ſuperbement. J'étois montrée comme un bijou, dont on veut ſe défaire. Un homme déja âgé offrit cent louis. Mais ma ſœur penſa le devorer à cette propoſition. Il vit bien qu'il n'y avoit rien à faire à ſi bon marché. Il en offrit deux cens. L'affaire fut terminée, & la choſe ne fut renvoyée qu'au lendemain après-dîné.

Et s'éforce de la corrompre par ſes diſcours.

Ma ſœur me tint toute la matinée des diſcours où je n'entendois rien. Elle me diſoit qu'elle vouloit me donner un ſecret d'avoir de l'argent & des robes tant que je voudrois, & qu'il ne falloit pour cela que ſuivre ſes conſeils. Elle me demanda enſuite ſi je n'avois jamais vû d'hommes nuds. Ah ! mon Dieu, que dites-vous, ma ſœur, lui répondis-je ! Voir un homme nud, c'eſt un grand péché. Bon, imbécille, me dit elle ! Les Religieuſes te faiſoient accroire ces contes-là. Mais vois ſi toutes les jolies femmes n'ont pas d'amans. Je veux t'en donner un. Non, je n'en veux point, lui dis-je.

Et enfin la proſtituë.

Pendant ces inſtructions, cet homme arriva. Ma ſœur paſſa dans une autre

notre chambre avec lui. Il compta les deux cens louis. Elle m'apella alors, & me laissant seule avec lui, elle ferma la porte à la clef. Je me mis à pleurer & l'apellai inutilement. Cet homme voulut profiter du tems & gagner ses deux cens louis. Il m'enleva de terre dans ses bras & me jetta sur un lit. Je redoublai alors mes cris, je le mordis, je l'égratignai, & quelqu'éfort qu'il fit, il fut obligé de me laisser. Ma sœur, qui écoutoit à la porte l'ouvrit dans ce moment. C'est un démon, lui dit cet homme. On n'en peut venir à bout. Vous êtes un benêt, lui dit elle. Je m'en vais vous la tenir. Elle me prit dans ses bras. J'eus beau verser des pleurs & me défendre, je ne fus plus la maîtresse de résister, & ce malheureux, avec l'aide de ma sœur, vint à bout de ce qu'il vouloit.

Lorsqu'il m'eut quittée, je m'arrachai les cheveux. Je voulois me jetter par la fenêtre. Ma sœur eut beau vouloir m'apaiser, je fus deux jours à chercher le moyen de m'évader, résolue de tout entreprendre plutôt que de rester davantage avec

elle.

elle. Elle s'en aperçut & me promit que je ne reverrois plus cet homme.

Elle la méne à Marseille.

Elle ne m'auroit pas tenu parole, si elle n'eût été obligée de sortir de Lyon & de se sauver trois jours après à Marseille. On avoit eu des indices à Angoulême que j'étois à Lyon, & un de mes oncles étoit venu pour me ramener. Ma sœur en ouvrant la fenêtre l'aperçut passer dans la ruë. Elle ne douta pas qu'il ne la découvrit bien-tôt, & dès la nuit même, nous nous embarquâmes sur le Rhône pour venir à Marseille. En y arrivant nous fîmes la même manœuvre qu'à Lyon. Le Comte de Vintimille me vit à la Comédie. Il me parla plusieurs fois, & demanda permission à ma sœur de venir au logis. Elle le lui accorda. Elle recevoit tout le monde volontiers, & les amans qu'elle croyoit ne pas être assez riches pour devoir aller jusqu'à moi, elle les gardoit pour elle.

Elle devient amoureuse du

Je voyois tous les jours Vintimille. Je vins à l'aimer autant qu'il m'aimoit. Je n'osois point lui dire l'état où j'étois, de peur de le rebuter,

Ce-

Cependant ma sœur me proposa de voir un riche Négociant. Je lui dis que je mourrois plûtôt que d'y consentir. Elle fit semblant de ne plus y penser.

Comte de Vintimille.

Deux ou trois jours après, étant allé me promener avec elle sur le bord de la mer, elle me pria de visiter une guinguette qu'on avoit bâtie sur le rivage & qui paroissoit fort jolie. Quelle fut ma surprise en y entrant d'y voir ce Négociant dont elle m'avoit parlé ! Je compris que j'étois trahie. Je trouvai la table mise avec une collation superbe. Je résolus de me tirer d'affaire en dissimulant. Je me mis à table & me contraignis le plus qu'il me fut possible. Quelque-tems après je fis semblant d'avoir quelques nécessitez, & m'étant ôtée de table, je sortis de la maison & gagnai le plus vîte qu'il me fut possible le grand chemin, qui n'en étoit qu'à cent pas. Je rencontrai un Païsan à qui je promis un louis, s'il me conduisoit jusqu'à la ville sans me quitter. Il fut fort étonné d'un gain aussi considérable, car nous n'en étions pas éloignez de la por-

Occasion périlleuse où elle se trouve.

portée du fusil. Lorsque je fus arrivée, j'entrai dans la premiére boutique & j'écrivis à Vintimille que je le priois de venir me trouver dans l'Eglise des Augustins. Je lui envoyai cette lettre par le Paisan.

Elle se sépare de sa sœur.

Une demie-heure après il vint m'y joindre. Je lui apris mon avanture. Il me jura mille fois qu'il mourroit plutôt que de m'abandonner, & me conduisit chez une femme de ses amies, chez laquelle il me mit en dépôt. Ma sœur ne me voyant point revenir, sortit de table pour me chercher; elle visita la maison du haut en bas, elle parcourut le jardin, enfin elle retourna à la Ville, & elle envoya par-tout où elle croyoit que j'aurois pu me retirer. Vintimille la tira de peine. Il alla lui aprendre lui-même que je ne retournerois plus avec elle. Je l'avois mis au fait de toutes ses affaires. Il fallut qu'elle filât doux avec lui, sans quoi il l'auroit fait arrêter, elle & son mari. Je fus délivrée de tous deux peu de tems après. Ils partirent, comme vous le sçavez, pour Livourne, où ils croyoient faire mieux leurs affaires.

Cette

Cette histoire, dont je sçavois les principales particularités par plusieurs personnes d'Angoulême, m'attacha davantage à Chichotte. Je me félicitois d'être venu à Paris où je pourrois vivre plus librement avec elle, lorsqu'il fallut que je pensasse à mon départ. Mon pere avoit demandé de l'emploi pour moi au Duc de Boufflers. J'avois déja un frére Chevalier de Malthe dans son Régiment. Il me nomma à la Lieutenance dans sa Compagnie Colonelle, & j'eus ordre de me préparer à partir.

Le Marquis rentre dans le service.

J'annonçai cette nouvelle à Chichotte. Quoi, me dit-elle en pleurant, vous m'abandonnez ! Ah ! je l'avois bien toujours prévu. Non, lui dis-je, vous ne me quitterez point. Je m'en vais joindre Mr de Boufflers à Lille, & vous m'y suivrez. Je l'emmenai avec moi, & nous passâmes encore trois mois à Lille. Cependant il falloit que j'allasse à Givet, où se trouvoit le Régiment, pour me faire recevoir. Je ne pouvois pas conduire Chichotte de Garnison en Garnison. Je la renvoyai à Paris, où je

Portrait du Duc de Boufflers.

je chargeai un homme de lui fournir ce dont elle auroit besoin.

Embarras où il se trouve.

Dès qu'elle fut partie je me disposai à quitter Lille. Mais la dépense que j'y avois faite me retardoit. Je devois considérablement,& j'attendois que mon pere m'avançât de l'argent sur ma pension. Il avoit apris que j'avois mené une fille à Lille avec moi. En vain lui écrivis-je plusieurs lettres, il ne daigna pas me faire réponse. Un ami que j'avois, nommé Renaud, me prêta généreusement la somme dont j'avois besoin, & ce n'est pas le seul service qu'il m'ait rendu à moi & à toute ma famille.

Sa Maîtresse luidonne un successeur.

Lorsque je fus arrivé à Givet, je reçus plusieurs lettres de Chichotte. Elle m'écrivoit de lui envoyer de l'argent & qu'elle en avoit un besoin infini. J'étois dans l'impossibilité de le faire. L'ami à qui je l'avois adressée à Paris, la voyoit tous les jours. L'ocasion & le besoin d'argent le rendirent le maître d'un cœur que je perdois à regret, mais qui dans la situation où j'étois m'étoit à charge. Aussi ne fus-je point fâché lorsque je sçus qu'elle avoit un autre amant.

Peu

Peu de tems après que mon intrigue avec Chichotte eût fini entiérement, le Régiment alla en garnison à Douai, & moi je me rendis à Lille, pour faire ma cour à Mr. le Duc de Bouflers. Ce Seigneur a de grandes qualitez, sans avoir celle de se faire aimer. Il est bien fait, il a du génie, de la valeur. Il est honnête homme, caractére rare à la Cour. Tant de vertus lui gagneroient tous les cœurs, s'il ne les écartoit par sa fierté & par sa hauteur. Il est envié des Grands & peu aimé des petits. Portrait du Duc de Bouflers.

Les bontez qu'il avoit pour mon frere, & celles dont il m'honoroit, m'avoient attaché à lui. Je faisois de fréquens voyages à Lille. Ils furent interrompus tout à coup par une passion que je formai. J'avois retrouvé mon ami Clairac à Douai, où il étoit Ingénieur employé dans la Place. Il m'avoit mené dans la maison d'un Conseiller au Parlement où il alloit souvent. Je devins amoureux de sa fille. Elle n'étoit point jolie; mais elle avoit infiniment de l'esprit. Clairac s'aperçut que j'avois du goût pour elle. Loin de m'en dissuader, il Nouvelle passion du Marquis.

me fit entrevoir que je serois heureux si je persistois. Sa Maîtresse alloit passer les avant-soupers avec la mienne, ce qui faisoit une partie quarrée. La Demoiselle que j'aimois n'étoit pas assez novice dans le monde pour ne pas me deviner. Il est bien peu d'Agnès à un certain âge dans les garnisons. Elle m'épargna des protestations inutiles, & jugeant de mon amour plûtôt par mes assiduitez que par mes discours, je trouvai, quand je voulus lui aprendre que je l'aimois, qu'il y avoit longtems qu'elle le sçavoit.

Sages conseils qu'on lui donne.

Je n'avois jamais sçû lorsque j'aimois, faire des réflexions. Je ne commençai pas cette fois ci. Je m'engageai avec autant de vivacité que si ç'avoit été ma premiére passion. Clairac, qui jugeoit de sens froid combien il seroit dangereux que j'allasse trop avant; m'aimoit trop pour ne pas m'avertir. Marquis, me dit-il, j'ai cru quand vous avez commencé d'aimer, que vous feriez de votre passion un amusement & point une affaire sérieuse. Ce n'est pas ici une Grisette que vous aimez. C'est une

fille

fille de condition. Vous avez deux excès à éviter dans lesquels je vous vois tomber; le premier, de donner votre Maîtresse au Public, & le second de promettre plus qu'il ne convient que vous teniez. Songez perpétuellement que vous n'êtes point votre maître. Aimez, parlez, & n'écrivez jamais. De tout autre que de Clairac, je n'aurois point écouté de pareils discours. Venant de lui, j'y réfléchissois malgré moi.

Ma Maîtresse me paroissoit tous les jours plus aimable. Je badinois, je folâtrois avec elle, mais c'étoit tout. Nous étions heureux, lorsqu'en jouant au quadrille, nous avions pû nous serrer le pied, ou nous dire un mot à l'oreille. J'étois accoutumé à quelque chose de plus réel. Je m'en plaignis, on se fâcha, je ne me rebutai point, je boudai, je parus triste, enfin je fis si bien que je vis que j'aurois tout ce que je voudrois, si je voulois manquer aux leçons de Clairac. Le pas étoit glissant. Comme amant, on me donnoit le cœur; comme un homme qui promettoit de devenir époux, on m'offroit le reste. Je pris

Il en profite.

l'armée arriva. Nous passâmes ce fleuve sur deux ponts, & l'armée campa le soir avec tant de confusion, que si les Ennemis avoient eu le moindre camp volant, ils nous eussent enlevé un ou deux quartiers qu'on n'auroit pû secourir. Nos Officiers Généraux avoient perdu l'usage de la guerre, & Kehl fut rendu avant qu'on eût pû régler au juste le campement. Le Régiment ayant monté la tranchée; j'étois détaché de piquet ce jour-là & je m'amusois à voir tirer des bombes d'une de nos batteries. Un éclat qui revint pensa me couper le pouce. Heureusemnt j'en fus quitte pour une meurtrissure assez considérable.

Il apprend des nouvelles de Sylvie.

La campagne finie, je partis pour aller chez moi faire une compagnie dans le troisiéme bataillon, qu'on formoit. Je rencontrai à Avignon dans l'auberge, un négociant de Marseille qui venoit de Barcelône. Je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. J'ai vû, me dit-il, dans ce pays-là une personne qui est actuellement aux eaux de Balaruc & qui m'a souvent parlé de vous. Je le priai de me dire qui c'étoit.

oit. C'est Madame Sylvie, me répondit-il: Elle vous aime toujours. De qui parlez-vous-là, lui dis-je? Vous ne la connoissez pas. Si vous sçaviez la maniére dont elle en a agi à mon égard.... Je la sçai mieux que vous; me répondit-il, & c'est vous qui l'ignorez. Quand vous étiez en prison dans la Citadelle, on étoit résolu de ne vous faire sortir que lorsqu'elle seroit mariée. Cependant, comme on voyoit que si elle ne s'établissoit point, on ne pourroit pas vous tenir toujours prisonnier, l'Intendante lui dit que votre famille alloit vous envoyer dans les Indes, si elle restoit fille plus long-tems. On avoit retenu à la poste toutes vos derniéres lettres. La tendresse qu'elle avoit pour vous la fit résoudre à faire ce qu'on voulut. Elle se maria & se rendit malheureuse, pour vous rendre heureux. Elle a toujours été depuis son établissement d'une tristesse infinie & d'une santé fort foible. Les Médecins lui ont ordonné les eaux de Balarue où elle est actuellement.

Suite de son histoire.

Ce recit me rendit plus amoureux de Sylvie que je ne l'avois jamais été.

Le Marquis lui écrit.

Je

Je voulois partir pour aller la voir. Mais il falloit que je me rendisse à Aix, & je me deshonorois, si j'avois fait autrement. Je me contentai de lui écrire & de lui offrir tout ce qui dépendoit de moi. Elle me répondit, qu'elle étoit sensible aux marques de tendresse que je lui donnois; mais qu'elle ne vouloit de moi d'autre bienfait que la satisfaction de me parler encore une fois. Je l'assurai que d'abord que mes affaires seroient finies, j'irois lui jurer que je l'aimois plus que jamais.

Il entre dans le Régiment de Richelieu.

Je comptois partir, lorsque je fus obligé de quitter le Régiment de Bourbonnois. Mon frere qui étoit Officier dans le même Régiment, étoit à Malthe & il arriva dans le tems que j'allois faire ma compagnie. Les autres étoient données, & cette affaire lui eut couté sa fortune. Il prit ma place. J'avois toujours en une envie démesurée d'entrer dans le Régiment de Richelieu. J'avois une estime si parfaite pour le Colonel, que je me faisois un plaisir de pouvoir lui être attaché par quelque endroit. Je lui écrivis pour lui demander une compagnie dans son

troi-

troisiéme bataillon, s'il y en avoit de vacantes. Il me fit la grace de m'en accorder une. Je pensai donc à la lever le plûtôt qu'il me seroit possible, & ces embarras m'empêchérent d'aller joindre Sylvie, qui avoit repris dans mon cœur la place qu'elle y avoit euë, avec plus d'empire que jamais. Elle fut obligée de retourner en Espagne auprès de son mari, & moi je conduisis ma compagnie à Besançon, où étoient nos deux premiers Bataillons, & où s'assembloit le troisiéme.

L'image de Sylvie me suivoit partout. J'attendois avec impatience que la campagne fut finie pour aller la voir. J'étois résolu de passer jusqu'en Espagne, s'il le falloit. Les aprêts que nous étions obligez de faire pour la campagne, aidérent a me distraire de ma mélancolie. Nos deux Bataillons partirent pour aller aux Lignes d'Etlingen, & nous vîmes avec regret que nous ne les suivions pas. Mais Mr. le Duc de Richelieu, en passant à Besançon, nous consola, par l'espoir qu'il nous donna de les rejoindre bien-tôt.

Portrait du Duc de Richelieu.

Il est peu d'hommes en Europe qui ne connoissent ce Seigneur. Les sçavans le regardent comme un sçavant; les politiques comme un homme profond dans ce qui regarde les intérêts des Princes; les gens de Cour comme le parfait modelle de l'homme aimable & poli. Mais on ne juge que médiocrement de toutes le qualitez qui sont en lui, si on ne le connoit particuliérement. C'est toujours un homme du premier ordre. Mais c'est un homme au-dessus de l'homme pour ceux à qui il veut bien se livrer.

Le Marquis va au siége de Philisbourg.

Il tint à son troisiéme bataillon la parole qu'il lui avoit donnée, & nous reçumes ordre de partir de Besançon pour aller à Strasbourg. Nous comptions passer le Rhin tout de suite en y arrivant, & aller au siége de Philisbourg. Mais le maréchal du Bourg ayant besoin de troupes, nous retint auprès de lui.

Las de vivre dans l'oisiveté, tandis que les autres étoient à l'armée, je fus joindre Mr. le Duc de Richelieu à Philisbourg.

Je ne décrirai point les attaques ni les

les fortifications de cette place. La Carte ci-jointe suffit pour donner une idée distincte des unes & des autres. Je passe rapidement à ce que j'ai vû au siege. Philisbourg avoit été investi le vingt-trois de Mai, par trente Bataillons & par les Régimens de Condé & de Vitry Dragons, sous les ordres du Marquis d'Asfel que le Maréchal Duc de Bervick avoit détaché du camp de Bruchsall. La tranchée avoit été ouverte la nuit du premier au second Juin, & les pluyes abondantes, qui étoient survenuës vers le milieu du siége, jointes au débordement du Rhin, qui avoit inondé le terrain de l'attaque, faisoient douter du succès du siége.

Descri-ption de ce siége.

Ce fut encore pis dans la suite. Les eaux du Rhin, avoient monté à un point étonnant & rempli nos tranchées. Une armée considérable, par le nombre de ses troupes & par la réputation du Prince Eugène étoit arrivée au secours de la Place. Nos soldats avoient à essuyer tout à la fois le grand feu des assiégez, les ardeurs du soleil, les incommoditez de la pluye, les inondations du Rhin. Ce

des chevaux & des soldats tuez dans leurs tentes. J'avois reçu mon frére dans celle d'un Officier de mes amis. Un boulet de canon passa tout au travers & emporta la moitié de la Marquise sans toucher heureusement à quatre personnes qui étoient dedans, & fut à vingt pas de là casser la cuisse à deux chevaux. On trouva dans la suite le moyen d'empêcher les Ennemis de tirer dans le camp, en jettant une bombe au milieu de la ville chaque fois que leur boulet y venait.

A peine fus-je à Strasbourg, que le Bataillon reçut ordre d'aller joindre les deux autres. Nous atteignîmes l'armée comme elle filoit vers Spire, où nous restâmes sous les ordres de Mr. le Duc de Noailles. De-là nous nous avancâmes jusqu'à deux lieuës de Worms. J'y reçus une lettre de ma chére Sylvie. Elle m'aprenoit qu'elle passeroit l'hyver en France, & que si je pensois toujours de même, il ne tiendroit qu'à moi qu'elle ne se justifiât de tout ce que j'avois pû lui imputer. Cette nouvelle me causa une joye sensible. Mais comme je n'ai jamais pû goûter de bonheur parfait, il m'ar-

Il reçoit une lettre de Sylvie.

m'arriva un accident dont je me ressentirai le reste de ma vie.

J'étois nommé pour aller au fourage. Le détachement que je devois commander étoit en bataille, depuis long-tems à la tête du camp. Je voulus piquer mon cheval pour le joindre plûtôt. C'étoit dans un chemin glissant. Il s'abatit sous moi & me culbuta. L'éfort que je fis me causa une incommodité, qui m'empêcha de pouvoir monter à cheval davantage. Je fus obligé d'aller à Spire, & n'y trouvant point de logement je retournai à Philisbourg chez le Chevalier de Clairac. L'armée ayant repassé le Rhin, elle fila du côté de Strasbourg. Ma maladie m'obligea d'y demeurer près d'un mois dans le lit. La seule consolation que j'eus étoit d'avoir de tems en tems des nouvelles de Sylvie. Mais je me vis encore dans l'impossibilité de l'aller joindre. Accident fâcheux qui lui arrive.

Ma santé s'étant un peu rétablie, j'allai à Paris pour savoir si je ne pourrois pas me faire guérir entiérement. Les Médecins me dirent que j'étois trop âgé pour pouvoir l'espérer. Ne pouvant plus monter à cheval, ni Il quitte le service.

faire aucun exercice violent, je résolus de quitter le service.

J'écrivis à mes parens, qu'ayant trente ans je croyois que c'étoit là l'âge où il convenoit de m'établir, & que je leur serois obligé d'y penser sérieusement. Ma mere me répondit qu'elle ne s'oposoit point a mon mariage. Mais que mon pere ni elle ne pouvoient me rien donner. Que n'etant pas d'humeur à planter des choux dans leurs terres, il leur falloit du bien pour vivre à la ville, ainsi qu'il convenoit au rang que mon pere y occupoit. Que desormais elle ne pouvoit plus me donner que la moitié de la pension qu'on me faisoit. Cette lettre me résolut entiérement à quitter le monde. La tendresse que j'avois reprise pour Sylvie m'avoit ouvert les yeux sur tous mes égaremens. J'employai le tems que je passai à Paris à me remettre dans l'usage de peindre pour m'amuser dans la solitude, où je comptois me renfermer dès que j'aurois vû Sylvie. Un voyage que j'ai été obligé de faire éloigne encore pour quelque-tems le plaisir que j'aurois de la revoir & la tranquillité dont j'espére de jouir bien-tôt.

Fin du quatriéme Livre.

LETTRES
DE
M. LE MARQUIS D'ARGENS,
SUR
DIVERS SUJETS.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Italiens.

VOus croyez, Monſieur, m'avoir fait une grande grace, en bornant les éclairciſſemens que vous me demandez ſur les différens Peuples que j'ai vûs, à deux ſeuls points. Je ne ſçai ſi vous avez réfléchi qu'ils emportent

avèc eux l'examen de plusieurs autres. Vous voulez, dites-vous, que je vous instruise de leur façon de penser sur la Religion, & de l'état où sont chez eux les Arts & les Sciences. Quelque pénible que soit ce que vous exigez, vous avez trop d'empire sur mon cœur pour que je puisse vous le refuser. La sincérité, dont j'ai toujours fait gloire, vous sera garant de la vérité des faits que j'avancerai, & s'il en est quelqu'un qui vous paroisse douteux, vous verrez aisément en aprofondissant, que je ne l'ai écrit qu'après l'avoir murement examiné.

Renaissance de la Peinture en Italie.

Je commencerai par les Italiens. Leur païs est le centre & la patrie des Arts. C'est chez eux que la Peinture, la Sculpture & l'Architecture se sont dépouillées de cette barbarie dans laquelle les Goths & les Wandales les avoient plongées. La tranquilité dont les Etats du Pape jouissoient avant Charles-Quint avoit favorisé l'avancement & pour ainsi dire la perfection des Arts. La rapidité avec laquelle ils furent portez au plus haut degré est surprenante. Pierre Pérugin, Maître de Raphaël, avoit

voit lutté pendant un tems contre : mauvais goût. Mais n'ayant pas ſſez d'imagination ni de génie pour ; ſurmonter entiérement, ſes Taleaux, où on voyoit éclater des beau·ez inconnues jusqu'alors, étoient emplis de mille défauts. La Peinure étoit chez lui dans ſon enfance.)ix ou douze ans après, elle fut oussée par ſon Ecolier au point le lus parfait. Michel-Ange, aidé de 'antique, porta dans le même-tems la ſculpture au plus haut degré, & Jean le la Porte, qui fut ſon maître dans et Art, étoit auſſi éloigné de ſon Eléve, que Pierre Pérugin l'étoit de Raphaël. Ces deux grands hommes en formérent un nombre d'autres, qui quoique moins parfaits qu'eux, irent des ouvrages dignes de l'admiation de la poſtérité. L'Italie n'eut lus de Ville conſidérable qui n'eut quelque habile Peintre. Le Titien, es deux Caraches, Jules Romain, e Tintoret, Paul de Véronne, le Dominichin, le Corrége vécurent tous à eu près dans le même tems. Cette quantité d'habiles gens garantit l'Ialie de retomber dans l'ignorance des Arts,

médiocres qui vivoient de son tems, cette foule de Peintres illustres, de Sculpteurs & d'Architectes habiles, qui vécurent sous le siécle de Louis XIV. Ce fut alors qu'on vit le Poussin, le Sueur, Jouvenel, le Brun, Girardon, le Gros, Puget, Rivaux, des Caraches, des Guides & des Bernins, moins louez qu'eux, peut-être aussi louables. Voilà le tems où les Beaux-Arts ont été chez nous dans leur plus haut degré. On peut marquer leur naissance sous Henri IV. & leur enfance sous le Cardinal de Richelieu. Si on avoit pû les perpétuer dans leur degré de perfection, Louis XIV. l'auroit fait, par l'aisance, le soulagement, les commoditez qu'il leur avoit procurées dans son Royaume. Cependant les Académies de Peinture & de Sculpture, enrichies des plus belles figures moulées sur les antiques & ornées des tableaux des plus célébres Peintres; les jeunes gens en qui on reconnoît de la disposition entretenus à Rome aux dépens du Roi; les pensions accordées à ceux qui se distinguoient, par leur sçavoir tout cela n'a

pû

empêcher que les Arts n'ayent infiniment tombé en France depuis vingt ans. Ceux qui passent pour y exceller aujourd'hui sont au-dessous de leurs Maîtres & bien inférieurs au Poussin & à Jouvenel. Ils ont pourtant les avantages que les autres n'avoient pas. Avant M. le Brun, il falloit qu'un Peintre & qu'un Sculpteur allassent chercher bien loin & avec les peines infinies, ce que la grandeur & la magnificence de Louis XIV. a rendu commun dans son Royaume.

Avouez donc que les ouvrages les grands hommes, le loisir de travailler, l'espérance même des honneurs, ne peuvent élever quelqu'un jusqu'au degré où le génie seul a droit de conduire ceux qu'il veut distinguer des autres.

Peut-être dans le moment que je vous écris, il est quelqu'un de ces génies heureux qui se dévelope, & dans cinq ou six ans d'ici, nous pourrons voir les ouvrages de quelque Romain ou Vénitien, auprès de qui ceux de nos François d'aujourd'hui paroîtront fort inférieurs.

Consi- dération où les beaux Arts sont en Italie.

Les Arts auront en Ita
tage pour former des g
mes beaucoup plûtôt
ce. Les égards qu'on a
qui s'y distinguent & l
qu'on leur rend, sont d
séduisans que les récom
niaires dont on paye le
nous.

En France, Rigaud e
quelques connoisseurs. C
Seigneurs de la Cour
gens de condition auron
des égards. Le reste du
ne distingue pas un P
Cordonnier, ni un Scu
Savetier. Un Provincia
nom se terminera en *ac* &
le mérite est de chasser
Dieu, & de battre des
croiroit deshonoré s'il fe
cher une palette ou u
En Italie, au contraire, i
gens qui ne sachent de
pour pouvoir se connoî
bleaux. On ne rougit po
pays de sçavoir s'occuper
ment. L'ignorance pro
roit aussi ridicule aux

ains, que la fureur des seize
iers dans un homme qui meurt
m, paroît absurde aux Anglois
: Hollandois. Ne croyez pas que
aille vous dire que les Arts soient
réellement méprisez en France.
ai qu'ils y fleurissent encore.
vous m'avouerez aussi qu'ils
bien déchus de ce qu'ils étoient
Louis XIV. & sous le Duc
éans. Il faut espérer que la fin
s guerres les ranimera plus que
s.

LETTRE II.

la Musique, l'Opéra & la Comédie.

A Musique chez les Italiens est selon eux à son plus haut degré. François croyent qu'elle a baissé is quelque-tems, & que le goût valdi, Tartini & Mouchi ne vaut elui de Corelli. Que sert, dit-ils, qu'un air soit difficile, s'il ne

Sentimens François sur la Musique Italienne.

n'enchante pas, s'il ne peut pas m'émouvoir, agir sur mon cœur, le passionner? Est-ce la science du Musicien qui doit flâter mon goût, ou l'harmonie dont il doit enchanter mes sens? On a beau dire que c'est nôtre faute, si les concerts de Tartini ne nous touchent point. La belle Musique est de toutes les nations & elle doit avoir des beautez sensibles pour tous les hommes. Corelli n'étoit pas François. Il a plu à Paris autant qu'à Rome. Buononcini fait les délices de Londres. Macéti a trouvé le secret de consoler les connoisseurs de la perte de Corelli. Si la prévention, ou le défaut de goût, rendoit un François incapable de juger de la Musique Italienne, pourquoi auroit-il pû goûter les ouvrages de ces Auteurs, autant estimez en Italie qu'ils le sont en France?

Ceux des Italiens.

Quelques bonnes que paroissent ces raisons, les Italiens n'y sont point sensibles. Ils ne démordent pas de l'idée qu'ils ont de leur Musique, & ils l'estiment autant qu'ils estiment peu la nôtre, qu'ils affectent de mépriser, plus qu'ils ne la méprisent réellement.

En

Entre des ſentimens ſi opoſez, il y a un juſte milieu, dont les connoiſſeurs des deux nations conviennent aiſément. Buononcini, Maceti, grands dans l'harmonie, gracieux dans le chant, ſçavans dans la compoſition, avoient tâché de plaire univerſellement. Ils n'avoient point oſé riſquer des ſons trop recherchez & uniquement faits pour les connoiſſeurs. Vivaldi, Tartini, Andreaſani, & les autres Compoſiteurs dans le goût d'aujourd'hui, ont travaillé plûtôt pour les Muſiciens que pour les amateurs de la Muſique. Leurs ouvrages ne peuvent ſouffrir ni des oreilles ignorantes, ni une exécution médiocre. Cependant on doit leur rendre la juſtice de n'avoir point ignoré le gracieux. Ils ont réuſſi, lorſqu'ils ont voulu l'allier au difficile, & rien n'eſt plus brillant & plus chantant que les quatre Saiſons de Vivaldi.

Conciliation de ces ſentimens.

Le mépris que les Italiens affectent pour notre Muſique eſt un éfet de leur prévention, bien plus que de la foibleſſe de nos Compoſiteurs. J'ai vû Montanari, premier Violon de Ro-

me,

me, enchanté des Sonates de le Clerc. J'ai connu Philippo & Silvestrino, deux des meilleurs Musiciens qu'il y eut en Italie. Tous deux rendoient justice aux Sonates que Maceti a faites en France, quoique cinquante personnes me disent, sans les avoir jamais entendues, que puisqu'il y avoit mêlé le goût François, elles ne valoient pas grand chose. Ce ne sont pas les Musiciens de la premiére classe qui méprisent nos Compositeurs. Ils leur rendent la justice qui leur est due. C'est une foule de racleurs, à qui elle est aussi inconnue qu'ils le sont eux-mêmes de nous. Ne croyez pas cependant que je veuille égaler nos Violons François aux Italiens. Je sçai combien ils en sont encore éloignez. Mais peut-être si nous n'avions à combattre que ceux d'aujourd'hui pour la composition, nous ne leur serions pas aussi inférieurs qu'ils le pensent.

Jugement sur les Opéra Italiens.

Je viens à la Musique vocale. C'est celle où les Italiens prétendent avoir un avantage infini sur toutes les Nations. Ils sont aussi jaloux de la gloire de leur Opéra, qu'un

Janséniste l'est de celle de Quesnel. J'ai vû pendant long-tems leurs meilleures Tragédies en musique. Elles ont des beautez auprès desquelles les nôtres n'arrivent pas. Mais aussi ont-elles de défauts, qui ne peuvent se souffrir que par l'usage & l'habitude. Le corps d'un Opéra, ou, si vous voulez, le corps de ceux qui le forme, n'est ordinairement que de si ou sept personnes, trois Femmes, trois Châtrez & un Ténore, qui est ce que nous apellons Basse-taille. Voilà pour les sujets un Opéra complet. Ils n'ont point de Chœurs, excepté un seul à la fin du cinquiéme Acte, chanté par les mêmes Acteurs. Leurs ballets ne sont point amenez. On danse dans les intervalles des Actes, comme on joue du violon à la Comédie Françoise, aussi peu à propos & aussi mal. Au lieu de nos Filles de Chœur, qui parent & embellissent notre Théâtre, les Suivantes ou les Gardes des Princes & Princesses sont des Portefaix qu'on loue à un demi teston par représentation. Il y en a ordinairement une vingtaine de chaque

côté du Théâtre. Ils y font le rôle de la statuë au Festin de Pierre. Leurs décorations sont superbes. La Sale d'Aliberti à Rome a sept rangs de loges. On a vû souvent sur le Théâtre un carosse traîné par six chevaux éfectifs. On peut juger par-là de son étenduë. Leurs machines en récompense sont infiniment au-dessous des nôtres, soit pour la quantité, soit pour la promptitude & la vîtesse de l'exécution. Leur récitatif est excessivement court. Un Acteur ne dit guéres que six ou sept vers qu'ils ne soient suivis d'une ariéte. Cette quantité d'airs, qui se succédent mutuellement, empêche l'Opéra de languir & diversifie infiniment la Musique. Les Italiens disent leur récitatif beau. Je l'ai toujours trouvé ridicule & incapable d'aller au cœur. Il est vrai qu'il seroit assez difficile de faire un récit touchant sur des vers aussi mauvais que les leurs le sont ordinairement. Leurs airs sont d'un goût infini. Ils sont encore plus au-dessus des nôtres qu'ils ne le disent eux-mêmes. Quelque plaisir qu'on ait à les entendre en France, on ne sçauroit comprendre

com-

combien ils perdent, dès qu'ils ne sont pas chantez par un gosier Italien. J'ai souhaité, après avoir entendu la Cazzoni, de n'entendre plus qui que ce soit, pour ne pas troubler l'idée flâteuse qui m'en restoit.

L'Opéra Italien n'a ni la majesté du spectacle, ni la diversité des danses & de Choeurs, ni le fréquent usage des machines. Malgré ces défauts, il plaît à tout le monde & risque moins d'ennuyer que le nôtre. Les airs, qui se suivent de moment en moment, & dont le goût, l'harmonie, la variété est toujours plus surprenante & plus agréable, suspendent si fort l'attention, sans la fatiguer, qu'un Opéra de trois heures paroit ne durer qu'un instant.

Des Opéras François.

J'ai parlé à plusieurs Italiens qui ont été long-tems en France & qui en connoissent parfaitement la langue. Ils trouvoient notre récitatif beau, mais long. Ceux qui ne sçavent pas le François le trouvent long & ennuyeux. Il m'est arrivé quelquefois d'être mal placé à l'Opéra & de n'entendre pas les paroles. Le chant alors me sembloit

excessivement monotonique. Lulli a été le plus grand homme que nous ayons eu chez nous pour la composition. Le goût de Quinaut pour le Poëme Lyrique n'a point nui à la beauté de son récitatif. J'ai toujours remarqué que le récitatif d'un Opéra est bon ou mauvais, selon la bonté des vers. Thétis & Pélée a peut-être moins coûté de peine à mettre en Musique que Tarsis & Zélide. Quelle différence pour la beauté du chant! Mais les paroles de Thétis sont de Fontenelle, & celles de Tarsis sont de la Serre. Nos airs ne sont point assez variez. Ils se ressemblent trop, & il y en a trop peu dans nos Opéra. Nous avons souvent cinq ou six scènes de récitatif sans interruption. Pour qui n'aime que la Musique, dit un Italien, cela devient ennuyeux. L'Opéra est fait pour le chant, & point du tout pour la déclamation. Je vais voir representer l'Andromaque de Racine, lorsque je veux être touché par la representation d'une Tragédie. Mais c'est pour entendre chanter que je vais à l'Opéra. Si on y récite

cite long tems, on m'ennuye bientôt.

Vous connoiſſez les Comédies Italiennes. Leurs principales piéces ſont celles que vous avez vû jouer à Paris. Il y en a quelques nouvelles qui ſont dans le même goût. Je doute qu'ils les exécutent auſſi bien qu'elles le ſont chez nous. Du moins je n'ai pas vû de Troupes en Italie, qui m'ait paru auſſi bonnes que celle que nous avons de cette Nation à Paris.

De la Comédie Italienne.

Les Italiens goûtent fort le Théâtre François. Ils rendent juſtice à nos Tragiques, & Corneille & Racine ſont auſſi eſtimez chez eux que chez nous. Il y a ſouvent à Turin & à Génes de Comédiens François, ainſi que dans toutes les Cours de l'Europe. Mais je doute qu'il y ait de nos Opéra ailleurs qu'en France. J'ai vu dans tous les Pays étrangers où j'ai été, une Comédie Françoiſe & un Opéra Italien. Ce goût univerſel de l'Europe ne ſemble-t-il pas fixer le mérite de nos Théâtres? Puiſque les Etrangers recherchent nos Comédiens: s'ils trouvoient notre chant auſſi-bien que nos vers,

Et de la Comédie Françoiſe.

pourquoi n'auroient-ils pas des Opéra François, comme il ont des troupes de nos Comédiens ?

LETTRE III.

Sur les Comédiennes Italiennes & Françoises.

IL y a plus de différence entre les caractéres des Comédiennes Italiennes & celui des François, qu'il n'y en a entre notre Opéra & le leur. L'éducation, le préjugé, la coutume, les récompenses sont les quatre choses qui produisent l'éloignement qu'il y a des mœurs & de la façon de vivre des unes aux autres.

Injuste mépris que les François ont pour les Comédiens.

Il semble que nous ayons été jaloux du progrès qu'avoit fait notre Théâtre & de l'aplaudissement qu'il a eu chez toutes les Nations. Nous avons affecté de répandre l'ignominie & l'infamie sur ceux qui par leur talent illustrent notre Patrie. Contens de louer & d'estimer le Poëte, nous avons poussé le mépris jusqu'à

qu'à l'excès pour les Comédiens, quoique le Public leur fut autant redevable de ses plaisirs qu'aux Auteurs mêmes. La Chammêlé, Baron, Beaubourg, ont été dans leur art d'aussi grands personnages que Corneille & Racine. Il faut autant de peine, de soin, de travaux, de génie & de naturel pour former un grand Comédien, que pour faire un grand Poëte. L'un est même plus rare que l'autre. Nous voyons dix Poëtes fameux dans le siécle d'Auguste. Roscius est le seul bon Comédien qu'il ait produit.

Lorsque j'examine ce qui peut avoir occasionné ce caprice, je n'en sçaurois deviner la cause. Successeurs des Grecs pour le goût du Théâtre, pourquoi n'avons-nous point imité leur façon de penser sur ceux qui le font valoir? Je ne puis revenir de ma surprise, lorsque je regarde la sépulture accordée avec peine à Moliére, à qui notre Nation est plus redevable qu'aux gens à qui on éleve des Mausolées. L'Europe entiére nous regarde, ou comme des barbares, ou comme des insensez,

quand on aprend dans les Pays étrangers, qu'une Actrice, qui fut unique dans son genre, & qui joignit mille vertus aux plus rares talens, a été enterrée à la voirie, & qu'on lui a refusé une grace qu'on accorde à des scélérats qui meurent sur l'échaffaut.

Ceux qui excellent, combien estimez en Italie.

Les Italiens sont bien éloignez d'avoir des préjugez aussi ridicules. Véritables amateurs des beaux Arts, ils se gardent bien de flétrir ceux qui les font briller. Senesini, Scalsi, Fafarlini, sont aimez, chéris à Rome. Non seulement on ne les regarde pas comme indignes de la sépulture; mais lorsqu'on sera assez malheureux pour être obligé de leur rendre les derniers honneurs, on joindra avec le regret de les perdre, tout ce qui pourra faire connoître combien on les estimoit.

Et en Angleterre.

Ce ne sont pas les seuls Italiens, amateurs du spectacle, qui pensent de cette façon. Les Anglois, qui se sont acquis à bon droit la réputation de penser juste, nous ont fait sentir notre barbarie, dans les honneurs funébres qu'ils ont rendus à la célébre Mademoiselle Oldfields †, la le Couvreur de

† *Voltaire*,

de Londres, enterrée au milieu de leurs Rois & de leurs Généraux.

Lettres sur les Anglois. pag. 196.

Ce sont ces distinctions & ces récompenses qui inspirent aux Comédiennes Italiennes des sentimens qui sont inconnus aux nôtres. Elles participent à tous les honneurs de la société civile. Elles sont encouragées par les égards qu'on a pour leur talent, & leur profession n'ayant rien que de brillant, elles tâchent de ne point se rendre méprisables par des débauches outrées.

Différence entre les Comédiennes d'Italie & celles de France.

Nos Comédiennes Françoises au contraire semblent vouloir profiter de l'idée que nous avons d'elles. Elles usent de l'avantage d'être regardées comme libertines, & comme leur art les expose à être méprisées, elles ne sont plus retenuës par des sentimens qui leurs deviennent inutiles. Je sçai qu'il en est quelques-unes que leur tempéramment, soutenu par un caractére d'honneur, a garanties de ces excès, & qui malgré le préjugé commun, ont forcé le Public à leur accorder son estime. Il est vrai que ce cas arrive beaucoup plus aisément chez les Comédiennes

Causes de cette différence.

que chez les Filles de l'Opéra. Ces dernieres regardent la vertu comme un pays inabordable.

Actrices de l'Opéra sont encore moins vertueuses que celles de la Comédie.

Nous ne devons accuser que nous du peu de conduite de nos Actrices lorsque j'avilis quelqu'un, que je l'abaisse, que je le plonge dans le néant, que je le couvre d'ignominie, j'éteins en lui toutes les semences d'honneur, j'étouffe dans son cœur tout sentiment de la vraye gloire, & je ne laisse d'autre passion en lui que l'intérêt & l'amour du gain.

L'avidité des richesses, est encore pour nos Filles de l'Opéra un apas plus séduisant que pour nos Comédiennes. Celles-ci ont pour la plupart dequoi vivre. Mais les autres, & principalement celles qui sont dans les Chœurs, n'ont pas de quoi acheter des gands & de la poudre, de leurs apointemens. Il faut nécessairement qu'elles fondent leur cuisine sur la bourse d'un amant.

Gros gages des chanteuses Italiennes.

Les chanteuses Italiennes ont des gages très considérables. La Faustine en Angleterre avoit près de trente mille livres par an de notre monnoye,

noye. Comme il n'y a jamais plus de trois ou quatre femmes dans un Opéra, elles ont toujours des apointemens qui vont au-delà de leur nécessaire.

Je ne sçaurois mieux vous faire connoître la différence des mœurs de notre Opéra à celles du Théâtre Italien, que par la vie abregée de deux ou trois de nos Actrices, oposé à celle de quelques Chanteuses d'Itálie. Je me flâte que ce paralelle vous réjouira. Vous l'aurez par la premiére poste.

LETTRE IV.

Histoire de la Campoursi.

DE mille avantures galantes que m'offre le Palais-Royal, je me contente d'en choisir une ou deux des moins chargées d'incidens. Je commence par la Campoursi, que vous connoissez. Son pere montroit à jouer de la viole. Le joli minois de la Granier, c'étoit ainsi qu'on apelloit sa fille, lui attiroit un grand nom-

main, & la Campourſi en quinze jours de tems tira bien de ſon nouvel amant deux cens piſtoles, ou en argent, ou en bijoux. Le Duc étant parti pour l'Italie peu de jours après, l'Opéra vint à Aix. La Campourſi y fit un nouvel amant, apellé de Jouques, auſſi aimable qu'il étoit facile à tromper. Il ne languit pas davantage que ſes Prédéceſſeurs, & dès le ſecond jour il fut le poſſeſſeur des charmes les plus ſecrets de ſa Maîtreſſe.

Elle avoit avec elle une ſœur, qu'on apelloit Toinon. Comme ſa preſence étoit quelquefois incommode, de Jouques réſolut de lui trouver un amant qu'il occuperoit, & empêcheroit qu'elle ne lui fût à charge. Il choiſit pour cet emploi un jeune Conſeiller au Parlement, nommé Monvallon, qui accepta cette charge avec plaiſir. La difficulté étoit de voir Toinon en liberté. Elle étoit toujours avec ſa ſœur, qui ne la quittoit que dans les momens où elle étoit avec ſon amant, & alors elle la remettoit en garde à ſa mere. La cauſe de ces ſoins redoublés pour

Toinon consistoit dans un prétendu pucelage, qu'on disoit qu'elle avoit & dont on exigeoit cinquante louis. Monvallon n'étoit point en état de donner pareille somme, & il vouloit pourtant trouver le moyen de se rendre heureux.

Pour y réussir, il s'avisa d'un plaisant expédient. Un jour que la Campoursi ne chantoit point & qu'elle avoit mené sa sœur avec elle à l'Opéra, tu dévrois bien : dit Monvallon à de Jouques, me rendre un service signalé. Si tu pouvois mener ta Maîtresse dans quelqu'endroit, où tu l'occupasses assez gracieusement pour l'obliger à y passer une demi-heure, je prendrois ce tems-là pour obtenir les derniéres faveurs de Toinon. Je t'entends, répondit de Jouques. Je vais proposer à la Campoursi de descendre dans sa loge, & je te promets, si elle y consent, de l'amuser de façon qu'elle ne pensera pas à sa sœur. Ce projet réussit, ainsi que ces amans l'avoient projetté. La Campoursi, auprès de qui de Jouques faisoit des prodiges, s'applaudissoit d'être seule avec lui. Elle

ne

ne se figuroit pas qu'il y eût rien à craindre pour sa sœur qu'elle avoit laissée dans l'amphithéâtre.

Cependant cette cadette s'occupoit aussi gracieusement que son aînée. A peine Monvalon avoit jugé que son ami retenoit l'Argus de Toinon, qu'il étoit sorti avec elle de la salle de la Comédie, & dans le premier détour de la rue, il étoit entré dans une maison qu'il connoissoit & où il trouva toute l'aisance dont il avoit besoin pour l'expédition qu'il alloit faire. Comme il craignoit que de Jouques ne retînt pas la Campoursi assez long-tems, il fut obligé de se contenter dans moins de demi heure de donner trois seules marques de sa tendresse à Toinon, qui malgré le soi-disant pucelage & la demande de cinquante louis, lui parut n'être point novice dans pareil cas. Il arriva assez à tems pour que la Campoursi, qui étoit encore entre les bras de de Jouques, qui s'étoit surpassé, ne pût avoir aucun soupçon.

Quelque tems après cette avanture, il en arriva une à de Jouques qui ne

ne lui fut pas aussi agréable. Le Duc de Popoli étoit revenu d'Italie. Il passa par Aix & voulut voir la Campoursi. Ayant sçu qu'elle avoit un amant en titre, il lui fit proposer un rendez-vous secret. La Dame lui avoit trop d'obligation pour lui refuser cette bagatelle. Il ne fut différé que jusqu'à neuf heures du soir. Le Duc se rendit à cette heure chez elle. De Jouques ignoroit parfaitement ce qui se passoit. Sa Maîtresse lui avoit dit qu'elle se trouvoit incommodée & qu'elle se coucheroit de fort bonne heure. Il l'avoit cru pieusement, & s'étoit retiré. Le hazard lui fit rencontrer le Marquis d'*** qui le mena avec Monvalon souper chez la Catalane, dont il étoit amoureux, & qui logeoit dans la même maison que la Campoursi.

Sur la fin du repas, Monvalon s'étant levé de table, descendit dans la cour pour quelques nécessités. En passant devant la chambre de la Campoursi, il aperçut un homme assis sur les pieds de son lit, & la servante qui portoit un consommé. Surpris de la vision, il remonta chez la

la Catalane & dit à de Jouques ; je crois, mon ami, que la Dame de tes pensées se doit trouver mieux. Car j'ai vû un homme en habit galonné avec un point d'Espagne en or, qui lui faisoit avaler un bouillon. De Joucques crut d'abord qu'il plaisantoit. Mais l'habit galonné d'un point d'Espagne en or ayant frapé la Catalane, je parie dit-elle, que c'est le Duc de Popoli. Je ne sçai, continua Monvallon, si c'est un Duc, ou un Marquis. Mais je sçai bien que si c'est un Médecin, son deshabillé n'a rien de lugubre.

De Jouques voulut descendre pour voir ce dont il étoit question. On lui fit comprendre combien seroit sot le personnage qu'il joueroit, & que ce qu'il y avoit de mieux pour lui étoit d'avaler la pilule. Je vais voir, dit la Catalane, si c'est le Duc de Popoli, & si sa porte n'est plus entr'ouverte, nous attendrons qu'il sorte. Nous n'avons qu'à descendre dans la salle sans faire de bruit. Ce parti fut jugé le plus sage. Ils n'attendirent pas long-tems à être éclaircis. Il étoit deux heures après-minuit, & le

baud paroissoit honteux du cas. Ho, ho, disoit Monvalon, & qui a apris à M. d'Arbaud les plaisirs qu'on goute dans ces retraites odoriférentes ? Je croyois être le seul à qui le chemin en fut connu. Puisqu'il n'en n'est point ainsi, je lui céde tous mes droits. Allez, vivez en paix tous les deux, croissez & multipliez. Je ne vous troublerai plus dorénavant. Il leur tint parole. Car il quitta Toinon dès ce moment.

Quelque-tems après, l'Opéra retourna à Marseille, & Vintimille étant arrivé de ses terres, de Jouques comprit qu'il alloit être sacrifié à l'ancien Amant. Il se retira & prit lui-même son congé. Vintimille se remit avec la Campoursi. Mais ils ne restérent pas long tems ensemble. Il avoit apris une partie de la conduite de sa Maîtresse, & des gens charitables prirent le soin de ne pas lui laisser ignorer le reste. Ils se brouillérent, & Vintimille s'étant attaché ailleurs, la Campoursi partit pour l'Opéra de Lyon.

En y arrivant, elle y trouva Gaudet, cet Acteur de l'Opéra qu'el-

le avoit aimé autrefois. Ses feux se rallumérent. Elle ne put le voir sans sentir qu'il lui étoit toujours cher. L'absence avoit aussi réveillé l'amour de son amant ; ils s'aimérent de nouveau. Mais il leur arriva une étrange catastrophe, quelque-tems après le renouvellement de leur connoissance. Ils se plaignirent tous deux que l'amour leur avoit prodigué des fruits, dont les fleurs se sément dans les Temples de Cythére. Ils s'accusérent mutuellement de l'altération de leur santé. Les Chirurgieus qui se mêlérent du cas, leur certifiérent en forme que leur maladie étoit certaine Galaudet. fit un éclat infini. Il prétendit que sa Maîtresse seule pouvoit lui avoir fait présent du bijou dont il étoit possesseur. La Campoursi jura devant le Corps des Filles de l'Opéra, auquel présidoit la Mariette, qu'elle n'avoit vû que lui, & qu'elle ne doutoit point qu'il ne fut cause de l'état douloureux où elle étoit. Ce procès n'ayant pû être plaidé, sans que le Public en fut informé, la Campoursi quitta Lyon & fut à Paris quelque-tems à chercher pratique. Comme elle est fort

jolie,

lie, elle n'eut pas de peine à trou-
:r. Le Comte de M...... fut
ıelque-tems sur son compte. Elle
passé de lui au Comte de S.... F....
est entrée depuis à l'Opéra de Pa-
;, par le crédit de sa bonne amie
Mariette.

LETTRE V.

Histoire de la Mariette.

E premier amant de la Mariette, fut le Comte de Mirand. Elle oit Danseuse à l'Opéra de Toulou-, lorsqu'il devint amoureux d'elle. fut bien-tôt aimé. Aussi le méritoit-par sa figure, par son esprit & par s maniéres qu'il avoit pour elle. es bonnes qualitez ne le mirent pendant pas à couvert de ses in-félitez.

La premiére que sa Maîtresse lui : fut en faveur d'un Albanois nom-é Marc, venu à la suite de l'Am-ıssadeur de........ Il la vit, il ı devint amoureux. Il étoit riche
&

& bienfaite. En faut-il davantage pour émouvoir une fille de l'Opéra ? *Amour, tu perdis Troye. Or, précieux métal, que tu gagnes de cœurs!* Le Comte fut sacrifié, & l'Albanois obtint autant de rendez-vous qu'il en voulut.

Il sembla que le Ciel voulut faire tomber sur lui la perfidie de sa Maîtresse. L'Ambassadeur .... devint amoureux d'elle & trouva mauvais qu'un Gentilhomme de sa suite voulût lui disputer le cœur d'une femme qu'il aimoit. L'Albanois ne croyoit point que l'amour exigeât des égards, & quand il auroit cru, il étoit trop amoureux pour en avoir. La haine & le dépit agissant sur l'Ambassadeur, il l'accabla d'injures, & le toucha si fort, que l'Albanois s'oublia jusqu'au point de porter la main sur son Maître. Celui-ci jura de le faire périr. Il se plaignit au Ministre. L'infortuné amant de la Mariette fut réduit à se sauver, & quelque-tems après, se trouvant sans argent dans le cœur du Royaume où il se tenoit caché, il fut obligé de s'engager. L'Ambassadeur étant retourné

à

à............ Marc crut pouvoir reparoître. Il étoit Soldat & n'avoit pas un sol pour se dégager. Heureusement son Capitaine étoit de Toulouse. La Mariette, touchée du souvenir des plaisirs passez, obtint son congé absolu. N'ayant plus aucune ressource, il se mit Danseur à l'Opéra. Vous l'avez revû depuis à Marseille, où la Mariette arriva peu après. Elle y fit au bout de huit jours la conquête d'un nommé Bouisson, à qui pendant dix huit mois, elle a plus fait verser de pleurs que les sœurs de Phaéton n'en répandirent.

Il aimoit véritablement & n'étoit point du tout aimé. Comme il payoit excessivement, il passoit pour l'amant en place. La Mariette avoit soin de lui choisir bon nombre de Substituts. Le Chevalier d'Albert Saint Hippolite, étoit le premier. On prétend même qu'il étoit le maître du cœur, & que les autres, ainsi que Bouisson, n'étoient faits que pour aporter à l'offrande. Son départ pour Lyon fut un coup de poignard pour son amant. Le pau-

vre

vre garçon fut près d'un an à pouvoir se consoler.

Elle n'étoit point dans une pareille affliction. Aussi ne fut-elle pas long-tems sans faire un nouvel amant. Elle choisit Terrasson, Conseiller à la Cour des Monnoyes, qui jouissoit de trente mille livres de rente. Quoiqu'il fut marié, cela n'empêcha pas que ses affaires ne fussent bien-tôt concluës. Mais ce fut si malheureusement pour lui, qu'en deux ans il fut réduit au point d'abandonner sa femme, ses enfans, & de faire une banqueroute de plus de cinq cent mille livres.

L'éclat que ce désordre avoit causé obligea la Mariette de partir pour Paris. Elle est actuellement à l'Opéra avec Monsieur le P.... de C... qui, dit-on, l'aime passionnément. J'ai d'autant moins de peine à le croire, qu'elle joint beaucoup d'esprit au manége le plus rusé.

LETTRE VI.

Histoire des deux Sœurs Gaumini.

L'Histoire de Mariette vous aura laissé quelque chose de rude dans l'esprit. Celle des deux Gaumini l'adoucira. Vous connoissez la cadette, qui chante dans les Chœurs à Paris, & vous pouvez avoir vû l'aînée à Rouën & à Bourdeaux. Il lui est arrivé à Toulouse une avanture assez plaisante.

Le Baron de S...... en étoit excessivement amoureux. Elle se figura qu'il l'aimoit assez pour pousser la folie jusqu'au point de l'épouser. Elle le proposa au Baron, qui surpris d'une extravagance pareille, ne pût s'empêcher de lui dire ce qu'il pensoit d'une telle proposition.

La Gaumini ne se rebuta point par le peu de réussite qu'avoit euë une première tentative. Elle revint souvent à la charge & le menaça de le quitter entiérement. Le Baron qui

 l'ai-

l'aimoit à l'excès, n'osoit rompre avec elle, il songeoit à gagner du tems tant qu'il pouvoit. Enfin, fatigué de ses importunitez, il eut recours à un stratagème des plus comiques.

Il avoit un homme d'affaires, qui demeuroit dans une de ses terres auprès de Toulouse. Il lui proposa de s'habiller en Prêtre & de le marier avec sa Maîtresse dans la Chapelle du Château. Le Domestique consentit à tout ce que voulut son Maître. Le Baron, charmé de l'expédient qu'il avoit trouvé pour jouir en paix de sa Maîtresse, lui dit qu'il étoit résolu à l'épouser. Mais qu'il falloit, par les égards qu'il devoit à sa famille, que ce mariage fût ignoré. Il ajoûta qu'il avoit gagné un Prêtre qui les épouseroit dans une de ses terres.

La Gaumini au comble de la joye voulut partir sur le champ. Il n'y avoit que deux lieuës de Toulouse au Château du Baron. Ils y arrivérent à l'entrée de la nuit. L'homme d'affaires s'étoit déja masqué. Les amans passérent dans la Chapelle & reçurent la bénédiction nuptiale du Pré-

Prêtre, après quoi ils retournérent à Toulouse.

La Gaumini resta un an dans la bonne foi. Mais le Baron étant venu à se dégoûter, lui aprit l'état & le nom de celui qui les avoit mariez. Cette nouvelle la rendit furieuse. Elle vouloit porter ses plaintes au Parlement. Les amis du Baron lui conseillérent de ne point laisser éclater cette affaire. Il donna cinq cens écus à la Gaumini, & le mariage fut rompu.

Elle alla ensuite à Lyon, où elle ruïna un Négociant. De-là elle vint à Marseille. Mais n'ayant trouvé que des amans, qui ne suffisoient pas à la dépense qu'elle faisoit, elle alla à Rennes, où je croi qu'elle est encore.

Avanture de la cadette Gaumini.

Sa sœur, que vous voyez tous les jours dans les Chœurs, à Paris, perdit son pucelage pour douze cerises, c'est d'elle-même que je le sçai. Elle étoit fort jeune. Un homme, l'ayant emmenée dans sa chambre, sous prétexte de lui faire present d'une corbeille de fruits, en eut les derniéres faveurs, & comme il n'étoit

ni amant, ni discret, il fit venir un de ses amis, qui s'étoit caché dans une chambre prochaine & qui fut aussi heureux que lui. Elle eut ensuite plusieurs amans, parmi lesquels elle aima à la fureur un Comédien, nommé du Lac, dont elle eut un enfant. Ayant été obligée de le quitter, elle entra à l'Opéra de Marseille. De-là elle alla à Lyon, où elle resta quelque-tems. Dans la suite la Mariette trouva le moyen de la faire entrer dans les Chœurs à Paris.

Je vous avois promis quelques avantures de nos Filles de Théâtre. J'ai choisi celles qui sont les moins connuës. Il auroit été inutile que je vous entretinsse de celle de la Pelissier & de la Le Grand. Elles ont trop fait de bruit pour que vous les ignoriez.

LETTRE VII.

Histoire d'Angélina.

JE vais vous mettre à même, par le recit des avantures d'une Comédienne Italienne, de comparer les mœurs des deux Théâtres. Angelina nâquit à Naples de parens excessivement pauvres. Son pere étoit Sculpteur en bois, mais si ignorant dans son métier, qu'il avoit grand peine à entretenir sa femme & sa fille. Vis-à-vis de chez lui logeoit un jeune homme nommé Antonio, fils d'un Riche Négociant. Il voyoit souvent Angelina; il en devint passionnément amoureux, & fut assez heureux pour ne lui être pas indifférent. Quelque distance qu'il y eut entr'eux deux, il demanda à son pere la permission d'épouser Angelina. Ce fut inutilement. Ce Négociant, uniquement touché de l'apas des biens, s'emporta contre son fils & lui défendit absolument de voir sa Maitresse.

Antonio étoit trop amoureux pour obéir. Il continua ses assiduitez auprès d'elle. Son pere l'ayant appris, crut que l'absence le guériroit. Il l'envoya en Espagne auprès d'un Commerçant de ses amis. L'adieu de ces amans fut tendre. Ils versérent des pleurs, ils se plaignirent du sort, ils firent mille sermens de ne s'oublier jamais. Mais enfin il fallut céder. Antonio partit pour Cadix.

Angélina, éloignée de lui, se consoloit dans l'espérance de le revoir. Quel fut son désespoir, lorsqu'elle aprit que le vaisseau sur lequel il étoit avoit été pris par un Corsaire d'Alger ! La nouvelle de l'esclavage de son amant, pensa lui couter la vie. Les pleurs étoient la seule consolation qu'elle eût dans son malheur.

Au milieu de ces inquiétudes, elle se vit réduite à de nouveaux embarras. Son pere ennuyé d'un métier, qui ne lui donnoit pas déquoi vivre, quitta la Sculpture ; & s'étant aperçu que sa fille avoit une fort belle voix, il la fit entrer à l'Opéra de Naples.

Dans

Dans peu de tems, elle fit de si grands progrès dans la musique & dans le goût du chant, qu'elle gagna bien-tôt des apointemens considérables. De Naples ayant été à l'Opéra de Génes, elle y aprit une nouvelle qui redoubla tous ses malheurs.

Le pere d'Antonio avoit été obligé de faire banqueroute pour la perte d'un navire. Il étoit réduit dans l'état le plus pitoyable. L'amoureuse Angelina, ne put sçavoir la situation du pere de son amant, sans y être sensible. Elle lui fit rémettre quarante pistoles à Livourne, où il avoit été obligé de se sauver, sans qu'il pût connoître la main charitable d'où lui venoit ce bienfait.

Elle n'oublioit pas cependant de travailler aux moyens de retirer son Amant d'esclavage. Elle épargnoit le plus qu'il lui étoit possible, & amassoit ainsi de l'argent pour sa rançon. L'occasion lui eût procuré le moyen d'abreger tant de soins, si elle avoit pensé comme nos Comédiennes Françoises. Le Marquis Massimiani, Gentilhomme Romain, vit Angélina à l'Opéra de Gé-

qu'il aprit qu'il devoit sa liberté à sa Maîtresse ! Angelina resta encore quelque - tems a l'Opéra après son mariage. Elle entra ensuite dans les Concerts du Cardinal Ottoboni., & ayant par sa conduite gagné dequoi rétablir entiérement les affaires de son beau pere, elle se retira avec lui.

Cette histoire a quelque chose de si sage & de si vertueux, que vous penserez qu'il est impossible d'en tirer un juste préjugé pour les mœurs des autres Comédiennes Italiennes. J'en conviendrai avec vous. Mais examinez-les toutes, & vous ne verrez jamais dans leur conduite des déréglemens outrez. Vous avez connu la Cossoni à Londres. Elle avoit un amant. Pourroit-on se récrier là-dessus sans une espéce de pédantisme ou de cagoterie ? Une femme peut avoir une inclination, sans qu'on soit en droit de la mépriser. Il n'est pas un homme qui ait le moindre usage du monde, qui ne soit pénétré de la vérité de cette proposition, qu'il faut qu'une femme soit plus sage pour n'avoir qu'un amant, que pour n'en

ɔint avoir. Quel éfort fait-
ſe paſſer d'un plaiſir qu'elle
? Mais lorſqu'elle a ſenti la
r d'être trouvée aimable, que
r lui a prodigué ſes faveurs les
éres, qu'elle a été initiée aux
es les plus cachez, je ſoutiens
ιut une vertu infinie pour ne
comber à la tentation de mul-
ces plaiſirs. Vous ſçavez la
e de Buſſi, *ce n'eſt pas l'amour
s perd, c'eſt la maniére de le fai-*
finis cette réflexion. Il y
du ridicule à exiger que les
iennes Italiennes fuſſent plus
ıe les autres femmes. C'eſt bien
u'étant plus expoſées qu'el-
les ayent autant de vertu. Si
voir lû ma lettre, vous n'êtes
mon ſentiment, examinez à
a Troupe Françoiſe & l'Ita-
Vous y verrez des argumens
& démonſtratifs.

VIII. LET-

LETTRE VIII.

Sur le caractére des Italiens.

IL ne peut y avoir parmi les Italiens ni Historiens, ni Philosophes. Les grands sujets sont défendus chez eux: L'Inquisition est ennemie de la Métaphysique. Cette science donne à l'esprit trop de liberté. La vérité de l'Histoire passée ne peut se montrer dans un pays, où elle condamne perpétuellement les actions & la conduite de ceux qui vivent. Les Italiens n'ont qu'un seul Historien. Encore est il Vénitien. Fra-Paolo a saisi le moment pour écrire, que la République étoit brouillée avec la Cour de Rome.

Vous connoissez leurs bons Poëtes, le Tasse, l'Arioste, le Guarini, le Pétrarque. Depuis eux le tems n'a pas formé de Poëtes, qui les ayent égalez ou même aprochez. Les Théologiens écrivent perpétuellement en Italie & ne causent jamais de schismes. Ils font de gros volumes, qu'ils

qu'ils n'entendent point, & ils n'exigent pas que les autres les entendent. Plus une chose est obscure & mistérieuse, & plus elle devient respectable pour le petit peuple. Les Grands ne se donnent ni la peine de la croire, ni celle de l'éclaircir. Je pense qu'après les Hollandois, il n'est pas de peuple qui ait autant de bon sens. Pendant six mois que j'ai été à Rome, j'ai toujours vû dans la conduite des gens chargez des affaires la sagesse la plus consommée.

On s'égosille dans le Païs Protestans à force de crier contre la Cour de Rome. Le Pape & les Cardinaux sont ordinairement le sujet des déclamations des Réformez. J'en ai fait convenir plusieurs avec qui j'ai été en société à Rome, que c'étoit bien injustement. Le luxe des Cardinaux, dont on parle tant, a beaucoup moins de splendeur & de faste que la simplicité chrétienne d'un Evêque Anglican, dont les revenus sont fort considérables & qui porte le titre de Lord. Il est vrai que quelques Cardinaux, qui ont de grands biens de patrimoine soutiennent

Que le luxe de la Cour de Rome est beaucoup moindre qu'on ne le fait.

nent la dignité de leur rang. Mais n'est ce pas exiger une chose absurde que de vouloir réduire plusieurs Fils de Maisons souveraines, qui sont revêtus de la Pourpre, à la façon de vivre d'un Curé Janséniste, ou d'un Ministre Luthérien, qui ne crie si fort, que parce qu'il ne peut jouir d'un pareil bonheur?

Douceur de cette Cour pour les Protestans Etrangers.

Depuis que l'Inquisition est établie à Rome, je doute qu'elle ait jamais fait arrêter un Etranger. Lorsqu'il y en a quelqu'un qui tombe dans un cas de sa Jurisdiction, elle se contente de lui ordonner de sortir de l'Italie. Il est aisé de constater la vérité des faits que j'avance. Nombre de François & d'Anglois ont été à Rome & ne s'y sont pas plus contraints qu'ailleurs, la chose leur est impossible. Vous n'avez jamais oui dire que qui que ce soit se soit plaint d'avoir été arrêté. Ce n'est pas la faute de bien des Réformez. Ils parlent aussi librement à Rome qu'à Londres. Mais les Italiens n'y font pas attention, & s'ils ne voyoient pas des Anglois, qui affectent de parler & de tourner le dos dans les Eglises, lorsqu'on dit la

la Messe, je croi qu'ils ignoreroient s'il est des Réformez.

Il n'en est pas de même chez les Protestans. Il semble que l'idée de la Cour de Rome soit un poison qui les rendent furieux. Quelques Ministres se prêtent à cette manie & la poussent jusqu'à l'excès. Je ne sçai si vous avez jamais lû un livre fait par M. Jurieu, intitulé, *l'Accomplissement des Prophéties, ou la délivrance prochaine de l'Eglise. Ouvrage dans lequel il est prouvé que le Papisme est l'Empire Antichrétien, que cet Empire n'est pas éloigné de sa ruine, que la persécution presente peut finir dans trois ans & demi, après quoi commencera la destruction de l'Antechrist, laquelle s'achévera dans le commencement du siécle prochain.* Ce livre est en deux volumes *in-douze*. L'Auteur y a expliqué à sa mode toute l'Apocalipse, & a prétendu démontrer la vérité de son sentiment. Je ne conçois pas comment un homme qui avoit du génie, car on ne sçauroit lui en refuser, a pû donner dans une pareille vision. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il croyoit fermement

Déclamation des Protestans contre elle.

[illegible] [illegible] Dieu avoit fait naître le [illegible] [illegible] pour être l'executeur de [illegible] [illegible] & pour de[illegible] [illegible] [illegible] de France. *Il* [illegible] [illegible] [illegible] de la vie de [illegible] [illegible] [illegible] *lui-même avoit à* [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] *une* [illegible] [illegible] [illegible] *trouvé une ma-* [illegible] [illegible] [illegible] *pour faire* [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] *de Soldats qu'on* [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] *les Milices qui seroient* [illegible] [illegible].

[illegible] ces écrits, tout ridicu[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] aux yeux d'un Philoso[illegible] [illegible] [illegible] plus de Reformez, [illegible] les fameux Ouvrages du Ministre [illegible]. [illegible] de force & d'erudi[illegible]. [illegible] [illegible] veut être leurré de [illegible]. Dès le commencement de la [illegible] des Protestans, on l'a[illegible] les pareilles sottises. J'ai lû à Worms un livre de Luther. Le Pape y est peint à la tête avec ses habits Pontificaux. [illegible] a de grandes oreilles d'âne & une troupe de diables auprès de lui qui lui mettent la thiare sur la tête. Le peuple n'a pas été le seul, sur qui de pareilles folies ayent fait quelque impression. Il y a

a eu des gens de lettres à qui elles ont paru une ſuite de la révélation de Dieu. Voici les termes dont ſe ſert Sleidan.* *Luther fit faire une peinture pour rire, ce ſemble, toutefois prédiſante ce qui devoit advenir. Le Pape revêtu chevauche une groſſe Truye qui a amples tetins, laquelle il broche de ſes eſperons. Cependant il fait la bénédiction à ceux qui d'avanture ſe rencontrent; de la gauche il tient l'excrément humain encor tout chaud. La Truye ſentant l'odeur, leve le grouin vers ſa proye. Mais lui ſe moquant d'elle, & reprenant l'excrément, il faut, dit il, que tu endures que je monte deſſus toi, & que je te donne de mes eſperons maugré que tu en ayes. Il y a long-tems que tu me romps la tête du Concile, pour me diffamer plus librement. Voici le Concile que tu me demandes. Par cette Truye il ſignifioit l'Allemagne. Pluſieurs Papiſtes reprenoient en lui les railleries comme meſſéantes & peu honnêtes. Mais il avoit ſes raiſons qui le mouvoient, & gens ſenſez eſti-*

* Hiſtoire de l'état de la Religion & Républiq e ſous Charles-Quint, par Jean Sleidan. *liv.* 16. *pag.* 264.

estimoient qu'il voyoit plus loin. Car même en ses livres on trouve plusieurs prophéties des choses de grande conséquence jà accomplies.

Vous voyez que ces sortes d'images étoient regardées, comme quelque chose de bien essentiel à la dispute dont il s'agissoit. Qu'auroit-on dit, grand Dieu, si M. de Meaux avoit été mettre pareille pasquinade à la tête de ses Variations? Si les Théologiens qui ont causé des différends dans la Religion, il y a deux cens ans, revivoient aujourd'hui, ils seroient étonnez de voir combien les habiles gens, qui sont venus après eux, ont poussé loin une matiére qu'ils n'entendoient que médiocrement. Calvin & Beze seroient fort heureux de servir de Freres Lais à du Moulin & à M. Claude. Je ne pense pas que les Théologiens Catholiques du Colloque de Poissi eussent brillé auprès de Messieurs Nicole & Arnaud, & de M. de Meaux.

LETTRE IX.

Sur les Espagnols.

LA bonne Philosophie est inconnue en Espagne. Il n'est pas de pays dans l'Europe où il soit plus expressément défendu de penser & d'agir en conséquence. Il en couta cher à Galilée d'avoir rendu publique une découverte que la vérité a confirmée. En un mot, ce Philosophe fut enfermé dans l'âge le plus avancé, pour avoir démontré une proposition que l'ignorance des Moines n'aprouvoit point. C'auroit été encore pis en Espagne.

La bonne Philosophie inconnue en Espagne.

Les Italiens n'écrivent pas, mais ils pensent ce que les autres écrivent. Gênez par l'Inquisition, ils se contentent de nourrir leur esprit des ouvrages des autres Nations. Les Espagnols n'écrivent ni ne pensent. Leurs Livres Philosophiques sont des ramas d'idées fausses & gigantesques, puisées dans les ouvrages inintelli-

gibles d'Aristote & de ses Disciples, dont les Moines leur permettent la lecture. L'étude de la Philosophie ne sert chez eux qu'à augmenter les ténèbres & le cahos de leur imagination.

Etat des Sciences dans ce Royaume.

Leurs Bibliothéques ne sont composées que de Théologiens, de Romans & de Poëtes. Ils ont eu quelques grands Ecrivains. Mais quelque talent que la nature leur eût prodigué, ils n'ont pû s'affranchir entiérement du génie de la Nation. Vous connoissez la conquête du Mexique. Cette histoire un morceau à comparer avec ce que l'Antiquité nous a laissé de plus parfait. L'Auteur est malheureusement tombé dans le récit d'une foule de miracles, dignes d'être écrits par un Pere Servite ou par un Mathurin.

Bigoterie de ses meilleurs Ecrivains.

Miguel de Cervantes est le seul Espagnol, dont les Ouvrages ne soient pas mêlez de plusieurs traits de dévotion. Il n'a pourtant pas été entiérement exempt du défaut de sa Nation, & tout grand homme qu'il étoit, il n'a pu éviter cet écueil dans l'Histoire de l'Esclave Algérien. Il fait avoir plusieurs conversations à

sa

sa Maîtresse avec *Lesa Maria*; *la Madona* vient toutes les nuits lui ordonner d'aller en Espagne, & le nœud de cette episode, une des plus touchante du Livre, n'est fondé que sur un miracle.

Quelque génie qu'ait un Auteur, il ne put jamais vaincre entiérement les préjugez de l'éducation. Tout homme qui connoîtra les mœurs des Peuples, distinguera de quelle nation est un Auteur, dans quelque langue qu'il ait écrit. Je n'ai jamais lû de Livres Anglois, où il n'y ait quelque chose contre les François; d'Italiens, où il ne se trouve d'idées folles; d'Espagnols, qui ne soient farcis de miracles, & de François, où l'Auteur ne se loue dans sa Préface.

Ce que c'est que le Théâtre Espagnol.

La dévotion des Ecrivains Espagnols s'étend jusqu'à leur Théâtre. La Vierge, les Apôtres, S. Jérome, S. Chrysostome, les Mystéres les plus augustes de la Religion, sont le sujet de plusieurs de leurs Comédies. Ce n'est pas que bien des Poëtes, & entr'autres Don Lopès de Vega, excellent Comique, n'ait

n'ait fait des Piéces profanes. Mais elles ne plaisent qu'aux Grands & à quelque gens de bon goût. Le Peuple aime mieux voir deux Saints sur le Théâtre, qu'Achile & Agamemnon.

Tout homme en Espagne qui sait lire & signer son nom, prend grand soin d'orner son nez d'une paire de lunettes fort amples, dût-il voir beaucoup moins que s'il n'en portoit pas. Il faut qu'il se résolve de passer pour ignorant, ou de se soumettre à l'usage.

Galanterie des Espagnols.

On dit que ce pays est le pays de la galanterie. Je le regarde comme l'antipode. Peut-on apeller galanterie de racler pendant toute une nuit une maudite guitarre sous une fenêtre, d'entendre huit ou dix Messes, pour donner de l'eau benite en sortant de l'Eglise à sa Maîtresse, & de se morfondre à lorgner à la promenade de deux cent pas de loin ? Ceux qui ont parlé de cette façon, n'ont connu les amours des Espagnols que dans des Romans faits à Paris.

Leurs cérémonies & leurs titres.

Le cérémonial est une des choses que cette Nation observe avec le plus

plus d'exactitude. Les affaires les plus pressantes dussent-elles péricliter, il faut que l'étiquette soit respectée. Les titres sont ici en si grande abondance, que joint à la quantité des noms de Baptême, un homme peut former un volume de leur seule énumération. Je vous envoye, pour vous amuser, l'adresse de l'Epître Dédicatoire de l'Histoire du régne d'Auguste II. Roi de Pologne, dédiée par l'Abbé de Parthenay à l'Ambassadeur d'Espagne.

LETTRE X.

Sur les Flamands.

LE quart des habitans de Bruxelles sont apellez Monseigneur. Il y a plus d'Excellences dans cette ville, qu'il n'y a à Rome d'Evêques *in partibus*. En Flandre tout est Baron, Comte, Marquis. Les Allemands sont des Bourgeois; sur le préjugé de la Noblesse, eu égard aux Flamands. Un homme dès qu'il s'éveille le matin, prend

Entêtement des Flamands sur la Noblesse.

prend grand soin de se dire à lui-même qu'il est Gentilhomme, le reste de la journée il ne le laisse ignorer à personne, & quiconque l'aproche l'aprend bon gré malgré qu'il en ait. Les Seigneurs Bruxellois sont dans une consternation infinie de ce que la présence de l'Archiduchesse les empêche de se promener dans la ville en carosse à six chevaux. Leurs seize quartiers sont blessez de n'être voiturez que par deux.

Décadence de la Peinture chez eux.

La Peinture est ici dans un triste état. Il ne reste plus de l'Ecole de Rubens & de Van Dyk, que quelques tableaux dans les Eglises & dans les Cabinets des curieux. Les Peintres répandus aujourd'hui dans la Flandre sont de véritables barbouilleurs. Il y en a un à Bruxelles qui copie parfaitement. Mais qu'est-ce que cela, eu égard aux grands hommes qui ont vécu dans ce pays?

Une Comédie Françoise de Province roule dans les grandes villes. Je lui ai vû estropier le Rhadamiste de Crébillon.

Rousseau est ici. On y pense sur lui comme nous faisons à Paris. On esti-

estime son édition de Soleurre : on ne lit point ces derniers ouvrages.

LETTRE XI.

Sur les Allemands.

TOut Livre en Allemagne, qui n'est pas en trois volumes *in-folio*, est regardé comme nos brochures de deux ou trois feuilles d'impression le sont à Paris. Un Auteur Allemand dont la matiére ne sera pas vaste, s'il n'a ni Commentateur, ni Glossateur, ne passe guéres six ou sept volumes. Mais si un Commentateur a pris soin de l'éclaircir, ses remarques font aller le livre jusqu'au douziéme volume. Il arrive quelquefois qu'on donne de nouvelles explications sur le Commentaire. Alors un Auteur fait une Bibliothéque. Vous me demanderez de quoi sont remplis ces *infolio*. *Sunt verba & voces, pretereaque nihil.*

Grosseur énorme & inutile des Livres des Allemands.

Il n'est pas que vous n'ayez jetté les yeux sur le *Theatrum vitæ humanæ*

en dix volumes énormes. Vous y trouverez moins de bonnes choses que dans la seule première feuille du Dictionnaire de Bayle.

Eloge de quelques-uns. Il y a pourtant de grands hommes en Allemagne. Vous avez lû le Traité *De jure belli & pacis*, de *Grotius*,* Ouvrage utile aux Princes & aux Peuples. *Le droit de la Nation & des Gens*, par le Baron de Pufendorff qui étoit Allemand, ne lui est pas inférieur, & on estime avec raison son introduction à l'Histoire Universelle. Ces deux Ouvrages n'ont rien de l'horrible cahos des Livres des Sçavans en *us*.

De la Poësie Allemande. La Poësie n'est pas faite pour les Allemans. Pégase seul peut les inspirer. Les Muses fuyent une langue aussi dure. Charles-Quint disoit, que s'il vouloit parler à Dieu, ce seroit en Espagnol, à sa Maîtresse en Italien, à ses amis en François, à ses chevaux en Allemand. Leurs Comédies & leurs Tragédies sont si mauvaises, qu'ils ne se donnent pas la peine de les voir représenter. Il y a

* *Grotius* est né en Hollande, mais il a écrit cet Ouvrage en Allemagne.

a des Troupes Françoises dans toutes les Cours d'Allemagne.

Les beaux Arts sont chéris & cultivez dans ce pays, & quoiqu'il n'y ait pas de Peintres ni de Sculpteurs d'une grande réputation, les Etrangers qui excellent y sont parfaitement bien reçus. La Musique y est fort aimée & sur-tout l'Italienne. C'est le goût de l'Europe entiére. On n'y méprise pourtant pas la nôtre, & les Allemans ne se laissent pas surprendre aisément à la prévention.

Estime que les Allemans font des beaux Arts.

Ils sont francs, honnêtes gens, braves soldats, remplis de candeur & de probité, incapables de se prévenir pour une nation plûtôt que pour l'autre. Quoique nous soyons en guerre, la vérité n'en doit pas moins être dans la bouche d'un François qui fait gloire de l'aimer.

Eloge de ces Peuples.

LETTRE XII.

Sur les Turcs.

Mille gens en France regardent les Turcs comme une Nation

barbare, à qui le Ciel n'a donné que les idées les plus communes & les plus grossiéres. On revient bien de ce préjugé, pour peu qu'on les ait fréquentez. Quand je vous parle des Turcs, c'est des Lévantins, ou Sujets du Grand-Seigneur, des Arabes & des Persans. Je n'y comprends point cette foule de Voleurs & de Bandits, ramas & excrément de toutes les Nations, établis sur la Côte d'Afrique.

Probité des Turcs.

Pendant six ou sept mois que j'ai demeuré à Constantinople, j'ai étudié avec un soin infini les mœurs & les coutumes des habitans. J'ai reconnu dans tous les Musulmans beaucoup de bon sens, de probité & de candeur. Les banqueroutes, si fréquentes en France, sont presque inconnuës dans le Levant. La bonne-foi y sert de Notaire. On y ignore les contrats d'assurance & de garantie. Les dépôts s'y font sur la bonne-foi, ou tout au plus sous seing-privé. Il seroit absurde de croire qu'il n'arrive jamais aucune friponnerie. Les Turcs sont hommes & sujets à l'humanité. Mais

sur

ſur ce qui regarde la probité, je les crois plus exacts que les autres.

Etat des Sciences chez eux. Nous les regardons comme des gens à qui les Sciences ſont inconnuës. C'eſt avec auſſi peu de raiſon. Ils n'étudient pas le Grec & le Latin. Ces langues ne leur ſont d'aucun uſage. Mais il y a des Collèges publics, où ils aprennent l'Arabe & le Perſan. Leurs meilleurs Ecrivains ont écrit dans ces langues, & ce ſont les ſeules qui leur deviennent néceſſaires. Il n'y a chez les Turcs, ainſi que chez nous, que deux ſortes de perſonnes qui s'apliquent à l'étude, les Eccléſiaſtiques & les gens de loi, ce qui revient à nos Théologiens & à nos gens de robe. Il leur ſeroit auſſi inutile d'entendre S. Auguſtin, S. Thomas, Cujas & Bartole, qu'aux nôtres de ſçavoir les Commentaires ſur l'Alcoran, le recueil des Fetfa des Muphtys, & les Ordonnances du Grand Seigneur.

Leurs Philoſophes. Ils ont quelques Hiſtoriens aſſez bons, mais en fort petit nombre. Les Philoſophes ne leur manquent pas. La plûpart ſont Arabes & Perſans,

sans mauvais, obscurs & diffus; mais pourtant plus sensez, plus nets plus intelligibles & moins en état de brouiller le jugement que le Docteur Scot & les autres Docteurs subtils de l'Ecole. Lisez Avicenne & Averroès, vous n'y trouverez rien qui aproche du ridicule des *à parte rei*, ou *à parte mentis*. Que diroit un Turc, si après dix ans d'étude, son Maître ne lui avoit rempli l'esprit que de mots bisarres de forme substantielle, d'argument *in Baroco*, de syllogisme *in baralipton*? Il jugeroit de nous peut-être moins avantageusement que nous ne pensons de lui.

Leurs Poëtes. La Poësie n'est pas inconnuë chez ces Peuples. Ils ont plusieurs Poëtes. A la vérité ces Ecrivains ont le cerveau un peu échauffé, & leurs métaphores & leurs images sont excessivement hyperboliques. Il y a pourtant du beau & du bon dans leurs ouvrages.

Homére défendu sur le mélan- Je connoissois un jeune Poëte Turc, nommé Achmet Chelebi, qui parloit fort bien Italien. Il m'a apris une chose assez particuliére, & qui eût

servi

servi infiniment à Madame Dacier dans ses disputes sur Homére. Comme nous parlions souvent des talens que demande la Poësie, il me dit que la Langue Persane & l'Arabe étoient une des choses les plus essentielles à la versification Turque, par la quantité de mots & de tours de phrases; qu'on étoit obligé d'emprunter de ces langues étrangéres, pour donner à la Turque plus de force & plus de douceur en même-tems. Comment, lui dis-je, vous mêlez des termes & des expressions de plusieurs idiômes dans vos Poësies : C'est ainsi, me dit-il, que tous les Ouvrages qui sont pour les Sçavans doivent être écrits. Cette Langue s'apelle le Turc Farsi. On ne la parle que dans le Sérail & chez les Gens de science. L'Arabe sert à donner plus de force, le Persan plus de tendresse, & le mélange de ces trois idiômes ne fait qu'un langage plus parfait. Il y a à la vérité bien des Livres qui ne sont écrits que dans un seul idiôme. Tels sont principalement les Historiens, qui doivent être à la portée de tout le

ge des Dialectes Grecques.

monde. Mais pour les Poëtes, surtout les bons, ils se servent du Turc, de l'Arabe & du Persan, selon qu'ils jugent qu'il convient à leurs ouvrages.

Je trouvai ce qu'Achmet Chelebi m'avoit dit si extraordinaire, que j'en parlai au Comte d'Aillon, neveu du Marquis de Bonac, qui sçavoit parfaitement le Turc. Il me dit la même chose. Le Noir & Fournetis, deux Dragomans de l'Ambassadeur, me confirmérent dans cette opinion.

Réflexions sur un mot de M. de Fontenelle touchant cette maxime.

J'ai réfléchi depuis que c'étoit avec quelqu'espéce d'injustice que Mr. de Fontenelle avoit comparé Homére, lorsqu'il avoit employé plusieurs dialectes dans son Iliade, à un homme qui composeroit un Poëme en Picard, en Champenois, en Languedocien & en Breton. Ces idiômes, n'ont point entr'eux le même raport que les dialectes différentes des Grecs. Il y a même aparence qu'il en étoit chez les Grecs commes chez les Turcs; c'est-à-dire, que leurs Sçavans se servoient de ce qu'ils trouvoient de beau dans les

idiô-

idiômes différens. Aussi voyons-nous que Pindare en a employé quelquefois deux différens dans ses Odes.

Je ne fais point cette réfléxion pour condamner M. de Fontenelle. Les grands hommes, tels que lui, méritent que quelque raison qu'on croye avoir, on suspende son jugement ; & quand il y auroit encore plus d'aparence à ce que je dis, l'autorité d'un génie aussi beau & aussi étendu me feroit douter de la justesse de mon raisonnement.

Musique des Turcs.

Les Turcs sont mauvais Musiciens, ou, pour mieux dire, ils ne le sont point du tout. Ils jouent de la guittare, du tamboura, du tympanon quelques airs, qu'ils aprennent par routine, comme nos borgnes & nos aveugles aprennent à jouer du violon & de la vielle.

Leurs Comédies.

J'ai vû des Comédies Turques à Constantinople. Les Troupes qui jouent devant les hommes n'ont point de femmes, & il n'y a point d'hommes dans celles qui représentent devant les femmes. Ces Comédiens n'ont pas de Sale. On les envoye cher-

chercher dans les maiſons des particuliers qui veulent les voir. Les Piéces qu'ils repreſentent ſont des impromptu, tels que la plûpart des ſcènes de notre ancien Théâtre Italien. Voici le ſujet d'une Piéce, que je vis repreſenter chez l'Ambaſſadeur de Moſcovie.

Sujet d'une de leurs Comédies.

Un pere part de Conſtantinople pour s'en aller à Alep. Il recommande à ſon fils une Eſclave Georgienne, qu'il avoit achetée & dont il étoit amoureux. Son fils devient lui-même ſenſible aux attraits de la Maîtreſſe de ſon pere. Il ne peut s'empêcher de le lui dire: Elle l'écoute & vient à l'aimer à ſon tour. Le fils forme le deſſein de l'enlever & d'aller à Andrinople. Le pere arrive dans ce tems-là & rompt tous les projets. Le fils tombe dans une affreuſe mélancolie. Le pere craignant que ſon fils ne meure, cherche le ſujet de ſa triſteſſe, & l'ayant apris, il lui donne ſa Maîtreſſe, dont il lui fait un ſacrifice.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'extravagant dans ce ſujet. Il eſt vrai que la Piéce dure trois ans, au lieu de la ré-

régle des vingt-quatre heures, que les bienſéances n'y ſont pas mieux obſervées, que le ſtile en eſt ſi ordurier, qu'il n'y a point de Soldat aux Gardes qui ne fut ſcandaliſé de certaines ſcènes.

Les Comédiens qui jouent les rôles des femmes, ſont des jeunes gens d'une très-jolie figure. J'ai vû chez la femme du Chancelier de France, nommée Madame Belin, une Troupe de Comédiennes Turques. Nous étions cinq ou ſix, qu'on avoit fait entrer en ſecret. J'ai trouvé une troupe auſſi mauvaiſe que l'autre. Celle des hommes me paroiſſoit même plus ſuportable.

LETTRE XIII.

Sur la Religion des Turcs.

JE n'avois pas moins d'envie de m'inſtruire de la Religion des Turcs, que de leur façon de penſer ſur les ſciences. Achmet Chelébi n'étoit pas propre à me fournir ces éclair-

éclairciſſemens. Il étoit auſſi mauvais Turc, que bien des Poëtes François ſont mauvais Catholiques. Je ſentois qu'il ne me donneroit que de nouveaux doutes ſur le ridicule affreux que nous attachons à la croyance Muſulmane. Je voulois un homme, qui perſuadé de ſa Religion, voulût la défendre ſincérement. Je me faiſois un plaiſir de voir ſi on pourroit excuſer cet amas d'extravagances qui ſont répandues dans l'Alcoran. Un Médecin Juif me fit connoître un Effendi, apellé Oſman, grand Théologien Turc, & parlant parfaitement l'Italien.

Défenſes de Mahomet, par raport aux violences qu'il a exercées.

Je lui propoſai d'abord pluſieurs queſtions. La premiére fut ſur la façon dont Mahomet avoit étendu ſa Religion, je veux dire, ſur les violences, & les brigandages qu'il avoit exercez pour la faire recevoir. Ecoute, me dit-il, tu es dans le préjugé de tous ceux de ta Nation. Notre Prophête ne s'eſt porté à ces excès, que parce qu'il y a été forcé par le Tout-puiſſant, qui vouloit l'obliger à punir un Peuple dont les vices avoient comblé la meſure. Regar-

garde dans la Bible, qui est un Livre Sacré dans ta Religion. Tu verras que Dieu ordonna aux Juifs de massacrer & d'exterminer jusqu'aux enfans à la mammelle de certaines Nations qui avoient mérité sa colére. Pourquoi loues-tu & aprouves-tu dans les uns ce que tu blâmes dans les autres ? Avant de condamner une action, il en faut regarder le motif. D'ailleurs, Mahomet avoit des droits pour recouvrer le *Cherifat* de la Méque, que ses Ancêtres avoient possédé pendant plusieurs générations, & ayant été traversé dans cette entreprise par plusieurs Princes voisins, il usa de représailles. Si tu veux regarder Mahomet comme l'Envoyé de Dieu, tu ne peux point lui faire un crime d'avoir obéi, ainsi que les Chefs du Peuple Juif firent autrefois. Si tu veux le considérer comme un Prince, pourquoi condamnes-tu en lui ce que tu loues dans Alexandre, dans Jules-César & dans une partie des Monarques du monde.

Notre Prophête n'a jamais condamné personne à mort, à cause de sa Religion, Il s'est contenté d'imposer

Tolérance Turcs.

poser un tribut à ceux qui ne vouloient point embrasser la Loi. Regarde toutes les Religions, tu les verras permises & exercées au milieu de la Ville Impériale avec autant de tranquilité que dans les Etats de ton Prince.

Comment il se justifie la pluralité des femmes.

Je viens, continua *Osman Efendi*, à la pluralité des femmes & à la liberté que nous avons d'entretenir plusieurs concubines. Cette maxime, que vous condamnez vous autres Chrétiens, est aussi ancienne que le monde. *Lamech* n'épousa-t'il pas deux femmes, peu de tems après la création de la terre; c'est-à-dire, dès qu'il y eut quelques femmes de plus qu'il n'y avoit d'hommes? Cependant il ne fut pas censuré de Dieu pour une telle conduite. Jacob ne prit-il pas les deux sœurs en mariage dans le même tems, & n'avoit-il pas outre cela des concubines? David le Prophête, n'eut-il pas plusieurs femmes, & dans les derniers jours de sa vie, qui furent destinez à la pénitence, se fit-il un scrupule de faire choix d'une jeune beauté? Salomon, le plus sage des Rois, inspiré de Dieu n'en

fut

fut point abandonné, pour avoir un nombre infini de concubines, mais pour avoir idolâtré par complaisance pour elles, ce qui lui fut également arrivé, s'il n'en eût eu qu'une & qu'il l'eût assez aimée pour pousser la complaisance jusqu'à cet excès horrible. Considére combien notre coutume est plus utile à la société, que celle des Chrétiens. Lorsqu'une femme chez toi se trouve stérile, son mari devient inutile à l'Etat. Il est puni lui-même, sans l'avoir mérité, des défauts de son épouse, & privé pour jamais du doux nom de pere. De-là viennent les mauvais ménages & la débauche outrée dans laquelle se plongent ceux de ta Religion, & que tu reproches à tort aux Musulmans, à qui la Loi divine, que leur a donné leur grand Prophéte, permet par une sage maxime la pluralité des femmes, que la Nature semble nous conseiller.

Tu te récries mal-à-propos sur les plaisirs de notre Paradis. Les railleries que tu en fais ne décident rien, à moins que tu ne veuilles exiger que des plaisanteries servent de raisons. Je veux te convaincre, poursuivit Osman,

Ce que les Turcs disent sur leur Paradis.

Osman, par tes propres préjugez. Tu penses qu'un jour tu reprendras ton même corps & que tu seras dans le Paradis comme tu es actuellement dans le monde. Or si tu crois donc que l'odorat, la vuë, le goût, le toucher, seront rendus aux hommes, comme il faut nécessairement que cela arrive pour qu'ils ayent leurs corps parfaits, quelle difficulté, ou plûtôt quelle honte trouves-tu aux plaisirs délicieux que Mahomet nous promet? Lorsque Dieu créa Adam & Eve dans l'état d'innocence, suposé qu'ils y eussent toujours resté, n'auroient-ils pas goûté les charmes de l'amour, ses transports, ses soupirs, cette joüissance qui nous attend dans le Ciel? Tout cela ne leur eut point paru honteux. Ils auroient pourtant été dans un état aussi pur & aussi saint que celui où seront les Justes. S'il y avoit de la bassesse à contenter des desirs aussi innocens que ceux de l'amour, il y en auroit autant à jouir des plaisirs des autres sens. Or c'est ce qui n'est point, puisque les Anges mangent en Paradis. Aussi est-il dit dans la Bible, que la manne,

ne, que le Tout-puissant fit tomber dans le desert, en faveur des Juifs errans, étoit la nourriture des Anges.

Quelques foibles que fussent ces raisons, j'étois surpris de voir qu'elles eussent une aparence de bon sens. Je ne m'étois pas persuadé qu'on pût colorer de pareilles impertinences. Son excuse pour la pluralité des femmes n'étoit pas ce qui me surprenoit. J'avois fait les mêmes réflexions que lui sur leur stérilité, & il est peu de gens à qui elles ne soient venues dans l'esprit. Mais quant au ridicule Paradis de Mahomet, j'ignorois entiérement ce qu'il pourroit me dire. *Nil est tam absurdum quod disputando non fiat probabile.*

Je comptois que cette conversation ne serviroit qu'à m'éclaircir si les Turcs avoient quelqu'idée de leur Religion, qui pût en pallier le ridicule. Elle produisit en moi une réflexion que j'ai fait faire depuis à bien de mes amis Protestans & Arméniens. Messieurs, leur ai-je dit, vous ne voulez que l'Ecriture & vous l'expliquez à votre fantaisie. Les

Remarque en faveur des Peres de l'Eglise.

Turcs en font de même. Elle leur sert à prouver que les Anges mangent en Paradis. Je ne suis pas plus obligé de croire l'un que l'autre. Vous permettrez, dans le doute, que je m'en raporte à Origène, à Tertulien, aux premiers Peres de l'Eglise. Ils avoient vû les Disciples du Messie, ou peu s'en faut. Vous aurez assez de bonne-foi pour m'avouer qu'ils devoient être mieux instruits que ceux qui sont venus douze ou quinze cens ans après.

LETTRE XIV.

Sur les Hollandois.

Liberté des Hollandois.

C'EST ici le pays du bon sens & de la liberté; la première de ces qualitez entraîne l'autre nécessairement. L'homme en Hollande n'est sujet qu'aux Loix. C'est elles seules qu'il craint & qu'il respecte. Libre dans tout ce qui ne va point contre l'Etat, il ne connoît d'autres Maîtres, que la vertu & son devoir.

On

On croiroit qu'il y a deux Nations en Hollande, le bas Peuple & les Bourgeois. Le caractére des uns est aussi éloigné de celui des autres, que celui des François l'est des Portugais. Les Bourgeois sont affables, polis, serviables, incapables d'aucun mauvais procédé. La Populace y est brutale & insolente jusqu'à l'excès. Il est difficile de la réduire à changer. On peut faire des Loix qui ordonnent de servir l'Etat, de payer des impôts. Mais on n'en fait point sur la politesse, & tout ce qui n'a pas force de Loix n'oblige en rien les Hollandois. Une espéce d'égalité, qu'il faut qu'il y ait dans les Républiques, est en partie la cause de l'insolence du Peuple. Un Seigneur des Etats-Généraux, dont le carosse rencontre en chemin le chariot d'un Paysan, doit se ranger ainsi que le Manant. Il faut que tous les deux ayent la moitié de la peine. Ses Valets se garderoient bien d'insulter le Chartier; ou encore moins de le battre. Il est Citoyen de la République, il ne reconnoît le Magistrat que lorsqu'il est dans ses fonc- Leur Caractére.

tions. Ailleurs chacun est égal.

Leur amour pour la Patrie.

De cette liberté naît l'amour de la Patrie. Chaque Hollandois regarde la République comme une bonne mere, dont il doit conserver les privileges. Ces sentimens sont si parfaitement gravez dans les cœurs, que rien ne peut les en éfacer. La différence de Religion, par-tout ailleurs si nuisible, ne cause pas le moindre trouble. Celle de l'Etat est la Protestante; mais loin de tyranniser les autres, elle assure leur repos.

Leur tolérance avantageuse pour les Sciences.

De ce ramas de Religions s'éléve une foule de grands hommes & d'illustres Ecrivains. La liberté qu'ils ont de donner l'essor à leur génie, leur donne un avantage considérable sur les autres Savans.

La Hollande semble être la patrie des Philosophes. Libres du joug qu'on impose ailleurs à la raison, ils sont les maîtres d'en faire usage.

C'est à la sage Police de ce Pays que l'Europe est redevable des Ouvrages des plus grands hommes. Sans cette liberté, si bien établie, la moitié des Œuvres de Bayle n'eussent ja-

jamais vû le jour. Une foule de Moines eussent fait suprimer l'impression, ou peut-être l'Auteur gêné n'eut jamais songé à composer ses Livres.

Le Commerce est l'occupation d'une bonne partie des Hollandois. Comme il n'y a guéres d'autre Noblesse chez eux, que celle que donne la vertu & le mérite, on y voit peu de ces illustres fainéans, dont le métier est de ne rien faire & souvent de mourir de faim. Un Commerçant ici ne croit point que son état soit vil ; & comment le penseroit-il, puisqu'il est tous les jours à même, en sortant de son magasin, de remuer l'Europe entiére ? Il y a tel Marchand à Rotterdam & à Amsterdam, dont la voix peut décider du sort de la guerre ou de la paix.

Cas qu'ils font du Commerce.

On ne se prévient point dans ce Pays ni pour ni contre aucune Nation. L'esprit, la science, le mérite sont chers aux Hollandois par tout où ils le trouvent. Je les ai entendu parler de nos derniéres guerres. Ils ne dissimuloient point leurs avantages ; mais ils ne cachoient pas leurs

Leur éloignement de toute prévention.

pertes. Plusieurs avec qui j'ai été en relation rendoient justice à la sagesse de notre Ministére d'a present. Ils louoient la conduite & le secret des affaires. Ils avouoient que ceux qui sont a la tête de l'Etat le conduisoient parfaitement, & j'ai trouvé chez eux cent fois plus de candeur que chez des François, a qui j'ai entendu tenir là-dessus des discours pitoyables.

Eloge du Duc de Richelieu.

Le Duc de Richelieu a été quelque-tems en Hollande. On dit ici de lui ce qu'on en dit à Paris. Aimable, poli, plein de génie, gagnant tous les cœurs & fait pour être aimé, voilà comme le representent tous ceux qui m'en ont parlé. Tous m'ont tenu le même langage. On est heureux, quelque rang qu'on ait, lorsqu'on peut avoir une pareille réputation dans l'Europe entiére.

Et de quelques Seigneurs François.

Plusieurs personnes m'ont demandé s'il y avoit chez nous d'autres Seigneurs de son caractére. Je leur ai répondu que j'en connoissois qui méritoient les mêmes éloges. Vous voyez bien que cela tombe sur Mr. le Duc de Vaujour, & sur Mr. le Comte d'Ayen. Quoique je n'aye pas

pas l'honneur de connoître le dernier, je ne craignois point de dire qu'il étoit fait pour plaire. La voix du Peuple est la voix de Dieu, Il est estimé trop généralement, pour que j'eusse peur de mentir en le louant.

Concert de Mr. de Liz.

J'ai été pendant mon séjour à la Haye à un fort beau concert, que donne le célèbre Franscisco Lopez de Liz, Juif Portugais, qui a des richesses immenses. Cette assemblée se tient chez lui tous les mardis, dans une sale superbe par la dorure & les ornemens. Tout honnête homme peut y aller. Il est sûr d'être parfaitement bien reçu. Les rafraîchissemens & les confitures y sont répandues avec profusion. On dit que la dépense de ce concert va à plus de quatre-vingt mille livres de notre monnoye par an. Je le croirois sans peine. Je n'ai vû chez aucun Prince Souverain rien d'aussi magnifique.

J'ai eu une conversation assez plaisante avec ce riche particulier sur les Filles de l'Opéra. Il doit les connoître mieux que personne. Elles lui ont

ont assez couté. C'est en vérité un fort honnête homme & généralement aimé dans ce pays. Apres avoir été deux heures avec lui, il a eu une impatience infinie de me connoître. Quelque fâché que j'aye été de ne pouvoir pas le satisfaire, je n'ai point voulu violer la ferme résolution que j'avois prise de ne point me nommer en Hollande.

Je vous enverrai au premier jour mes doutes Métaphysiques. J'acheve de les mettre en état de paroître. J'y joindrai une petite brochure Latine, intitulée ; *Superstitionis arcana revelata*.

FIN.

LETTRE
DE MONSIEUR
LE MARQUIS
D'ARGENS,
AVEC
LA RÉPONSE
DE
MONSIEUR DE P***;

Servant de Supplément à ses Mémoires.

LETTRE
DE MONSIEUR
M. LE MARQUIS
D'ARGENS,
AVEC
LA RÉPONSE
DE MONSIEUR DE P.***,
Servant de Suplément à ses Mémoires.

LETTRE XV.

SI j'avois prévu, MONSIEUR, l'intérêt que vous preniez aux Filles de l'Opéra, je me ferois bien donné de garde d'en parler dans les termes que j'ai fait. Vous avez beau vous déguiser, je sçai

que vous êtes amoureux à la folie dans ce païs. Il est orageux : je vous en avertis ; allez bride en main, & n'aprenez pas à vos dépens que ces Divinitez ne reçoivent vos hommages qu'autant que l'or brille à leurs yeux : mais à qui veux-je donner ces leçons ? A celui qui peut me mettre moi-même au fait de mille avantures que j'ignore, par l'éloignement des lieux & par le long-tems que j'ai perdu de vuë ce climat. Vous grondez de la briéveté de mes Mémoires, & de ma discrétion à l'égard de nos Muses de Théâtre. Est-ce un piége que vous me tendez, ou est-ce que l'objet de vos feux, à qui peut-être vous ne cachez rien, se sert de vous pour satisfaire sa curiosité au sujet de ses compagnes ; le mistére que vous me faites de son nom, me donne bien lieu de penser que vous ne voudriez peut-être pas aprendre l'histoire de votre Maîtresse & la trouver tout du long dans le nombre de celles que je vous ferai. Pourquoi ne pas me dire naturellement, je suis amoureux d'une telle ? J'ai raison d'en être jaloux ; je voudrois la connoître à fond, pour

régler ma conduite sur la connoissance que j'aurois de son caractére; cela me décideroit, & je vous écrirois avec confiance & avec plaisir : au lieu que dans la crainte où je suis de vous desobliger sans le sçavoir, je serai plus circonspect. Cependant vous me marquez, que je ne puis vous donner des preuves d'amitié plus sensibles que de vous donner cette satisfaction. Eh bien, Monsieur, sans pénétrer plus avant vos raisons, je vais entrer en matiére, en vous demandant la continuation de l'histoire que je traiterai. Vous êtes sur les lieux & vous en devez être parfaitement instruit.

Je ne retoucherai point aux histoires de celles dont j'ai parlé dans mes Mémoires; je pourrois me répéter, & je n'aime point les redites. J'en excepterai seulement Mariette, dont je veux vous aprendre un trait que peu de gens ont sçu.

Dans le tems qu'elle étoit à Marseille, le Comte de *** frapé de son éclat, attendit que l'Opéra fut fini, & vint lui dire des douceurs & lui proposer à souper. Cette fille lui répondit, qu'il lui étoit impossible d'accep-

ter sa proposition, attendu qu'elle avoit du monde chez elle à qui elle ne pouvoit manquer, & crut se défaire aisément de ce Cavalier : mais celui-ci plus enflammé par ce refus, la pressa extrêmement de lui accorder sa demande, & voulut lui mettre trente louis dans la main.

Mariette les refusa, nonobstant que le Comte l'assura que cela ne l'engageoit à rien pour le même soir. Je serois bien fâchée, lui répondit-elle avec sa vivacité ravissante, de prendre cet argent sans l'avoir mérité : l'on ne sçait ce qui peut arriver ; & si j'étois assez malheureuse pour mourir cette nuit sans l'avoir gagné, cette action pourroit être regardée comme un vol. Si demain vous êtes dans les mêmes sentimens, vênez à onze heures me trouver à ma toilette, nous procéderons à mettre les choses dans les régles. Le Comte avoit beau la presser, il n'en put tirer davantage, & fut obligé de s'en retourner avec son or, en riant comme un fou de la délicatesse de la conscience de Mariette. Le lendemain il se rendit chez elle à l'heure marquée : Madame sa com-

complaisante mere, qui dans la suite trouvera sa place dans ces Lettres, reçut le Comte & le fit passer dans une chambre, en le priant de patienter un moment à attendre sa fille, qui, à ce qu'elle disoit, étoit en affaire avec un des Directeurs de l'Opéra. Il se mit auprès du feu, & s'entretint des idées agréables qu'il se formoit de sa visite; mais y ayant resté plus d'une heure, sans qu'il vît entrer personne, l'impatience le prît & le fit lever; il ouvrit la chambre, & fut sur la pointe des pieds dans une autre en poussant doucement la porte; il vit dans une glace la belle Mariette qui avoit les deux mains apuyées sur les deux bras d'un fauteuil, sa gorge étoit nuë, & le prétendu Directeur de l'Opéra, qui étoit le Marquis de * * *, étoit devant elle, les deux bras passés par-dessous ceux de la Vestale, & s'accrochoit à ses épaules, qu'il tenoit vigoureusement de ses mains; de tems en tems Mariette plioit les genoux, ou de foiblesse ou de plaisir. Le Marquis avoit un coté du visage apuyé sur son dos. Il étoit si occupé, & il la poussoit si vivement, que le Comte de * * * vit

une partie de l'Action, sans que les combattans s'en aperçussent ; cependant Mariette ayant par hazard jetté les yeux dans la glace, jetta un cri & se sauva dans la ruelle du lit. Le Marquis, à la veille de se noyer dans le fleuve d'Idalie, surpris de cette action, courut comme un forcené après elle pour consommer l'œuvre. Sa passion étoit si allumée, qu'il ne vit point le Comte qui se retiroit ; en descendant il rencontra Madame Dallemand : la bonne maman lui demanda, s'il étoit content de sa fille? On ne peut pas plus, lui répliqua le Comte, & quand elle voudra nous recommencerons au même prix.

Je pourrois vous raporter encore plusieurs avantures dans le même goût de cette fille, dont le tempérament dans ce tems étoit extrême ; mais comme elles ne roulent que sur de semblables choses, je m'en tiendrai à ce que je viens de raporter.

Je vous prie, Monsieur, de me mander comment cette fille vit à present, & si elle est toujours amoureuse du Comédien dont je vous ai parlé? Elle doit être passée; car elle étoit déja

déja une fille faite quand je l'ai vuë. On la dit bien entretenuë, & que le Prince de C** ne lui laisse manquer de rien : cela ne doit pas lui être difficile ; car on m'a apris qu'il recevoit de toutes mains & qu'il ne payoit personne ; n'y auroit-il point de la calomnie, ou ne seroit-il point aimé ?

J'ai connu très-peu la Carville, dont vous me parlez ; mais un ami, qui la connoît à fond, m'a fait hier son histoire. Voici ce qu'il m'en a dit.

Le pere de cette fille étoit de Normandie, Gentilhomme, à ce qu'il prétendoit. (Y en a-t'il d'autres en ce pays.) Sa mauvaise conduite l'ayant ruïné, il vint à Paris pour tâcher d'y vivre d'industrie. Après avoir fait toutes choses au monde, pour conserver une rapiére qu'il avoit toujours porté, il fut obligé de la mettre bas & de devenir Palfrenier ; bien-tôt il monta au degré de Fiacre, & de-là vint cocher de Remise. C'est-là le commencement de sa fortune : non-seulement il étoit adroit à mener, mais brave. Tous les Seigneurs, lorsqu'ils demandoient un carosse chez son Maître, ne vouloient être menés que de

la

la main de cet homme. En un mot ; il devint à la mode & en réputation. La fille de son Maître, qui n'entendoit parler que de lui, & qui depuis plusieurs mois se trouvoit tourmentée de desirs, jetta les yeux sur Carville pour les satisfaire. Il avoit trop bon apétit pour ne pas saisir une pareille occasion; mais le jugement l'emporta, & lui fit penser qu'il falloit profiter du goût que lui marquoit sa jeune Maîtresse, pour se faire un établissement solide. Un jour qu'elle l'agaçoit comme à son ordinaire, & qu'elle le vint chatouiller ; tenez, Mademoiselle, lui dit il, je ne suis pas assez sot pour ne pas voir ce que vous souhaitez ? mais je vous dirai franchement qu'il n'y a rien à faire; je suis plus sage que vous, & je ne vous aimerai que pour le mariage ; voyez si cela vous convient ? La fille faisoit mine de ne pas prendre garde à ce qu'il disoit, & voulu continuer à badiner & lui jetter de l'avoine au visage. Carville la saisit; elle ne demandoit pas mieux ; il la jetta sur une botte de foin, & lui ayant montré, que s'il étoit retenu, ce n'étoit pas faute de courage :

ge: il lui tourna les épaules, sans vouloir user de son avantage. Cette conduite extraordinaire fit un tel effet sur la jeune fille, qu'elle devint amoureuse de ce garçon à la fureur. Elle s'étoit si bien rendu la maîtresse, qu'elle obligea ses parens à lui accorder Carville pour son mari. La chose ne se seroit pourtant pas passée si facilement, si celui-ci, voyant que l'affaire étoit sérieuse, ne se fut fait quelque mérite par ses services & sa vigilance; mais dès qu'il fut marié & qu'il eût touché la dot de cette fille, au lieu de vâquer aux soins de son ménage, il se remit à prendre une rapiére, & eût bien-tôt mangé le tout. Il reprochoit souvent à sa femme l'avanture de la botte de foin, & accompagnoit ses reproches de force coups de bâton. Cependant elle devint grosse, & fut acouchée par main coups de pié dans le ventre par son mari. Elle mit au monde une fille, qui à mesure qu'elle grandissoit, donnoit des préjugés de ce qu'elle feroit un jour. Jamais elle ne put s'abaisser à prendre le teton d'une nourrice, & l'on eût mille peines à l'élever; mais

dès

dès qu'elle étoit portée par un homme, elle sourioit & faisoit les plus jolies mines du monde. A peine fut-elle nubile, que se trouvant jolie, elle forma dès-lors le dessein de se délivrer de la tirannie de son pere, & de la misére qui régnoit dans le ménage. Sa vanité la faisoit extrêmement souffrir de ne pouvoir pas se produire & de relever sa beauté qui augmentoit de plus en plus; elle s'en plaignoit quelquefois à sa mere, qui dans ce tems ne songeoit point encore à en tirer le parti qu'elle en a tiré depuis. Elle ne pouvoit autre chose, que l'exhorter à la patience & pleurer souvent avec elle; mais la petite Carville, qui faisoit connoître de jour en jour l'esprit qu'elle auroit dans la suite, lui dit qu'enfin elle ne pouvoit souffrir plus long-tems ce train de vie, & que si les choses ne changeoient, qu'elle sçauroit bien s'afranchir seule de la pauvreté & des mauvais traitemens. La mere étonnée d'un pareil discours, & sans doute de mauvaise humeur elle-même de la brutalité de son mari, y répondit pour cette fois avec maints soufflets; la pe-

tite en fut si outrée, qu'elle sortit sur le champ, quoiqu'elle étoit de la maison, & enfila la premiére ruë, sans sçavoir ce qu'elle alloit devenir. Déja il commençoit à faire nuit, quand la lassitude, pour avoir fait plus d'une lieuë de chemin, l'obligea d'entrer dans une allée & de se reposer sur un degré en pleurant de l'embarras où elle étoit de sa personne; après un peu de repos, un Abbé, avec une petite lanterne à la main, descendit; la Carville se rangea pour le laisser passer; mais notre Abbé de Villier, pour que je vous le nomme, homme de quarante ans, & connu par le goût qu'il a toujours eû pour les femmes, ce qui lui a attiré plusieurs mauvaises affaires, ouvrit sa lanterne; voyant que c'étoit une jeune fille, avec des traits charmants & toute en pleurs, il en fut frapé & lui demanda le sujet de sa douleur. La petite bien aise, dans l'embarras où elle étoit, de trouver quelqu'un qui voulût prendre part à ses peines, & comptant peut être aussi sur ses charmes naissants, lui détailla sa situation, avec de petites mines & des yeux qui

qui firent naître sur le champ à l'Abbé le desir de se rendre maître de ce joli bijou. Venez, venez, ma pauvre enfant, lui dit-il, vous me faites pitié, j'aurai soin de vous ; eh ! mon Dieu, c'est un meurtre d'abandonner un enfant de cet âge. En lui disant ces mots, il la prit par la main, & la fit monter dans son apartement, qui étoit au second. L'Abbé, quoique riche & aisé, y vivoit sans domestique, afin de n'avoir point d'espion d'une conduite très-relâchée. Il mangeoit ordinairement ce qu'on lui aportoit de l'auberge, & ne fréquentoit ame qui vive, pour ne point être troublé dans ses plaisirs. Il vivoit depuis vingt ans de cette maniére ; & la folie (s'il est permis d'apeller telle la passion de n'avoir que des prémices en amour) lui avoit fait sacrifier bienséance, état, & tout, pour satisfaire ce goût en paix. Mais puisque je suis sur l'Article de cet Abbé, pour n'y pas revenir à deux fois, je veux vous entretenir un moment de la maniére dont il s'y prenoit pour s'attirer les jeunes personnes ; ce ne sera pas l'endroit le moins intéressant de cette Lettre.

Dès

Dès qu'une jolie enfant lui plaisoit, étoit ordinairement depuis l'âge onze ans jusqu'à quatorze ; il la suivoit, la voyoit entier chez elle, & isoit pendant quelques jours le pié de rue, pour s'acquérir par lui-même la onnoissance de la fille. Il s'y prenoit e façon, qu'elle ne le rebutoit point ; ntôt c'étoit une épingle qu'il demanoit ; une autre fois un paquet qu'il lloit lui porter, une commission, ou ne lettre à la poste ; enfin son esprit ourmilloit d'expédiens : aussi-tôt que ar quelqu'un de ces moyens il avoit ttiré une jeune fille chez lui ; noneulement il la payoit bien de ses peies, mais il lui donnoit même des riandises de son goût, comme draées, confitures, pommes, &c. & ar ces endroits les engageoit à reveir, autant que par une langue séduiante, lors qu'après plusieurs jours de onnoissance, il remarquoit de la implicité, il se manifestoit plus hariment, affectoit souvent des coliques, e faisoit frotter le ventre, & portoit nsensiblement la main de ces petites nnocentes dans les endroits sensuels. l s'en trouvoit quelquefois, qui à cet-

âge,

âge, curieuses, prenoient feu & faisoient bien du chemin en peu de tems. Si le caractere & la figure de la personne lui convenoit, il la gardoit, l'habilloit & la logeoit, comme une niece qu'il lui arrivoit de Province, & lorsqu'il en étoit las, ce qui lui arrivoit le plus souvent, il s'en défaisoit, soit en les faisant entrer en condition, soit en les mariant sans rien donner, faisant servir leur beauté de dot. Une avanture qui arriva & qui pensa le perdre, est cause que ces choses sont venuës à ma connoissance; puisque nous en sommes sur ce sujet, je vais vous la raporter.

Un soir que l'Abbé de Villier reprenoit le chemin de sa maison, harrassé d'une longue & infructueuse recherche, il vit sortir d'un cabaret une jeune enfant d'environ douze ans, qui remontoit chez elle dans l'allée voisine. Elle étoit grande & bien faite à cet âge, belle comme le jour, sa gorge étoit découverte, à cause de la chaleur, & faisoit voir deux petits tetons naissans d'une blancheur éclatante; une respiration précipitée sembloit à tout moment les faire sortir de dessous une legére

gére & étroite dentelle, qui suivoit les mouvemens de cette charmante gorge. Les yeux de l'Abbé s'allumérent à cette vuë; il entra dans l'allée après la jeune personne, & la voyant monter les escaliers, il s'aprocha du mur & feignit de pisser, pour compter le nombre des degrés & sçavoir à quel étage elle demeuroit. La belle ayant aparemment remarqué qu'on la poursuivoit, & curieuse, comme le sont presque toutes les filles à cet âge, s'arrêta, se persuadant de n'être point vuë, & regarda en bas pisser l'Abbé; celui-ci enflammé de cette curiosité, ne fit pas semblant de s'en apercevoir: mais plein d'ardeur & de concupiscence, faisant voir la peine qu'il avoit de faire rentrer l'oiseau dans sa cage, & devenant plus hardi par l'imprudence de la fille, qui ne s'en alloit point, monta précipitamment les escaliers. Ce fut en vain qu'elle voulut le devancer: il l'atteignit, comme elle alloit ouvrir & lui dit sans cérémonie, que si elle ne lui accordoit un moment pour parler., qu'il aprendroit à ses parens tout ce qu'il savoit d'elle & ce qui venoit de se passer. La fille honteuse, timi-

[illegible] avoit peut-être autre chose [illegible] rien fai- [illegible] à condition qu'il [illegible] belle gorge [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] avoir [illegible] [illegible] dragées & [illegible] [illegible] promettre qu'a- [illegible] lendemain à [illegible] toujours écrire [illegible] [illegible] [illegible] parens [illegible] [illegible] & [illegible] chez [illegible]. La [illegible] crainte, [illegible] en- [illegible] mot, [illegible] [illegible] innocence [illegible] [illegible] dir- [illegible] groffe d'abord. Elle en fut [illegible], que pour la raf- furer il la [illegible] entierement chez lui, & lui promit qu'il auroit soin d'elle le refte de [illegible].

Cependant le pere & la mere de cette jeune personne, gens aises &

qui

qui n'avoient que cette fille, étonnés de ne la voir point revenir, firent des recherches exactes, & promirent sous main une somme considérable à qui pourroit l'indiquer. Il se passa bien du tems sans qu'ils en eussent aucune nouvelle; mais comme pour la punition des méchans les choses les plus cachées se découvrent à la fin, un porteur d'eau la trahit, malgré toutes les précautions de l'Abbé, qui avoit apris les recherches qu'on en faisoit. Cet homme, qui avoit coutume de porter de l'eau aux différens étages de cette maison, avoit vû cette fille; il n'en auroit point pensé de mal, si elle ne s'étoit cachée toutes les fois qu'il arrivoit & qu'il y portoit de l'eau: il se fit donc conduire chez le pere desolé, & lui raconta ce qu'il avoit observé depuis quelque-tems. Cet homme ravi de cette nouvelle, fut sur le champ avec le délateur chez le Commissaire, & de-là chez l'Abbé. Celui-ci, heureusement pour lui, étoit sorti, & rencontra en s'en retournant chez lui la servante de l'auberge, qui, à son ordinaire, lui avoit voulu aporter son dîner: il en etoit aimé par intérêt; gé-

 néreux

néreux comme il l'étoit, pour le peu de gens qui l'aprochoient : elle l'avertit donc de ce qui s'étoit passé, & qu'on le guétoit pour le prendre. Il profita de l'avis & prit le large, sans quoi il étoit perdu. On dit que depuis ce tems il est devenu plus circonspect. Quoiqu'il en soit, il n'y avoit pas longtems que cette avanture lui étoit arrivée, lorsqu'il rencontra la jeune Carville, & alors il n'avoit personne chez lui.

Si le premier coup d'œil de cette aimable fille avoit charmé l'Abbé de Villier: l'examen le transporta. La Carville avoit alors treize ans, blanche, mignone, les traits fins, les yeux à ravir, la bouche un peu grande, mais bien coupée, la gorge naissante, petite, mais admirable, la main & la coupe du bras parfaite, le pié joli, se tenant bien; enfin un bijou. Il soupira de joye d'une pareille trouvaille, & résolut, à quelque prix que ce fut, de s'en rendre possesseur : mais il eut plus de peine qu'il ne s'y étoit attendu. La jeune personne avoit de l'esprit & montra dès-lors que l'intérêt seroit un jour son Dieu favori. Elle fit lan-

guir pendant plus d'un mois l'Abbé, & reçut pendant ce tems du linge, des habits; en un mot, se nipa comme une Reine, dans l'intention de le planter-là, dès qu'elle auroit trouvé mieux: pour de l'argent, il lui en offroit souvent, croyant mieux la gagner par ce moyen & obtenir ses faveurs, mais elle refusa toujours, Par la raison, à ce que mes amis m'ont dit, que la somme n'étoit pas assez considérable. Cependant l'Abbé, au désespoir de la résistance de cette fille, se seroit donné au diable pour satisfaire ses desirs: mais tout lui étoit inutile, à peine souffroit-elle qu'il lui donnât un baiser. L'Abbé dans son angoisse, voyant que soins, attentions, complaisances, ne lui servoient de rien, s'imagina qu'elle n'avoit point de tempérament & voulut y aider. Pour cet éfet, il ne lui faisoit manger que des allimens chauds, & l'encourageoit ordinairement à souper à bien boire, sous prétexte qu'elle en dormiroit mieux; c'étoit pour satisfaire du moins son imagination, en contemplant pendant la nuit l'objet de ses desirs; pour cet èfet il se relevoit, quand elle dormoit d'un pro-

profond sommeil, ou feignoit de le faire, & la decouvroit le plus doucement qu'il pouvoit. Une fois qu'il se troubloit a la vûë de ses jeunes tresors, il essayoit de sa main d'allumer des feux, qui ne vouloient pas brûler pour lui & entreprit de brusquer l'avanture; mais elle lui jura si positivement, que s'il recouroit jamais à la violence, qu'elle rempliroit la maison de ses cris, qu'il se retint; d'ailleurs sa conscience & sa derniére affaire l'éfrayoit au point qu'il étoit toujours dans les allarmes. A la fin cependant il n'eut pas lieu de se repentir de sa patience, soit que la fille ne jugeât pas a propos de s'obstiner plus long-tems, soit que la qualité de la nourriture eut fait son éfet, ou que cette jeune personne, obsédée & échauffée jour & nuit par ce Satire, ne put résister plus long-tems. Une nuit qu'il la chatouilloit, elle saisit sa main officieuse & fit un mouvement qui trahit sa feinte; l'Abbé trop habile pour se méprendre, profita du moment. La jeune fille satisfaite, crut devoir feindre de dormir: l'Abbé transporté de son bonheur, lui adressa les paroles les plus vives & les plus tendres,

dres, affectant par complaisance de croire qu'elle dormoit. Oh! s'écrioit-il, que je serois heureux, si ma divine étoile vouloit m'éclairer de ses beaux yeux, & que je la rendrois heureuse! Tant qu'elle ne partagera pas ma volupté, j'aurai toujours quelque chose à désirer: puis prenant de l'argent, voilà dix louis d'or, continua-t'il, ils sont à elle, si elle a cette complaisance. En finissant ces mots, il lui ouvrit la main & lui mit l'or dedans; la Carville ne les sentit pas plutôt qu'elle ouvrit les yeux en souriant: l'Abbé transporté se jetta dans ses bras & cueillit alors une fleur, qu'il y avoit longtems qu'elle avoit envie de perdre. L'Abbé trouva son bonheur si grand qu'il fut trois jours sans sortir pour contempler sa divinité, le quatriéme il fut obligé d'aller en ville, la jeune Carville profita de ce moment pour s'exquiver & paya de cette ingratitude son bienfaiteur, qui à son retour connoissant son malheur, s'arracha les cheveux & fut si furieux, qu'il se donna deux coups de couteau, dont il fut assez heureux de réchaper. Cependant le tems l'a guéri de sa passion; mais ce

qui

qui a été le plus favorable, est qu'il s'est corrigé de ses desordres ; il vit presentement, à ce qu'on dit, en Province fort retiré, & se fait autant estimer qu'on le méprisoit autrefois.

Pour revenir à la Carville, la petite se voyant habillée à sa fantaisie & munie de quelque louis, fut se mettre en pension chez un Maître à danser, qui lui avoit montré du tems qu'elle étoit chez sa mere ; elle lui fit d'abord part des vuës qu'elle avoit d'entrer à l'Opéra, & sçut si bien employer son tems, qu'au bout d'un an elle fut reçuë à celui de Rouen. A peine parut-elle sur le théâtre qu'un grand nombre d'adorateurs se presentérent ; Monsieur de Lunebek fut celui qui fut écouté préférablement à d'autres, il répandit l'or à pleines mains ; c'étoit la passion dominante de la petite, dont la vanité s'accrut avec l'aisance. Elle étoit la plus magnifique de toutes ses camarades, & s'en distinguoit par les maniéres. Lorsqu'elle fut à peu près contente de ce côté, elle fit réflexion qu'elle avoit un cœur & du goût, & que son amant n'avoit ni l'un ni l'autre ; dès ces premiers tems elle

avoit

avoit pris une coutume qui a des avantages considérables, c'est d'affecter un tempérament froid & des jours sujets aux migraines, précautions heureuses, pour venir à deux fins; la premiére, de faire toujours desirer un homme & de ne point être soupçonnée d'avoir du goût pour le tiers & le quart; la seconde, d'être malade à propos, afin de jouir de tems en tems de la vuë d'un amant, que le choix privilégié; en un mot, elle fit connoître dès son entrée dans le monde, qu'elle seroit un jour très-habile dans l'art de plaire & d'attraper. Cependant M. de Lunebek en devenoit de plus en plus amoureux, & fut transporté à la nouvelle de la grossesse de sa chére Maitresse; il redoubla ses assiduités & ses soins, & la Carville de hauteur & de vanité, fut ménagée comme une Princesse. Elle accoucha à l'âge de dix-huit ans d'une fille, dont je ne puis vous dire aucune nouvelle, sinon qu'on m'a mandé qu'elle étoit fort jolie & qu'elle ressembloit beaucoup à sa mere.

Jusques-là la Carville avoit toujours paru insensible; la profonde dissimulation & la discrétion de ses amans se-

crets lui donnoient cette réputation, deſorte que le bonheur de Lunebek fut envié de tous ceux qui ſont dans le goût des Demoiſelles du Spectacle, lorſqu'une avanture fit connoître que ſous le voile de la décence, ou pour mieux dire de l'hypocriſie, la Carville portoit un cœur très tendre, & qui ſçavoit aimer autant qu'on ſçavoit combler les deſirs de ſon tempérament. Un ſoir que Lunebek vint à ſon ordinaire ſouper avec elle, il la trouva dans un fauteuil étendue & ſe tenant la tête à deux mains. Il s'informa avec vivacité de ce qui la faiſoit ſouffrir, elle lui dit avec un ton languiſſant & qui auroit touché des rochers, qu'elle ſouffroit épouventablement d'une migraine cruelle, qui redoubloit à chaque inſtant; il lui conſeilla pluſieurs remédes, dont elle affecta de ſe fâcher & lui dit qu'il la laiſſât en repos, que ſes diſcours & ſes queſtions ne faiſoient qu'agraver ſon mal. Le bon Lunebek voulut la faire mettre au lit; mais elle s'emporta & l'effraya ſi fort, que pour ne lui cauſer plus de peine, il ſortit en la recommandant à une femme de chambre faite au jeu de ſa Maîtreſſe. Cette fille avoit déja conſeil-

ſeillé à Lunebek de laiſſer paſſer la migraine de ſa Maîtreſſe & d'aller ſouper en ville, que par ce moyen elle en ſeroit délivrée le lendemain ; au lieu que s'il vouloit s'obſtiner à la ſoulager, elle en auroit pour trois jours ; qu'elle même n'oſoit ſe preſenter devant elle. Lunebek qui en ſçavoit un peu par expérience, depuis qu'il vivoit avec elle, s'en alla ſouper avec deux amis. La fin du repas fut arroſée des ſantés des Maîtreſſes, & chacun fit le portrait des beautés ſecrettes de la ſienne : la Carville ne fut pas oubliée ; on peut juger que Lunebek ne fut pas court ſur cet article. Ces trois amis, que le vin commençoit à échauffer, ſe firent part mutuellemement de leurs avantures : on en raporta pluſieurs, tendantes à prouver le peu de fond qu'on devoit faire ſur la fidélité d'une femme. Le Marquis de Puiſieux, qui vivoit dans ce tems avec la premiére Actrice, convint de bonne foi qu'il en avoit été pluſieurs fois la dupe, & raporta qu'un jour, qu'il n'étoit pas attendu & qu'on le croyoit à Paris, il la ſurprît entre les bras d'un Acteur de l'Opéra, fort laid, & qui (vanité à part) ne le valoit pas de cent piques. Le

Comte de L**, touché de la franchise de son ami, fut de son sentiment, & s'avoua comme lui la dupe d'une fille qu'il entretenoit à grands frais, & que nonobstant qu'il ne pouvoit douter de son infidélité, il en étoit si entêté, qu'il n'avoit pû se résoudre encore à lui donner son congé. Lunebek nioit qu'il étoit possible que de pareilles choses arrivassent ; mais il prit le parti de la Carville, & soutint qu'elle étoit sage. Ses amis lui rirent au nez, dont il se scandalisa au point qu'il voulut se battre contr'eux. Le Chevalier de T***, qui survint, mit le hola, & s'étonna qu'après avoir soupé si amicalement, des gens de leur sorte se battissent comme des crocheteurs ; car le bouillant Lunebek étoit tombé sur ses amis à coups de poing, parce que ne portant pas d'épée, il ne connoissoit point d'autres armes. Le Chevalier les ayant séparés, voulut sçavoir le sujet de la dispute. Ayant apris la folie de Lunebek, qui vouloit faire passer sa Maîtresse pour une vestale, il le traita d'indiscret, le railloit de sa crédulité, & faisoit gageure, que cette belle à l'heure qu'il parloit, étoit entre les bras d'un Narcisse. Lunebek s'écria vivement

ment contre cela & soutenoit qu'elle n'en devoit pas seulement être soupçonnée, qu'elle avoit même une migraine horrible qui faisoit pitié ; le Chevalier, qui avoit vû entrer ce même soir un Officier chez Carville, que la complaisante fille de chambre éclairoit, le poussoit toujours & repliqua à ses emportemens, qu'il étoit bien facile de l'éclaircir & que comme il avoit une clef de la maison & de l'apartement, le moyen étoit aisé. Si tu veux nous mener, continua-t'il, nous t'accompagnerons. Si je me suis trompé, je suis prêt à faire amende honorable en chemise, la torche à la main, à la Carville ; mais si je t'ai ouvert les yeux, tu dois nous promettre que nous ferons tapage. Lunebek ne pouvant plus tenir, se leva en colére. Eh bien, Messieurs ! s'écria-t'il, il faut vous confondre ; je vous conduirai jusqu'au lit de Mademoiselle, où vous reconnoîtrez la fausseté de vos soupçons ; mais ce n'est qu'à une condition, puisque je risque de l'incommoder & d'interrompre son sommeil, c'est qu'en cas que vous fassiez tort à sa vertu (comme j'en suis assuré) vous lui ferez chacun une galanterie convena-

ble. Les Cavaliers acceptérent le défi, & ils se rendirent tous à la maison de la Carville. Lunebek fut le premier qui entra, suivi des autres; il alloit à l'apartement, & ne fut pas surpris d'y trouver de la lumiére, quoique la nuit fut avancée; attribuant cette précaution à l'incommodité de sa belle; mais il ne s'attendoit pas à la voir entre les bras d'un Officier subalterne, qui lui étoit connu; son étonnement & sa colére fut si extrême, que s'il avoit malheureusement porté une épée, ç'en étoit fait de ce couple heureux, qui du sommeil seroit passé dans les ombres éternelles. Il se servit des armes qu'il portoit, & les réveilla à coups de cannes des mieux apliqués; les cris des dormans, & les apostrophes de Lunebek, attirérent les trois amis, qui attendoient pieusement à la porte le dénouement de cette scène. Ils arrêtérent le bras vengeur. Il étoit tems, le sang ruisseloit dans le lit, l'Officier dès le troisiéme coup, s'étoit jetté à bas, & s'étant saisi de son épée, la catastrophe alloit être sanglante; l'amant heureux n'entendoit pas raillerie, & vouloit laver dans le sang les coups de bâton.

On

On le retint, en lui faisant connoître qu'il étoit pardonnable à un homme outragé, par l'endroit le plus sensible, de marquer son ressentiment, & il fut conseillé de s'habiller & de prendre le large. Le Cavalier, qui reconnut le Marquis de Puisieux & qui sentit qu'il étoit le moins fort, profita du conseil & se retira sans prendre congé de la Carville. Celle-ci, plus morte que vive, avoit beau ruminer & chercher des ressources dans le brillant de son esprit, il n'étoit pas possible de pallier sa honte. Elle eut recours aux larmes, qui sont rares chez elle, & se cacha de sa couverture. Lunebek vouloit redoubler les coups de canne; mais ses amis le retinrent, & lui dirent qu'il étoit plus à propos de l'obliger à convenir de sa turpitude. Le vin dans ces instans fit connoître dequoi il est capable lorsqu'il domine; il suggéra aux jeunes gens mille plaisantes imaginations pour faire enrager la Carville. Ils passérent la nuit à tourmenter cette pauvre fille, & lui firent tant de niches, pour tirer d'elle un aveu, qu'elle fut obligée de déclarer qu'elle avoit été catin dès le ventre de sa mere. Lunebek, non

satisfait de tous ces outrages, plein de depit voulut qu'elle convint, en presence des témoins, que l'enfant qu'elle disoit avoir eu de lui, étoit d'un autre & qu'elle fit cette déclaration par écrit; mais elle jura qu'elle aimeroit mieux perdre la vie. Ne pouvant donc la forcer, il brisa glaces & meubles, & on la quitta, après avoir fait un dégât chez elle de plus de six cens francs. La Carville, outrée de l'affront qu'on lui avoit fait, fut se plaindre à Mr. le P. P. qui commandoit en l'absence du Gouverneur. Il se fit informer de cette affaire, & Partisan comme il étoit des femmes, il voulut obliger Lunebek de réparer le dommage; mais celui-ci piqué jusqu'au vif de l'effronterie & de la perfidie, dont il avoit été la dupe si longtems, ne voulut entendre à aucun accommodement. La Carville, prévoyant bien que cette avanture tourneroit à sa honte & qu'on la montreroit au doigt si elle paroissoit, prît le parti le plus sage, fit de l'argent de ses effets & disparut un beau jour; elle revint à Paris, où elle resta quelque-tems, puis se rendit à Lyon, où elle avoit trouvé une place: s'y trou-

vant

vant la plus habile en ſon genre, elle y fut reçuë premiére danſeuſe. Ses charmes, qui dans ce tems étoient dans leur plus haute élévation, plurent à tout le monde, & bien-tôt elle eut autant d'adorateurs, qu'elle y trouva d'hommes de bon goût; ne pouvant être à tout le monde, ni répondre à tous les empreſſemens qu'on lui fit de toutes parts, elle réſolut de tirer parti de tous ſes admirateurs; mais beaucoup d'avantures qu'elle eût s'entrenuiſirent les unes les autres. La ſoif de l'intérêt, qui la poſſédoit dans ce tems, lui ayant fait prendre le parti de jouer chez elle au Pharaon, & des poſtes conſidérables ayant tranſpiré, elle fut admoneſtée & condamnée à une amende de mille francs, qu'on lui fit payer comptant; ce nouveau malheur lui donna un tel dégoût de Lyon, qu'elle emballa une partie de ſes éfets, vendit les autres, & partit pour Paris, où l'on dit qu'elle eſt encore actuellement. Voilà, Monſieur, tout ce que je ſçai au ſujet de la Carville, vous me ferez un vrai plaiſir de m'aprendre ce qu'elle eſt devenuë maintenant, & ſi ſes premiers malheurs l'ont corrigée: vous devez être

fait de ces Princesses que vous, & que l'attachement que vous avez eu pour ces Divinitez, vous a fait sacrifier (cela soit dit sans vous offenser) fortune & souvent réputation ;. ces raisons sont causes que nous recourons à vous comme à un Oracle, qui doit décider en pareille matiére, nous ne serons pas méconnoissans ; & pour vous payer de la même monnoye, je vais vous achever jusqu'à ce jour l'histoire de la Carville, dont vous ne me paroissez pas instruit, & qui mérite cependant de tenir une place illustre parmi ses camarades. Cette fameuse danseuse n'a point démenti ni sa premiére conduite, ni ses premiéres façons ; nous l'aurions tous reconnu sur les moindres de vos inductions ; elle est toujours aimable, passée cependant ; & sans la toilette, qui lui donne une bonne dixaine d'années de moins, on la mettroit au vieux Sérail ; mais si ses traits ont vieilli, sa façon de penser est toujours restée la même, & malgré la froideur de son tempérament, elle a toujours l'art de conserver à la fois trois amans, sans le casuel, & de leur paroître à chacun dans le particulier, tendre, fidèle & au-

au-dessus des foiblesses ordinaires; peu de gens la pénétrent, tant elle joue bien son rôle; mais il se trouve toujours quelqu'un dans le nombre, dont les lumiéres éclairent ses fourberies : malheureux sont les amans qui laissent entrevoir leur connoissance; ils peuvent compter qu'ils auront leur congé, dès qu'elle a démêlé qu'on la pénétre; mais venons au fait, à peine la Carville fut-elle à Paris, après l'affront qu'elle reçut pour son jeu à Lyon, qu'elle fut chez M... Cette Princesse, qui joint à beaucoup de talens & de vertu, quoiqu'on en puisse dire, le meilleur cœur du monde, fut touché de sa situation, & s'employa si vivement pour elle, qu'elle la fit recevoir à l'Opéra : elle a été cependant méconnoissante de ce bienfait & tout le monde lui reproche son mauvais cœur à ce sujet, dans une occasion qui sera énoncée dans la suite, & qui prouve bien que cette fille n'a aucun sentiment.

La vanité de la Carville fut piquée de ne danser que dans les cœurs; si on l'avoit consultée, elle auroit conservé la qualité de premiére danseuse qu'elle avoit à Lyon; mais on ne se laisse

[illegible] pour [illegible] à Paris du [illegible]. [illegible] long tems à [illegible] & à [illegible] ses [illegible]; cependant [illegible] nommé Thouvenin [illegible], Belin doux [illegible], comme il [illegible] bien dans ses affaires, [illegible] de se livrer entierement à [illegible]. La porte fut d'abord interdite à [illegible] monde en aparence. Le bon Thouvenin, [illegible] de ses demonstrations de vertu & d'amour, non-seulement [illegible] à son ardeur, mais s'o[illegible] au point, qu'au bout de deux ans [illegible] de lettres, & à la fin de [illegible], il fut obligé de [illegible] à sa Princesse. Beaucoup de larmes de part & d'autre furent versées, & l'on se promit de se re[illegible] lorsqu'on seroit en situation de braver la misere. L'amant partit pour les Indes, d'où il ne reviendra que pour sacrifier une seconde fois sa fortune aux pies de sa chaste Maîtresse. Pendant le regne de Thouvenin, la Carville etoit devenuë amoureuse d'un jeune homme, nommé Belin, qui montroit la musique à sa fille, dont Lunebek, suivant ce que vous me dites, passe pour pere & qui trouvera sa place un peu plus bas; elle affec-

affectoit devant Thouvenin une noble indifference pour ce garçon, mais dans le vrai il couchoit tous les jours chez elle, ou du moins il y demeuroit jusqu'à quatre heures après minuit. Comme elle le voyoit avec mistére, elle lui fut assez fidèle. Il n'y avoit point de protestation qu'elle ne lui fit, & en aparence elle étoit toujours prête de lui sacrifier son crédule amant; mais dès que celui ci ruiné fut parti & qu'elle fut libre, elle lui fit une querelle d'Allemand & congédia ce garçon, qui pendant l'interrégne s'étoit épuisé & endetté.

Le Comte d'Arquin parut sur les rangs bien-tôt après: ce n'étoit pourtant pas sa figure qui lui donna la préférence au dessus de Belin, qui avoit toute la mine d'un bon Cavalier; mais comme sa fille devenoit grande, & que ce rejetton prouvoit que les années de sa mere passoient le nombre déclaré, elle le prit un jour au mot & l'instala dans la place vacante. Ils vécurent comme des Anges pendant un tems; mais s'étant brouillés pour une bagatelle, ils se quittérent & le Sr Meriéres, vérificateur des Monnoyes, entra en lice. Cet amant peu dupé reconcon-

[illegible] de quelque-tems qu'il [illegible] à une [illegible] mouche, qui [illegible] à le plumer & qui meritoit [illegible] près. Ils eurent plusieurs [illegible] & quoique fort amoureux [illegible] n'eut point de foiblesse. [illegible] le bon bout. La Carville qui étoit devenuë amoureuse d'un nommé Perrin, & qui souffroit horriblement de cette contrainte, regretta le Comte d'Anguin, benin, facile, & point soupçonneux. Elle resolut de faire son possible pour renoüer avec lui; & elle ne vit pas d'autres moyens, que d'engager la Garmine la cadette, charmant alors dans les cœurs, celle qui perdit, à ce que vous avez dit, son pucelage pour douze cerises, & que le Comte entretenoit pour lors; elle se servit, dis-je, de cette fille pour venir à ses fins, & elle l'engagea à venir loger chez elle. Son dessein réussit, & par conséquent elle revit le Comte. La Garmine, flâtée & caressée par la Carville, se livra toute entiére à l'amitié qu'elle lui suposoit. La jeune Emilie, fille de la Carville, avoit un amant, nommé Thomas, riche, & qui aidoit à faire rouler la maison, mais à qui on n'avoit rien accordé encore; comme donc

donc tout contribuoit à rendre cette maison opulente, ce n'étoit continuellement que plaisirs, cadeaux & festins; chacun avoit sa chacune, & l'on pouvoit dire que l'amour avoit choisi cette retraite pour vâquer aux soins de son empire ; mais la discorde, jalousie de l'intelligence de ces amans , vint y semer la zizanie & se servit de la Carville pour troubler les charmes de la paix qu'on goûtoit dans ce temple fortuné : en voici le fait.

La Carville qui ne pouvoit s'accoutumer à l'humeur de Meriéres & qui toute sa vie avoit menés ses amans par le nés, voyant les occasions favorables, se servit du pouvoir de ses yeux, pour rendre le Comte infidèle à Gaumine ; leurs charmes séducteurs le rapellérent à elle, & dès ce moment elle résolut de se défaire de Meriéres. Celui ci lui en donna bientôt lieu, en lui faisant le lendemain quelques reproches, au sujet de ce Persan dont j'ai parlé plus haut, avec lequel elle avoit souvent des conversations à l'Opéra, à quoi elle répondit de grand air & de froideur ; de maniére que Meriéres qui ne prétendois pas être sa dupe, la traita de ca-

[illegible]

oublié d'inculquer le respect que les enfans doivent à ceux dont ils ont reçû le jour : mais trop occupée d'elle même, & d'un autre côté idolâtre de cet enfant, elle l'avoit gâté au point de n'avoir plus aucune authorité dessus, quoique d'ailleurs elle étoit fort en état de lui donner une bonne éducation. Le soin en fut donc confié à la grande mere, brutale comme un chartier, & plus propre à vendre de la moluë, qu'à faire la Dame & à porter un habit de damas. La mere néanmoins avoit toujours toute l'attention possible à sa conduite, & quoiqu'engagée elle même à ménager plusieurs amans : elle ne détoboit pas entiérement cet enfant de ces leçons, ayant fort à cœur que cette fleur ne fut cueillie que par des mains dorées : mais cette fille à qui on avoit inspiré de trop bonne heure le goût des plaisirs, s'impatienta, dès que son cœur sentit ses inclinations, de perdre un bien qui la fatiguoit infiniment, & qui l'échauffoit au point que sa mauvaise humeur s'étendoit sur tout le monde, jusques-là que quelquefois elle en étoit furieuse & tapoit des piés de rage : enfin, résoluë de faire tout

 ce

ce que son amour lui inspireroit, elle ne tarda plus long-tems a mettre la théorie en pratique : c'étoit sans doute l'exemple de sa gouvernante, qui l'engagea plus que tout à risquer le paquet. Une nuit qu'elle avoit été obligée de passer le sanctuaire de sa grand-mere sans chandelle, elle en trouva la porte entr'ouverte ; curieuse d'en sçavoir la raison, elle y passa doucement la tête; & voyant à la faveur d'une chandelle, mise sur une table devant le lit, un homme qu'elle reconnut pour le savetier du coin, tailler en plein cuir sa grand-mere, elle pensa se renverser d'étonnement & de plaisir. Enluminée plus que jamais, il y falloit du reméde ; un jeune laquais assez malotru ne couchoit pas loin de-là dans une soûpente, ses pas la portérent vers lui, se disant à elle-même, qu'elle jouiroit des plaisirs secrets sans que sa honte souffrit, ou qu'elle fut reconnuë, y ayant dans la maison d'autres femmes qu'elle ; escaladant donc en héroyne un échelle, elle se glissa vers le matériel laquais, qui surpris de trouver sous sa main un bijou de cet espéce, ne se méprit pas à la qualité de la personne pour avoir des fausses idées

du

du bien qui lui venoit en dormant ; tout-d'un-coup la soûpente fut si fort ébranlée, que quatre planches en tombérent, aussi-bien que l'échelle, avec un bruit épouventable:la grand-mere, les domestiques se levérent, la mere en fit autant. Emilie & le laquais eurent beau se cacher,ils furent exposés à leur vuë. Ils étoient tous si émerveillés de cette aparition, qu'ils demeurérent une demi-heure dans les atitudes où ils se trouvérent en entrant; enfin la grand-mere fut la premiére à rompre le silence & commença à faire un tel vacarme, que si la Carville n'y eut mis le hola, tout le voisinage en auroit été instruit sur le moment; mais comme la plus intéressée dans cette affaire, elle fit retirer chacun&ramena sa fille avec elle : deux jours après elle en fit marché avec M. Thomas, qui avoit déja souhaité depuis long-tems d'en être paisible possesseur : celui-ci, comme il ne voulut pas avoir sur les bras toute la famille, il donna une somme une fois payée : & pour que le public n'en fut point scandalisé, on répandit que la jeune personne s'étoit fait enlever par son amant, étant trop gênée par la vertu de sa mere, qui feignit d'en

être

être désolée; mais se lassant bien-tôt de ce personnage, elle songea sérieusement à se faire un avenir qui la mit à l'abri de la misére. Le Comte lui-même étoit embarrassé & ne fournissoit qu'en paroles. Il falloit se consoler de la dureté du present, par l'abondance qu'on lui promettoit de l'avenir. Un homme de condition, dont les ouvrages bons ou mauvais incendent aujourd'hui le public, lui promettoit plus de beure que de pain. Il étoit venu habiter dans son quartier, sa maison donnant sur le derriére de celle de la Carville. Leur curiosité mutuelle; l'un, de voir toujours un homme occupé parmi ses papiers: l'autre, de voir une Dame, qui ne sortoit presque point de sa toilette, fut la cause que sous prétexte de Musique, ils firent connoissance en peu de tems. Tout laid qu'il étoit, il plût & devint collégue du benin Comte, au point que la Carville ne peut plus se passer de lui. On ne peut déméler sur quel ton ce nouveau venu, qui se dit Chevalier, est avec elle. On diroit par l'étroite union du triumvirat, que les parties sont d'accord. Cependant tous ceux qui connoissent les carac-

téres

téres de ces perſonnes, prétendent que la Carville dupe les deux hommes; que le Comte dupe la Carville, ſur les eſpérances à venir, & que le Chevalier, qui vit aux dépens de tout le monde, les rongent tous deux juſqu'aux os. Voilà ce que j'en ſçais juſqu'à preſent: l'avenir juſtifiera ou détruira ces ſoupçons.

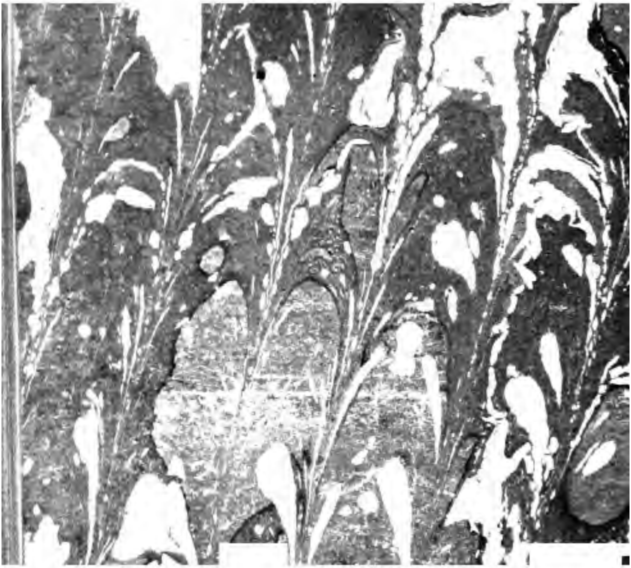
La Rabon que vous connoiſſez vit toujours, à ſon ordinaire, avec la même décence & la même vertu. Je vous ferai, ſi vous ſouhaitez, amplement ſon hiſtoire dans ma premiére Lettre: j'ai pour cela en main & en tête des anecdotes autant curieuſes que véritables, & qui vous feront d'autant plus de plaiſir, que vous ne l'auriez jamais cruë capable ni aſſez intriguante pour faire naître les avantures & les ſcènes qui ſe ſont paſſées pour l'amour d'elle: nonobſtant le nombre de ſes occupations, elle eſt toujours brillante & conſerve un embonpoint & une fraîcheur, qui doublent journellement le nombre de ſes adorateurs.

Mademoiſelle Peliſſier piaille toujours ſur le même ton; l'amour lui ſort à preſent par les oreilles: elle a cependant bon nombre de partiſans, qu'elle

qu'elle gardera autant que leur prévention peut durer. Si vous le souhaitez, je vous dirai tout ce que je sçai de ses nouvelles, quoique peut être ce que je ne sçais pas seroit le plus important : elle m'a tout l'air d'avoir fait des actions plus heroyques que celles dont je suis instruit. Il me coutera très peu de la mettre sur le trotoir : j'ai bonne occasion d'être informé de tout, jusqu'aux minuties mèmes.

La vive & petulante Juliane ne vieillit que par la voix ; elle conserve toujours les mèmes inclinations. Je vous raporterai au premier jour les circonstances d'un soupe où je me suis trouvé avec elle ; vous serez surpris des progres que nos filles de spectacles font dans la galanterie : elles portent aujourd'hui le rafinement au comble de l'excès : & si Aretin se trouvoit au milieu d'elle, il conviendroit qu'il n'a donné que des essais à l'amour.

Voila, Monsieur, le contenu de la presente : j'ai assez de matériaux pour vous entretenir une autrefois plus amplement à ce sujet, pourvu que je sache que vous êtes content de ma Lettre. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De P***.

FIN.